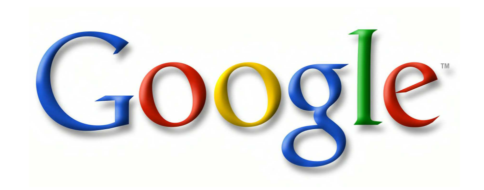


LE ROMAN D'ATHIS ET PROPHILIAS

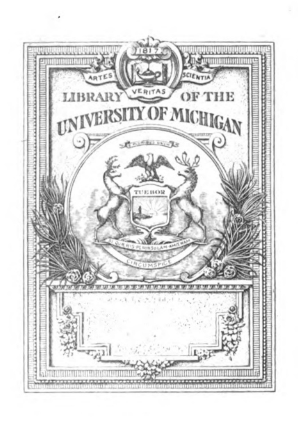
ÉTUDE LITTÉRAIRE SUR SES DEUX VERSIONS

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PAR

LAGE F. W. STAËL von HOLSTEIN

UPSAL 1909
IMPRIMERIE ALMQVIST & WIKSELL


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

205

LE ROMAN
D'ATHIS ET PROPHILIAS

ÉTUDE LITTÉRAIRE SUR SES DEUX VERSIONS

THÈSE POUR LE DOCTORAT
PRÉSENTÉE À LA FACULTÉ DES LETTRES D'UPSAL
ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE
LE 8 DÉC. 1909, À 10 HEURES DU MATIN
DANS LA SALLE N° XI

PAR

LAGE F. W. STAËL VON HOLSTEIN
LICENCIÉ ÈS LETTRES

UPSAL 1909
IMPRIMERIE ALMQVIST & WIKSELL



Ce fut grâce à une convention avec M. le Docteur Alfons Hilka (Breslau), futur éditeur d'Athis et Prophilias dont l'édition critique pour la "Gesellschaft für romanische Litteratur" (Dresden) est annoncée dans le Literaturblatt für germanische und romanische Philologie (1907, XXVIII, col. 230; 1908, XXIX, col. 318), que, poursuivant des travaux précédemment entrepris, je publiai une Étude (Stockholm, 1908) sur les questions compliquées que soulève ce roman, abstraction faite des problèmes d'ordre linguistique. Pour la présente thèse dont le but principal est toujours de servir de complément littéraire à l'édition projetée et où sont de nouveau, mais tout autrement, traitées les questions abordées antérieurement, le même commun accord s'est continué. — Je dois remercier ici tout particulièrement M. Hilka de la bienveillance qu'il n'a jamais cessé de me témoigner au cours de mon travail.

Stockholm, Décembre 1909.

Lage F. W. Staël von Holstein.

N. B. — Les renvois à la première partie du roman se réfèrent aux chiffres de l'édition de M. Borg.

Système de parenthèses pour l'établissement du texte:

[ ] = { *mots ou lettres ajoutés,*
» » » *empruntés à d'autres mss.*

( ) = *mots ou lettres retranchés.*

Bibliographie.

(Ne sont compris dans cette liste que la plupart des ouvrages mentionnés plus d'une fois et toutes les dissertations académiques citées).

Alphonse, P., *Disciplina Clericalis, Discipline de Clergie (Société des Bibliophiles français,* Paris, 1824).

Alton, J., *Anseïs von Karthago*, Tübingen, 1892 *(Bibliothek des Litt. Vereins in Stuttgart,* 194).

Bach, V., *Die Angriffswaffen in den altfranzösischen Artus- und Abenteuerromanen*, Diss., Marburg, 1887.

Bangert, F., *Die Tiere im altfranzösischen Epos*, Diss., Marburg, 1885 (Stengel, *Ausgaben und Abhandlungen*, XXXIV).

Borg, H., *Sagan om Athis och Prophilias*, Diss., Upsala, 1882.

Chauvin, V., *Bibliographie des ouvrages arabes,* t. VIII—IX, Liège —Leipzig, 1904—1905.

Comparetti, D., *Virgilio nel medio evo*, t. I—II, Firenze, 1896.

Constans, L., *La Légende d'Œdipe*, Paris, 1880.

Th. Constans, L., *Le Roman de Thèbes,* t. I—II, Paris, 1890.

Tr. Constans, L., *Le Roman de Troie,* t. I—IV, Paris, 1904—1908.

Dernedde, R., *Über die den altfranzösischen Dichtern bekannten epischen Stoffe aus dem Altertum*, Erlangen, 1887.

Dreesbach, E., *Der Orient in der altfranzösischen Kreuzzugslitteratur*, Diss., Breslau, 1901.

Dressler, A., *Der Einfluss des altfranzösischen Eneas-Romanes auf die altfranzösische Litteratur*, Diss., Borna—Leipzig, 1907.

Euler, H., *Recht und Staat in den Romanen des Crestien von Troyes*, Diss., Marburg, 1906.

Foerster, W., *De Venus la deesse d'Amor*, Bonn, 1880.

di Francia, L., *Alcune Novelle del »Decameron»*, Torino, 1904 *(Giornale Storico della Letteratura Italiana,* t. XLIV).

Gautier, L., *La Chevalerie,* Paris, 1884.

Ginguené, M., *Roman d'Athis et Profilias (Histoire Littéraire de la France*, XV).



Graf, A., *Roma nella memoria e nelle immaginazioni del medio evo*, t. I—II, Torino, 1882.

Grimm, W., *Athis und Prophilias*, *Die Sage von Athis und Prophilias (Kleinere Schriften* herausgegeben von G. Hinrichs, t. III, Berlin, 1883).

Gröber, G., *Grundriss der romanischen Philologie*, II, 1, Strassburg, 1902.

Hinstorff, C., *Kulturgeschichtliches im »Roman de l'Escoufle« und im »Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole«*, Diss., Darmstadt, 1896.

Hist. Litt., *Histoire Littéraire de la France.*

Joly, A., *Benoît de Sainte-More et le roman de Troie*, t. I—II, Paris, 1870—71.

Jordan, L., *Über den altfranzösischen Abenteuerroman »Cristal et Clarie«*, Diss., Bonn, 1889.

Kadler, H., *Sprichwörter und Sentenzen der altfranzösischen Artus- und Abenteuerromane*, Diss., Marburg, 1885.

Kraus, F., *Über Girbert de Montreuil und seine Werke*, Diss., Erlangen, 1897.

Krick, Ch., *Les données sur la vie sociale et privée des Français au 12ᵉ siècle, contenues dans les romans de Chrestien de Troyes*, Diss., Kreuznach, 1885.

Krumbacher, K., *Geschichte der Byzantinischen Litteratur*, München, 1897.

Kuttner, M., *Das Naturgefühl der Altfranzosen und sein Einfluss auf ihre Dichtung*, Diss., Berlin, 1889.

Landau, M., *Die Quellen des Dekameron*, Stuttgart, 1884.

Langlois, E., *Origines et Sources du Roman de la Rose*, Paris, 1891.

Langlois, E., *Table des Noms Propres de toute nature compris dans les Chansons de Geste imprimées*, Paris, 1904.

Le Roux de Lincy, *Le roman de Brut par Wace*, t. I—II, Rouen, 1836—38.

Loubier, J., *Das Ideal der männlichen Schönheit bei den altfranzösischen Dichtern des XII. und XIII. Jahrhunderts*, Diss., Halle, 1891.

Mâle, A., *L'art religieux du XIIIᵉ siècle en France*, Paris, 1898.

Marignan, A., *La Tapisserie de Bayeux, étude archéologique et critique*, Paris, 1902.

du Méril, E., *Floire et Blancheflor*, Paris, 1856 *(Bibliothèque Elzévirienne)*.

Michel, Fr., *Recherches sur le Commerce, la Fabrication et l'Usage des Etoffes de Soie, d'Or et d'Argent*, t. I—II, Paris, 1852—54.

Michelant, H., *Li Romans d'Alixandre*, Stuttgart, 1846 *(Bibliothek des Litt. Vereins in Stuttgart*, 13).

Meyer, P., *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge*, t. I—II, Paris, 1886.

Müller, C., *Zur Geographie der älteren Chansons de geste*, Diss., Göttingen, 1885.

Müller, O., *Die täglichen Lebensgewohnheiten in den altfranzösischen Artusromanen*, Diss., Marburg, 1889.

Paris, G., *La littérature française au moyen âge,* 3e éd., Paris, 1905.

Petit de Juleville, L., *Histoire de la langue et de la littérature française,* I, 1, Paris, 1896.

Rennert, A., *Studien zur altfranzösischen Stilistik*, Diss., Göttingen, 1904.

Ruths, R., *Die französischen Fassungen des Roman de la belle Helaine,* Diss., Greifswald, 1897.

En. Salverda de Grave, J., *Eneas,* Halle, 1891 *(Bibliotheca Normannica*, IV).

Schepp, F., *Altfranzösische Sprichwörter und Sentenzen*, Diss., Borna—Leipzig, 1905.

Schultz, A., *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger*, Leipzig, 1889.

Spitzer, R., *Beiträge zur Geschichte des Spieles im Alt-Frankreich*, Diss., Heidelberg, 1891.

Sternberg, A., *Die Angriffswaffen im altfranzösischen Epos,* Diss., Marburg, 1886 (Stengel, *Ausgaben und Abhandlungen,* XLVIII).

Söhring, O., *Werke bildender Kunst in altfranzösischen Epen,* Erlangen, 1900 (Vollmöller, *Romanische Forschungen*, XII).

Tobler, A., *Li proverbe au vilain*, Leipzig, 1895.

Wahlberg, Em., *Le Bestiaire de Philippe de Thaün,* Diss., Lund, 1900.

Ward, U., *Catalogue of Romances,* t. I, London, 1883.

Weber, A., *Athis und Prophilias,* Stoefa, 1881.

Witte, R., *Der Einfluss von Benoît's Roman de Troie*, Diss., Göttingen, 1904.

Voigt, O., *Das Ideal der Schönheit und Hässlichkeit in den altfranzösischen Chansons de geste*, Diss., Marburg, 1891.

Voretzsch, C., *Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur,* Halle, 1905.

Revues.

Behrens, *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.*

Gröber, *Zeitschrift für romanische Philologie.*

Rom., *Romania.*

Vollmöller, *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie.*



I. Les Manuscrits.

Huit manuscrits (tous en octosyllabes) nous ont conservé le roman d'*Athis et Prophilias*. Sept d'entre eux sont complets — ou à peu près — et représentent une rédaction autre que celle du huitième ms. fragmentaire.

Le ms. de Stockholm (*St.*), Bibliothèque Royale, ms. fr. XLVI, est décrit dans le catalogue insuffisant de G. Stephens,[1] par M. Geffroy[2] et, avec ceux de Paris, par M. Harald Borg.[3] C'est un petit in-folio en parchemin, beau et bien conservé. Les 276 pages sont à deux colonnes, chacune de 35 à 37 lignes: la plupart, depuis la p. 44, de 36. Il y a 5 jolies miniatures en couleur sur fond d'or illustrant: la fondation de Rome (p. 1), Prophilias s'approchant du lit de Cardyonès (p. 17), les fiançailles d'Athis et le lit nuptial (p. 122), enfin la conciliation entre les amis et le roi Bilas (p. 243). P. 1, 122 et 243 se trouvent trois écussons identiques à fond rouge avec un aigle d'or sur une barre bleue; p. 17 un autre écusson avec deux poissons qui se touchent en bas. Dans les marges, d'une main postérieure, plusieurs figures fantaisistes du règne animal; p. 266 une esquisse d'un chevalier armé. P. 276, b – 277, a (le ms. comprend en tout 140 feuillets) se lit une ballade en dialecte bourguignon, publiée deux fois, par M. P. A. Geijer[4] et Gaston Paris.[5] Après la ballade se trouve la date: L'an m. c. c. c. et doze. Les derni-

[1] *Förteckning öfver de förnämsta Brittiska och Fransyska Handskrifterna uti Kongl. Biblioteket i Stockholm,* 1847, p. 130—32.

[2] *Archives des Missions scientifiques,* P., 1856, t. IV, p. 266—67.

[3] *Ed.*, p. XII—XX.

[4] *Fransk Ballad från 13. seklet (Nordisk Tidskrift for Filologi, Ny Raekke,* t. III, 1877, p. 57.)

[5] *Rom.*, *VII,* p. 95—99.



ères pages donnent, entre autres choses, d'une écriture plus moderne et en partie effacée, un distique et deux chansons notées musicalement. Avant l'explicit du roman et après la ballade se trouve la signature du commandeur Loys de la Vernade, qui, à en juger par une notice de la p. 278, fut en 1495 possesseur du ms.

Le ms. est en dialecte lorrain-bourguignon.[1] Sur son âge et son scribe nous renseigne l'explicit:

L'an de graice mil II^cc^
quatrevins et XIX, lou mardi
davant la translation saint
Nicholas, ou mois de mai fiut
escrips ci romans. De la main
Jehan clart, demorant a Fon-
tenoy. Explicit. Explicit.[2]

Il s'agit probablement de Fontenoy en Lorraine d'où proviendrait aussi Marguerite de Dompaire dont le nom est donné en marge p. 245, b.

Pour la période antérieure à 1697 l'historique du ms. n'a pas encore été suffisamment éclairci, ce qui autorise ici quelques explications. Le premier propriétaire dont le ms. porte la marque certaine est le «prince des bibliophiles», le président Claude Fauchet[3] (1530—1601). Sa signature se trouve au bas de la première page: *C'est à moi Fauchet* et on reconnait sa main dans le titre inscrit en haut: *Roman d'Athis composé par Alexandre qui l'appelle l'histoire d'Athènes.* De Fauchet le ms. passa vers 1590 à Paul Petau (1568—1614), antiquaire et chronologiste, et de lui à son fils Alexandre, mort en 1672.[4] Les mss. de Paul Petau étaient cotés par des lettres suivies de chiffres comme l'attestent presque tous les volumes ayant appartenu à sa bibliothèque; ainsi le ms. du *Roman de la Rose* est marqué C. 23 et le nôtre G. 23. En août 1650, Christine, reine de Suède, acheta, moyennant 40.000 livres, une collection d'environ 1450 volumes

[1] Voy. Borg, *Ed.*, p. XVII—XVIII.

[2] D'après P. Meyer, *Note sur un ms. bourguignon*, *Rom.*, VI, p. 4, le neuf mai était le jour de la fête de Saint Nicolas.

[3] Voir sur lui G. Servois, *Roman de la Rose*, (*S. A. T. F.*), P., 1893, p. XXII, note 1 et J. Simonnet, *Le président Fauchet* (*Revue hist. de droit fr. et étranger*, P., 1863, t. IX, p. 425—470).

[4] Voir P. Paris, *Mss. fr. de la Bibl. du Roi*, t. IV, p. 55; L. Delisle, *Cabinet des Manuscrits*, P., 1868, t. I, p. 287—88; M. Elton, *Christina of Sweden and her books* (*Bibliographica*, London, 1894, p. 24).



d'Alexandre Petau;[1] ils arrivèrent à Stockholm à la fin de mai 1651.[2]

Il y eut dans cet envoi deux exemplaires de notre roman (le second est aujourd'hui au Vatican), comme l'atteste la mention faite p. 122 du ms. B. N. lat. 9372 contenant le catalogue, soussigné par I. Vossius, (bibliothécaire né en 1618), des mss. achetés par Christine à Petau. Le ms., ainsi que plusieurs autres laissés par la reine lors de son départ en 1654, n'a pas quitté son asile à Stockholm. — Il échappa à l'incendie du château en 1697, dont ne furent sauvés que 283 mss. sur 1103, et fut transporté en nov. 1847 dans le nouvel édifice de la Bibliothèque Royale.

Le ms. B. N. 794 (A), anc. Cangé 73, anc. Bibliotheca Fayana 1890, est mentionné et décrit entre autres par C. Fauchet,[3] Ginguené,[4] Le Roux de Lincy,[5] A. Joly[6] et W. Foerster.[7] — C'est un magnifique volume, écrit par le scribe Guiot à Paris au 13:e siècle. "Nous estimons", dit de Lincy, p. 53, "que le recueil a pu être commencé vers 1180 ou 90, et terminé au plus tard vers 1215 ou 1230". Les romans de Chrétien qu'il contient se placent en effet entre 1150 et 1190 et l'on sait le *Brut* de 1155; mais vu la date que nous serons amenés à assigner à notre roman on ferait volontiers avancer d'encore une dizaine d'années au moins la composition du recueil. Sur le cadre où est inséré *Athis* nous renseigne une table à la quatrième feuille:

[1] B. Montfaucon (*Bibliotheca Bibliothecarum*, 1739, t. I, p. 96) compte »plus de 1447 volumes.»

[2] Voir *Drottning Kristinas Bibliotek och Bibliotekarier före hennes bosättning i Rom* par H. Wieselgren dans *Vitterhets-, Historie- och Antikvitets-Akademiens Handlingar*, 1901, 13 : 2, p. 92.

[3] *Recueil de l'origine de la langue et poésie française*, P., 1581, p. 83.

[4] *Hist. Litt.*, XV, p. 123—25. A propos de cette mention W. Grimm, *Athis und Pr.*, p. 251, et Paul Meyer, *Alex. le Grand*, t. II, p. 235, note 6, se sont étonnés que Ginguené n'ait pas vu qu' *Athis et Pr.* et *le Siège d'Athènes* (B. N. 375) sont, sous deux titres différents, le même roman.

[5] *Roman de Brut*, Rouen, 1836, t. I, p. XXXV—LV.

[6] *Benoît*, t. II, p. 4.

[7] *Der Karrenritter*, Halle, 1899, p. I—II.

»Erec Enyde est a la premiere ensoigne;
Lancelot en Charrette la seconde tesmoigne.
Cliget qui welt trover la tierce ensoigne proigne;
Li chevaliers au lions a la quarte voigne;
Athis, Profilias la quinte nos donra,
Et lou romant de Troies la siste ensoignera.
Estoires d'Eingleterre la septime avera,
Dez emperours de Rome l'uitime vos dira.
De Perseval lou viel, quant tu en wels oïr,
A la nuevime ensoigne qu'est par soi dois venir.»

Les romans d'*Athis*, de *Troie* et de *Brut* constituent donc ici une sorte de trilogie cohérente à côté des romans bretons et de l'histoire abrégée des Romains. — Le titre du ms. est: *Le siège d'Athènes, d'Athis et de Porfilias, roman en vers, composé par Alexandre* (le rédacteur du catalogue Dufay a ajouté les mots "de Bernay, surnommé de Paris"). — Je cite le début et la fin:

fo 106, c. 1.
Qui saiges est de sapience
Bien doit espandre se science
Que tex la puisse recoillir
Dont boins essanples puise issir.
Oez del savoir Alixandre,
Qui por ce fist ses vers espandre
Quant il sera del siegle issuz
Qu'as autres fust amanteüz.
Ne fu pas saiges de clergie,
Mes des auctors oï la vie;
Mout retint bien an son memoire:
Ci vos reconte d'une estoire
De deus citez riches et granz
Qui mout par estoient puissanz:
Rome si avoit non la mestre
Qui mainte terre fist t̃restre.
f. 182, c. 2.
Entr'ax et ces de la cité
A puis toz jorz l'amors duré.
D'Athènes faut ici l'estoire
Que li escriz tesmoingne a voire.

Le ms. B. N. 793 (B), anc. Cangé 7191, est mentionné par Léopold Delisle,[1] Paulin Paris[2] et J. Alton.[3] C'est un volume grand in 4:o, sur vélin, très bien conservé, écrit à deux colonnes de 50 lignes chacune par un soigneux copiste picard-wallon (Pierrot du Riés). Sur un des papiers ajoutés à la fin du livre

[1] *Cabinet des Manuscrits*, P., 1881, t. III, p. 163. — A la p. 165 est mentionné un autre ms. (no 1104): »Fais d'Espaigne, Athis et Profirias; très vieil, rimé». Les deux mss. sont évidemment identiques. La rectification a été faite par l'auteur même dans ses *Recherches sur la librairie de Charles V*, P., 1907, t. I, p. 321.
[2] *Mss. fr. de la Bibl. du Roi*, P., 1845, t. VI, p. 218.
[3] Ed. d'*Anseïs*, p. 428.

est écrit: *Codex XIII saeculi*, ce qui paraît juste (P. Paris: fin du 13e s.; Delisle: première moitié du 14e s.). Sur 195 feuillets *La Canchon d'Anseïs de Cartage* occupe les 72 premiers et le roman d'*Athis et Profilias*, alias le *Siège d'Athènes* par Alexandre de Bernay, le reste.[1]

Le roman d'*Anseïs*, chanson de geste en décasyllabes et en tirades rimées appartient à cette catégorie où „les trouvères qui voulurent encore faire des chansons de geste furent obligés d'inventer leurs récits“.[2] Son sujet fondamental se rapproche de celui de la *Cronica general* relatif à Rodrigue et au comte Julien.[3] G. Paris a démontré que la peinture de Lutisse (v. 704—15) est imitée de celle de Belisant (*Amis et Amiles*, v. 872—86).[4] Cette chanson n'a aucun rapport avec *Athis* si ce n'est qu'elle lui est soudée.

Je cite du prologue ces quelques vers:

Qui sages est de sapienche
Bien doit espandre sa semenche
Que teus la doie recuellir
Dont boins examples puist venir.
Oiiés del savoir Alixandre,
Ki por ce fist ses viers espandre
Quant il sera del siecle issus
C'as autres soit amenteûs.
Ne fu pas sages de clergie,
Mais des auteurs oït la vie;
Mout retint bien lonc sa memore:
Si nous raconte d'une istore
De .II. cités riches et grans
Qui mout par estoient poissans.
Rome avoit en droit non la mestre
Qui maint home a fait irestre.
Mout par fu grant chose de Rome:
Primes la bastirent doi home
De chals ki de Troie escaperent
Et en cel paiis arriverent;
A grant eschil et a grant guerre
Estoient issu de lor terre;
Iluec les amena uns vens.
Li paiis ert et biaus et gens;
Molt le virent a lor talent,
Si l'en amerent molt forment.

Le ms. B. N. 375 (C), anc. Cangé 6987, anc. Bibl. du cardinal Mazarin 1147, Lacurne de Sainte Palaye 8885, est men-

[1] De même dans la reliure la plus ancienne, celle de la Bibl. de Charles V et de Charles VI (cf. P. Paris, *o. c.*, p. 218).

[2] G. Paris, *Hist. Poétique de Charlemagne, Nouv. Ed.*, P., 1905, p. 74; cf. P. Meyer, *Recherches sur l'épopée française*, p. 15.

[3] Cf. Alton, *o. c.*, p. 492.

[4] *Rassegna bibliografica della letteratura italiana*, t. I, 1893, p. 174—83; cf. Witte, *Diss.*, p. 55.



tionné par Fr. Michel,[1] P. Paris,[2] L. Constans[3] et d'autres.[4] C'est un énorme in-folio, en parchemin, écrit pour la plus grande part à 4 colonnes de 53—60 vers. Il se compose de deux parties, dont la première, d'une autre main et dont la disposition du texte est différente, contient *l'Apocalypse, les Prophéties de Cassandre* et *Le Livre de Sénèque.* L'autre commence au f° 36 r° par la transcription de *Thèbes*, de *Troie* et d'*Athis et Prophilias*, faite en 1287—88 par Jehan Madot, neveu d'Adam le Bossu d'Arras (1235—85), comme il ressort du fameux explicit placé à la fin de *Troie;* j'en cite d'après L. Jordan[5] quelques strophes:

f. 119, v. a.
5. Mais, cis qui c'escrit, bien saciés,
N'estoit mie trop aaissiés;
Car sans cotele e sans surcot
Estoit — par un vilain escot,
Qu'il avoit perdu e payé
Per le dé, qui l'ot engignié;
Cis Jehannes Mados ot non,
C'on tenoit à bon conpaignon.
D'Arras estoit; bien fu connus
Ses concles: Adans li Boçus. —
26. Cis livres fu fais e finés
En l'an de l'incarnation,
Que Jh'us soufri passion:
Quatre vint e mil e deus cens
E wit. — Biax fu li tans e gens,
Fors tant, que ciex avoit trop froit,
Qui surcot ne cote n'avoit.

Chaque poème se termine par un explicit. Ainsi l'on remarque après le *Roman de Thèbes*: "Explicit li sieges de Tebes et de Thioclet et de Pollinices li tierce branke", après *Troie:* "Ci faut de Troies et de Thebes li quarte et puis li sieges d'Ataines" et après notre roman (qui va du f° 119 v° au f° 162): "Explicit li sieges d'Ataines li quinte et ci après des dis Jehan Bodel". Il s'agit ici du *Congé d'Arras*, composé vers 1215. Puis les explicits se succèdent à la fin de chacun des 21 numéros qui composent cette partie, depuis le f° 182 r°, col. 1 écrite par Peros de Nesle, auteur du *Sommaire*[6] au f° 35 r°. Il est à remarquer que dans les numéros 908 et 1704 de la bibliothèque des fils du roi Jean on trouve *Athis et Prophilias* également soudé aux romans

[1] *Chroniques Anglo-Normandes*, t. III, p. VII sqq.
[2] *Mss. fr. de la Bibl. du Roi*, t. III, p. 188 sqq.
[3] *Œdipe*, p. 156—160 et *Thèbes*, t. II, p. III—VII.
[4] Des erreurs qu'a commises E. du Méril, *Floire et Blanceflor*, p. CCVI, il n'en reste plus qui n'aient été rectifiées.
[5] *Roman. Forsch.*, t. XVI, p. 635—36.
[6] Cf. là-dessus Leo Jordan, *l. c.*, p. 735—55.

antiques.[1] Je ne crois pas, comme Paulin Paris,[2] qu'on ait jamais vu en *Athis* une continuation de *Troie*, mais il me semble incontestable que le scribe, suivant probablement une tradition déjà fixée sur les rapports de ces romans entre eux, a consciemment observé dans la transcription l'ordre littéraire.

La graphie de Perrot révèle son origine picarde; celle de Madot indique également qu'il est originaire du Nord.

Le ms. de Londres (L), British Museum, additionel 1641, est décrit, sous la rubrique Pseudo-Classical, dans le *Catalogue of Romances*, t. I, p. 173—175, de U. Ward. C'est un petit in-quarto en parfait état; de 138 feuillets à deux colonnes, chacune de 39 à 41 lignes; environ 20.130 vers.[3]

Le ms. porte le titre de *Roman d'Athis et Porfilias* (on trouve aussi Porphiliax), *ou le Siège d'Athenes*. Ward l'appelle "a poem on the self-devotion of the two friends, Athis of Athens, and Porfilias of Rome. Written by Alexandre de Bernay, sometimes known as Alexandre de Paris (author of a portion of the poetical Roman d'Alexandre), in the latter part of the 12th cent.". "The present copy, conclut-il, is more modernised, and more incorrectly written, than that analysed by Ginguené in the *Histoire Littéraire*, tome XV; but it is evident that the two copies substantially agree".

A la première page se trouve le nom d'un possesseur écrit: "Nicolai Xaverii Souciet 3^io idus maias (13 May) 1718".

En 1764 ce ms. appartenait encore à l'évêque d'Auxerre. On en a copié au 18e siècle des fragments qui forment le ms. 3312 de la Bibliothèque de l'Arsenal. — Il date de 1330 et fut dédié à la duchesse Jeanne d'Athènes, comme il ressort de l'addition faite par le scribe à la fin de la dernière colonne:

[1] Voir J. Barrois, *Bibliothèque protypographique*, 1830.

[2] *Mss. fr. de la Bibl. du Roi*, t. III, p. 99 et 195; cf. l'objection de Grimm (*Athis und Pr.*, p. 252); Constans dit (*o. c.*, p. V) que »le scribe semble avoir voulu observer à sa façon l'ordre chronologique».

[3] Le format et l'écriture de ce ms. sont identiques à ceux des romans du cycle antique appartenant au British Museum.

Cilz romanz est a la duchesse
D'Atheine — et de Brene contesse,
De Lyche ainsi dame clamee,
Si fust de Chatillon nee.
Ses peres fust li connestaubles;
A toutes genz fust convenaubles;
Leautez, proesce, cortoisie
Estoit en lui moult envoisie.
En l'am mil trois cenz et trente
Fust escripz et par grant entente. —

A ce propos Ward reproduit l'explication donnée par Anselme (*Hist. Geneal.*, P., 1730, t. VI, p. 130—131): "Written in the year 1330 for Jeanne, daughter of Gaucher de Chastillon, Comte de Porcean (Constable of France in 1302), and widow of Gauthier V., Comte de Brienne and de Liches, and Duke of Athens, who was killed in battle in 1312. After her husband's death she went to the court of King Robert of Naples, and made some efforts, in concert with her son, Gauthier VI., Comte de Brienne (who was afterwards Constable of France, and was killed at Poitiers), to recover the duchy of Athens. She eventually returned to France, where she died on the 16th January 1354, and was buried in the Church of the Jacobins at Troyes." — J'aurai plus tard à revenir sur l'importance de ces renseignements.

Voici le commencement et la fin du manuscrit:

Qui saiges est de sapience
Bien doit espandre sa semence
Que tel la puisse recueillir
Dont bons exemples puist venir.
Oez dou savoir Alixandre,
Qui pour ces velt son sen espandre
Quant il sera dou siècle issus
Qu'aus autres soit rementeüs.
Ne fu pas sages de clergie,
Mes des aucteurs oit la vie;
Moult retint bien lonc sa memoire:
Si nos raconte d'une estoire
De .II. cités riches et grans
Qui moult par estoient poissans.
Rome par estoit la plus mestre
Qui mainte terre fist ire estre.
— — — — — — — —
f. 128, b; c. 2.
D'Atheine faut ici l'estoire
Que li escris temoingn a voire.
Ici faut li romanz d'Atys,
De Porfilias ses amis;
Et dou siege d'Atheine ansi
Se sont li grezois departi.

Le ms. du Vatican (V), fonds de la reine Christine n° 1684, est mentionné par Keller[1] et E. Langlois.[2] Il est sur parchemin, d'une écriture très nette et compte 166 feuillets de 4 colonnes, chacune de 40 vers. La dernière lettre de chaque vers ressort en dehors de la ligne. Le début et la fin manquent.[3]

[1] *Romvart,* 1844, p. 437.
[2] *Notices et Extraits des Manuscrits,* P., 1889, t. XXXIII, 2, p. 217—19.
[3] J'en ai plusieurs passages en photographies.

Il est du 13ᵉ s. et directement copié sur B. N. 794. Langlois remarque que le poème est aussi appelé *Siège d'Athènes* et croit que son auteur est Alexandre de Bernay.

Le ms. a appartenu à Claude Fauchet qui a inscrit le titre en tête du premier feuillet: *Roman d'Athis, composé par Alexandre qui l'appelle l'histoire d'Athènes.* L'historique en est le même que celui du ms. de Stockholm jusqu'en juin 1654 où il suivit Christine à Rome. A sa mort, le 19 avril 1689, la reine légua toute sa bibliothèque, environ 2200 numéros (dont 72 manuscrits) au cardinal Azzolini. Celui-ci, mort deux mois après, en fit don à son neveu, Pompeo Azzolini, qui la vendit, le 27 Octobre 1690, pour 8000 lire au pape Alexandre VIII (Ottoboni). "L'acquisition de la collection de Fulvio Orsini fut, dans l'histoire de la Vaticane, le grand événement du 16ᵉ siècle; l'entrée au palais pontifical de la collection de Christine, peu d'années après le transport à Rome des mss. d'Urbino, eut au 17ᵉ siècle une importance à peu près égale. — Malgré les nombreux travaux dont les mss. et les livres de la reine de Suède ont déjà été l'objet, l'histoire n'en a pas été écrite d'une manière définitive".[1]

Au f° 19 on trouve la dédicace:

"Dilecto suo socio fideli Johanni de Chayssia, parvus prior morans" (13ᵉ s.) et au fol. 24: "A mon amé ami conpaignon, a Jehannin de la Chaysse, li petiz priouz, salut et bone amour" (même écriture). La Chaysse doit être Chaise-Dieu à dix lieues de l'Allier (Haute Loire) dans l'arrondissement de Brioude. Je transcris un passage de la 1ère partie et les dernières lignes conservées.

»Amis, por coi vos voi dolant?
Ne soiez pas en tel martire,
Car de cest mal avrois bon mire.
Issons lai fors en cel rivage,
Si vos dirai de mon corage».
Del palés issent li danzel,
Qui a mervoille estoient bel.
De drap de soie erent vestu,
Estroit chaucié d'un bon boffu.
A cheval sont andui monté,
Puis s'en issent de la cité;
Chevachant vont desor Athenes
Veoir les prez et les fontaines.
— — — — — — — —
Bylas la nuit laienz sejo[rne]
Et l'endemain lues qu'il ajor[ne] . . .

[1] Léon Dorez, *Documents sur la Bibliothèque de la reine Christine de Suède (Revue des Bibliothèques,* Mars, 1892, p. 129); cf. G. de Manteyer, *Les Manuscrits de la reine Christine aux archives du Vatican (Mélanges d'arch. et d'hist. p. p. l'Ecole française de Rome,* t. XVII, 1897).

Le ms. de Saint-Pétersbourg (P), Bibliothèque Impériale de l'Ermitage, collection Doubrowsky, Qv. XIV, n° 4, est mentionné et décrit par G. Bertrand,[1] B. de Lamothe[2] et A. Weber;[3] celui-ci en a publié les 594 premiers vers. Le ms. est très beau, sur parchemin, in-4°; 133 feuillets; 26 jolies miniatures, dont les 11 dernières sont précédées de rubriques en rouge. Il provient de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, héritière des grandes collections Séguier et de Harley, à laquelle il avait été légué par Henri de Coislin, évêque de Metz, et d'où, à la faveur des troubles révolutionnaires, il fut exilé par Pierre Doubrowsky, bibliophile distingué.

Le ms. est, selon l'opinion de Bertrand et de Weber (p. 45), à laquelle je me range, du 15e siècle (non pas du 13e; cf. Weber p. 3). Avant son arrivée à l'Ermitage il était soudé aux romans de la *Panthère d'Amours*[4] et de *la Violette*[5] par Gerbert de Montreuil, qui portent maintenant les numéros précédents.

Le style du ms. est considérablement rajeuni en ce sens que, pour la forme, le copiste a procédé avec beaucoup de liberté.[6]

Le ms. de Tours (T), Bibliothèque Municipale 940, anc. n° 207 de la bibliothèque du couvent de Marmoutier, est mentionné par Durange[7] et par M. G. Collon.[8] C'est un petit in-folio du 14e siècle, écrit sur papier, de 50 feuillets à deux colonnes, chacune de 28 vers; au total 5535 vers. Il a été soudé auparavant au roman d'aventure *Partonopeus de Blois*, qui porte à présent le n° 939. Le ms. se compose de 5 fragments; 4—5 feuillets

[1] *Catalogue des mss. fr. de la Bibl. de St. Pétersbourg (Rev. d. Soc. Sav.,* 1874, t. VI, p. 547).

[2] *Principaux mss. latins et fr. conservés à St. Pétersbourg (Bibl. de l'Ec. des Chartes,* 1864, t. XXV, p. 166).

[3] *Athis und Pr.*, p. 1 et 45.

[4] *Le Dit de la Panthère d'Amours* par Nicole de Margival, p. p. H. A. Todd, (*S. A. T. F.*), P., 1883.

[5] *Ed.* Fr. Michel, P., 1834. — Ce ms. est le même que Michel, p. XXXVIII, croit perdu (cf. Todd, *l. c.*, p. VII—IX).

[6] Que les Administrations suédoise et russe veuillent bien agréer ici toute ma reconnaissance pour l'obligeance avec laquelle elles m'ont facilité l'emprunt de ce splendide document (Août-Octobre 1909).

[7] *Catalogue des Mss. de la Bibliothèque Municipale de Tours,* 1875, p. 413.

[8] *Catalogue général des Manuscrits,* t. XXXVII, p. 676.



manquent. Il donne après la partie I et le début de la partie II une version tout autre de l'histoire d'*Athis et Procelias* (telle est la forme unique du nom).[1]

Comme auteur du roman, M. Collon mentionne Alexandre de Bernay, surnommé de Paris.

Le ms. se rapproche surtout de B. N. 794 comme on le voit par la concordance des vers 105, 110, 123, 127, 136, 182—83, 223—26, 256, 306, 524—25, 593—4, 627, 1051, 1162, 1588, 1741, 1797, 2023, 2188, 2289, 2477, 2492, etc.

J'en citerai ici deux extraits:

v. 164.
De Romme vous ai ci conté.
Or dirai d'une autre cité
Que li livres appele Atheine,
De sens et de clergie plaine.
En Athaine toutes estoient
Les lois qu'a icel temps tenoient.
Mult par ert sage la cités;
Nul n'i estoit ne fust letrés.
En pais s'amoient a deduire,
Ne voloient terre destruire.
De Romme et de toute la terre
I aloient por sens conquerre
Et por aprendre es premiers ans
Les lois et les commendemens.
Riche cité ot en Athaine
Et noble et grant et bele et saine;
N'estoit gaires de Romme mendre,
Mais li Romain la vodrent prendre;
Del savoir qui ert en Athaine
Fu puis Romme garnie et plaine.
Ençois que commençast la guerre
Fu longement en pais la terre.
Or vous ai dit des II cités
Con li païs fu devisés;
Athaine ert plaine de clergie
Et Rome de chevalerie,[2]
Et cil de Romme espessement
Lor fils envoi[er]ent souvent
En Athaines por bien aprendre,
Le sens et la clergie entendre.
Si faitement fu li païs
Entremellés de bons amis.
A Athaines estoit Savis
Ou il parloit a ses amis;
Conseil prenoit d'une parole
Que ses fils a tenu escole
Tant que grant part set de clergie;
S'or savoit de chevalerie
Et besoins sourdoit en la terre,
Mult se saroit aidier de guerre;
Dit qu'a Romme l'envoiera
Un sien ami que il i a.
En la cité ot un baron
Que jadis ot a compaignon,
(Compaignon furent de lonc tens,
L'uns aprist l'autre de son sens);
Si dist que mult est ses amis,
Si li envoiera Athis,
Son fil, qu'en face chevalier
Et por l'amor de lui l'ait chier;
Le sien (li) envoist, nel laise mie,
Sel raprendra a la clergie.
Au departir Athis baisa
Et mult grant avoir li bailla;
D'estre large mult le semont,
Se il aime le pris du mont;

[1] M. A. Hilka a bien voulu attirer spécialement mon attention sur ce ms. — Grâce à la bienveillance des Administrations suédoise et française, je l'ai eu en emprunt à Stockholm pendant trois mois (Avril—Juillet 1909).

[2] V. 190—96 manquent.

Après li bailla compaignie
Bien conraee et bien garnie.
Athis s'en est issus d'Athaine,
.II. compaignons o lui emmaine
Qui mult erent de haut parage;
A la mer vindrent, au rivage.
Quant il vindrent au port de mer,
Une nef virent arriver
Qui estoit el rivage ancree;
Mult richement ert atornee.

Il y a enfin un ms. allemand dont quelques fragments ont été publiés et examinés, d'abord 4 par E. G. Graff,[1] découverts dans les archives d'Arnsberg en Westphalie et se trouvant actuellement au "Königliches geheimes Cabinetsarchiv zu Berlin"; puis 4 autres joints aux précédents par W. Grimm.[2] Le ms. est in-4°, écrit sur deux colonnes, chacune de 42 lignes.

Le poème appartient à l'époque florissante du commencement du 13e siècle; on pourrait, selon Grimm (p. 273), le faire remonter jusqu'à 1214, date certainement trop reculée, vu celle qu'il faudra assigner à l'original français. Son auteur, probablement Hessois, s'il a travaillé directement sur des modèles français,[3] a procédé très librement, mais avec un talent que H. Paul[4] juge supérieur à celui d'Albrecht von Halberstadt, traducteur des *Métamorphoses d'Ovide*, et à celui de Herbort von Fritzlar, traducteur du *Roman de Troie*, et qui le place à côté du translateur du *Roman d'Enéas*, Heinrich von Veldeke, "le père de la poésie courtoise en Allemagne". — A la langue haute-allemande se mêlent un grand nombre de mots et de formes bas-allemands.

Des 7 mss. français qui représentent la version la plus étendue il y en a donc 5 du 13e siècle, un (V) du 14e et un (P) du 15e. Le ms. B. N. 794 doit être celui qui se rapproche le plus de l'original, que l'on doit sans doute localiser dans l'Ile-de-France. Comme l'orientation précédente suffit à notre dessein, nous n'avons pas à essayer d'établir ici un classement des mss., ce qui sera du reste l'affaire de l'éditeur. Il est vrai que le ms. de Stock-

[1] *Diutiska*, 1826, t. I, p. 1—22.
[2] *Athis und Pr.*, p. 315—345.
[3] M. A. Hilka me communique son intention de soumettre ce problème à un nouvel examen détaillé.
[4] *Grundriss der germ. Phil.*, 1903, t. II, 1, p. 270.



holm ne vaut, ni par son âge, ni par sa graphie, le ms. B. N. 794; mais la fidélité du texte et l'intérêt même du dialecte de ce ms. (qui déjà une fois en Suède a servi de base à une édition partielle du roman) nous autorisent, à la condition de nous référer pour tous les passages douteux aux autres manuscrits, à fonder sur lui nos recherches et à lui emprunter les extraits nécessaires pour illustrer nos raisonnements.

Insistons enfin sur l'importance, pour déterminer la place littéraire du roman, de sa soudure aux romans antiques dans les plus anciens recueils A et C.

II. **Analyse et comparaison des deux versions.**

Un sommaire de l'ensemble de la vulgate a été déjà donné par Ginguené dans l'*Histoire Littéraire de la France,* t. XV, p. 179—193. W. Grimm a traduit librement cette analyse en allemand (p. 253—264) et a fondé là-dessus son étude sur *Athis und Prophilias.* Le défaut de ce résumé, c'est moins l'inexactitude de certains passages qu'une trop grande brièveté qui ne permet pas d'entrevoir assez clairement l'enchaînement des faits. C'est la surtout ce qui a conduit Grimm à de fausses conclusions. — Les exposés rapides des événements qu'ont donnés G. Gröber (*Grundriss*, p. 588—89) et M. Borg (Introduction à son *Ed.*, p. 1—3) n'ont pour nous aucune valeur, puisqu'ils ne sont que des répliques incomplètes du résumé de Ginguené.

Il importe donc de refaire d'abord l'analyse de la vulgate avec plus de précision et de détails. J'y joindrai ensuite le résumé de la version de Tours, jusqu'ici inconnue. Nous aurons ainsi la base nécessaire pour une comparaison entre les deux versions et pour nos raisonnements subséquents.

D'après son contenu le roman peut se diviser en trois parties[1] (I, II, III), division que j'adopte pour la clarté de l'exposé.

A. **La vulgate.**

Première partie.

I. Au début l'auteur se présente, puis raconte la légende de la fondation de Rome. C'est du conflit mortel entre Romulus et Rémus qu'y datent l'agitation constante et l'esprit conquérant. C'est la ville de chevalerie par opposition à Athènes qui est la

[1] Cf. v. 2450: Ooi aveiz une partie.

ville de clergie. Les deux cités sont en relations fréquentes, car elles échangent leurs fils qui y complètent leurs études.

Evas de Rome forme le projet d'envoyer son fils Prophilias à son ancien ami Savis d'Athènes pour qu'il y perfectionne son éducation intellectuelle. Savis, de son côté, avait jugé bon de faire apprendre à son fils, Athis, l'art de chevalerie et lui avait conseillé de se rendre à Rome. Il arrive ainsi qu'au moment où Athis descend au port pour partir il se trouve être le premier à saluer le Romain. Les deux jeunes gens se racontent leurs plans et, éprouvant l'un pour l'autre les sentiments d'amitié que leurs pères leur avaient légués, jurent que jamais ils ne voudront se séparer. Athis renonce à son voyage, présente son compagnon à son père et lui fait commencer les études où bientôt il excelle. Un jour, après les jeux, dans une promenade à la campagne, Athis confie à Prophilias que son père veut le marier, mais qu'il craint, lui, que ce mariage ne soit nuisible à leur amitié. Peu après il présente son compagnon à Cardyonès — ainsi s'appelle la fiancée dont l'auteur décrit les charmes attrayants. Mais cette présentation devient très fatale. L'amour lance son dard au Romain qui, rentré chez lui, tombe malade à en mourir. Il ne boit, ni ne mange, ni ne dort, mais l'amour le tourmente et lui suggère une foule de réflexions. L'image de la belle le hante et la lutte que se livrent dans son cœur Amour et Savoir augmente toujours son angoisse. A la demande d'Athis sur le siège de la maladie, il ne fait qu'une réponse évasive. Savis s'en irrite et fait venir les médecins, mais ils n'arrivent pas à déterminer la nature du mal. Entre temps les fêtes de noces commencent, mais Athis est trop inquiet de l'état de son ami; après le dîner il va le voir et lui dit qu'il ne pourra pas participer à la joie des convives avant de savoir la raison de ses souffrances. Il parvient enfin à arracher au malade l'aveu de son amour pour Cardyonès et il lui promet le remède: il lui préparera un lit dans la chambre nuptiale et lui cèdera les droits de l'époux. Athis va prendre les dispositions nécessaires pour réaliser son projet; mais, la nuit venue, mille doutes l'assiègent; il chancelle entre les devoirs que lui impose la fidélité envers sa femme et l'amitié pour le Romain dont il craint la mort. L'éventualité de perdre celui-ci le décide au sacrifice. De son côté Prophilias s'impatiente, mais quand Athis lui fait part de sa résolution décisive — d'aller chez Cardyonès, mais en se gardant bien de lui parler —

Amour et Savoir recommencent leurs débats et il a peine à se décider. Il se couche pourtant auprès de Cardyonès, lui enlève une bague du doigt; puis il revient chez lui. Athis pense à abandonner complètement son épouse et permet à son ami de renouveler plusieurs nuits la trahison dont Cardyonès ne s'aperçoit pas.

Or, un jour, après la fête d'un des dieux, un messager arrive demandant à Prophilias de rentrer à Rome où Evas, sentant sa fin prochaine, désire lui léguer son héritage puisqu'il est son fils aîné. Savis regrette la maladie d'Evas, mais c'est à Prophilias que la nouvelle cause le trouble le plus profond; ses sentiments pour Cardyonès l'empêchent absolument de sacrifier son amour au désir de recueillir un héritage. Athis se montre alors prêt à un nouveau sacrifice. Sorti dans la campagne avec son ami, il lui assure qu'il n'a jamais eu de rapports avec sa femme et qu'il la lui cèdera pour toujours. Athis s'offre même à dire la vérité à Cardyonès. On conçoit l'indignation de celle-ci en apprenant la chose dont la bague, que Prophilias lui présente, ne lui permet pas de douter. Elle se plaint de la trahison, mais s'incline devant le fait accompli. Plus intraitables sont les parents. Ils ne veulent rien pardonner et n'assistent pas aux noces célébrées dans le temple de Vénus où Athis se sépare de Cardyonès et la donne à son ami. Au bout de 8 jours les nouveaux-mariés partent, mais Athis encourt le mépris de son père, qui le déshérite, et de tous ses parents.

Evas, averti de l'arrivée de son fils, retrouve la santé et s'informe avec un vif intérêt de ce qui s'est passé. Il prépare à sa bru des fêtes encore plus magnifiques que celles d'Athènes. —

Athis est tombé dans l'opprobre et la misère. Il est pieds nus, il a faim et soif et partout on lui refuse l'hospitalité. Le vilain dit que celui qui aime autrui plus que soi-même se tiendra pour fou à la fin. Athis doit conjurer un capitaine de vaisseau de l'emmener à Rome; c'est dans l'espoir qu'en récompense de son sacrifice Prophilias lui fera bon accueil. Mais la foule se met à se moquer du pauvre hère et quand Prophilias se rend au temple pour prier, il est naturel qu'il ne le reconnaisse pas sur son chemin. Athis voit là la preuve d'une ignoble ingratitude, il regrette son bienfait et sort de la ville avec le désir de trouver bientôt la mort. Dans un monologue il se lamente sur son sort, les caprices de la fortune et l'injustice humaine.

Au tertre où le malheureux s'était réfugié se rendent la nuit trois jeunes gens. En attendant leurs maîtresses une querelle s'élève entre eux et finit par coûter la vie à l'un d'eux. Les assassins s'enfuient en hâte. Mais Athis, témoin de ce crime, conçoit l'idée de s'en rendre responsable et de se délivrer ainsi d'une vie qu'il déteste. Il trempe donc ses habits dans le sang de la victime et se fait arrêter; quand on le traîne devant les juges, on s'étonne de l'invraisemblance de ce crime; mais, selon un ancien usage, on l'expose enchaîné pendant 3 jours sur une place publique sous l'inculpation de meurtre. Parmi les spectateurs se trouvera Prophilias. Celui-ci se pâme de douleur en reconnaissant Athis et se hâte de se dénoncer aux juges comme étant le coupable, pour faire ainsi acquitter son ami. Les pairs de la cité trouvent étrange une semblable rivalité et la désolation règne dans la famille de Prophilias. Mais le hasard est chose merveilleuse. Les véritables assasins se rendent par curiosité sur la place, et, comme ils n'ont lavé ni leurs mains ni leurs épées, un sage qui les reconnaît à leur parler imprudent les fait vite condamner et prendre la place de Prophilias dans les chaînes. Comme châtiment on les fait enterrer vifs.

Les deux amis s'embrassent et se racontent leurs aventures. On admire Athis et Evas le dote de terres, d'or et d'argent. Athis reconnaît la sincérité d'une reconnaissance dont il avait si injustement douté. Toute leur vie Prophilias et lui restèrent bons compagnons et leur amitié devint toujours plus sincère (1, a—35, b).

II. Trois jours après leur délivrance on célébrait à Rome la fête des Sabines, fête annuelle que Romulus avait instituée en l'honneur de Vénus pour fléchir sa colère. Toute la famille d'Evas s'y rend et Cardyonès est accompagnée par Gayte, sœur de Prophilias. Suit la description de la beauté de celle-ci. Aux jeux les deux amis prévalurent et Athis éveilla par ses qualités l'admiration des dames, surtout de Gayte. De son côté Athis avait remarqué la pucelle et une étincelle lui saute au cœur, l'enflammant de façon qu'il rentre chez lui tressaillant et enfiévré. Prophilias s'en inquiète, car sans son ami il ne pourrait pas vivre. Athis refuse pourtant de dévoiler le remède qui le guérirait. Quand Gayte est avertie de la maladie d'Athis, elle tombe de son côté en une faiblesse extrême, bien que Cardyonès, se doutant de sa passion, l'assure que jamais Bilas auquel elle est fiancée ne *Deuxième partie.*

l'empêchera d'appartenir à Athis (45, b). Evas se rend auprès du malade, mais n'arrive pas à faire le diagnostic de son mal ni à lui offrir aucune consolation. Le malheureux est à deux reprises hanté par l'image de l'adorée et souffre tant de la crise par laquelle il doit passer qu'il regrette son sacrifice comme un péché et passe en revue toute l'histoire de son amitié avec Prophilias, où sa place lui semble indigne (51, b—53, b). Cependant Gayte se plaint en se rendant compte de sa situation; son rang serait élevé par un mariage avec Bilas, mais son inclination lui défend d'accepter une telle union. Ses hésitations s'expriment par des discours que lui adressent Amour, Sens et Honte. Elle excuse Athis de sa conduite envers Cardyonès et songe à avouer son amour à Prophilias. Plus celui-ci réfléchit aux symptômes qu'il constate, plus la raison lui en devient évidente. (Celui qui a aimé a souvent vite deviné dans des circonstances analogues). Ce qui l'embarrasse, c'est seulement l'objet de l'amour d'Athis: est-ce Cardyonès, est-ce Gayte? Dans le premier cas, la perte de son ami serait pire qu'aucune autre — des femmes, il y en a toujours à choisir —; mais avec quel plaisir sans mélange il offrirait sa sœur à Athis et la défendrait contre une réclamation éventuelle de Bilas! Le matin il se lève sans l'aide de son chambellan et sans avertir sa femme pour aller trouver Athis, lui offrir de nouveau ses services et le conjurer de faire enfin l'aveu dont dépend leur amitié. Ayant atteint son but, il se rend auprès de sa sœur avec un anneau qui symbolise l'amour d'Athis pour elle. Il la trouve au lit et malade; mais en lui décrivant les peines d'amour, qu'elle reconnaît être les siennes, il réussit à lui faire avouer ses sentiments et accepter l'anneau. Dans l'attente du résultat, Athis s'impatiente de nouveau, mais il retrouve son équilibre et le bonheur en présence de la bien-aimée. D'humeur excellente on discute dans un verger qui aima le premier, d'Athis ou de Gayte; la mère donne son consentement aux fiançailles.

Mais l'idylle est bientôt troublée par l'arrivée d'un messager de Bilas, qui annonce l'arrivée de ce roi de Sicile suivi de 3000 chevaliers et d'un riche cortège. Le roi désire parler à Evas et à son fils, et vient chercher la jeune fille qu'on lui a promise. Evas, qui ignore l'amour réciproque d'Athis et de Gayte, s'empresse de présenter ses remerciements de l'honneur que veut bien faire ainsi le roi à sa famille. Mais d'autant plus vifs sont le

désespoir des amants et la colère de Prophilias en apprenant la nouvelle. Celui-ci tâche d'abord de mettre son père au courant des choses en récapitulant les bienfaits d'Athis (71, b) et en lui rappelant sa propre recommandation d'accueillir Athis comme un fils de la maison. Gayte vient aussi supplier son père d'avoir égard à Athis dont elle fait les louanges les plus chaleureuses. Mais le père reste inébranlable dans sa résolution de ne pas rompre la foi déjà jurée. Prophilias répète qu'il vaut beaucoup mieux tenir compte de la félicité que de l'éclat du rang, mais le vieillard ne se laisse pas fléchir. Le fils finit alors par jurer de défendre les droits de son ami à main armée, à quoi Evas, sur l'insistance répétée de ses enfants, promet de chercher au moins un accommodement avec le roi avant de s'acquitter de sa promesse. A cet effet il se rend chez Bilas qui a établi son camp entre un tertre et les vergers hors de la ville. Le roi a apporté beaucoup de trésors; le plus merveilleux est sa tente dont suit la description détaillée (78, a—85, a).

Les phrases de bienvenue échangées, Evas s'excuse de l'absence de Prophilias, mais Bilas s'en étonne et s'impatiente. Aucune entente n'est possible. Le roi refuse résolument d'entrer dans Rome, sous prétexte que ses gens auraient des difficultés à se faire comprendre par les Romains. Il exige qu'on lui amène sans retard la pucelle. Evas consulte alors le conseil des sénateurs et des pairs de Rome, mais une tentative faite par Eugènes et Marques, qui offrent au roi de le dédommager par des richesses et des terres, échoue complètement. Se reposant sur sa bonne escorte Bilas ne craint pas non plus une résistance armée. Après l'échec complet des parlementaires les Romains se retirent donc et, sur le conseil d'un vavasseur, Evas prend le parti de céder sa fille. Il ne veut pas prendre part à l'expédition que Prophilias prépare, mais, fatigué, il se retire. Il en va tout autrement des deux amis, des jeunes dames et de Salustinne, mère de Gayte. Ils passent la nuit à lancer des appels à tous leurs parents et réussissent à rassembler pour le lendemain matin 3000 chevaliers, dont 500 se mettent en embuscade pour enlever Gayte à son passage. Prophilias entouré de ses compagnons Tarquines, Jules, Juliens, Andriones, etc., divise les troupes en 12 "échelles" commandées par Dionises, Salustes, Luciens et d'autres. En qualité de connétable Prophilias prend lui-même le commandement en chef.



Dès le lever du soleil Evas veut partir avec Gayte et lui commande de s'habiller richement; mais, ennuyée, la pucelle fait le contraire; elle met des haillons; on dirait qu'elle a été trouvée dans un bois. Quand Evas la voit ainsi vêtue, il se met en colère et Salustinne et Cardyonès doivent intervenir en faveur de la jeune fille qui explique que son accoutrement n'est que le signe de sa haine contre Bilas. Qu'on la brûle plutôt que le roi lui dérobe sa virginité! Devant la fermeté de son père elle doit pourtant changer de costume et se pare alors d'un aussi ravissant que l'autre était pauvre. Suit une description détaillée de sa toilette et de son cheval (96, a—98, a).

(La bataille de Rome). Quand Evas arrive au camp de Bilas pour lui remettre Gayte, les chefs ont déjà disposé l'armée du roi pour le retour. Ayant pris congé de sa fille qui pleure et refuse le baiser que lui demande Bilas, Evas retourne et l'armée des Romains se met en marche. Elle va bientôt rencontrer l'armée de Bilas. Mais avant d'engager l'action, Bilas a confié Gayte à son neveu, Amant, pour qu'il la conduise en Sicile par un détour. Prophilias dirige la première attaque. Après un grand nombre d'écus écrasés, de lances rompues, de chevaux renversés, le combat tourne à l'avantage des Romains; or, comme on ne trouve pas la pucelle, Athis se met à sa recherche. Bientôt il tombe sur la petite escorte d'Amant qu'il tue; puis (après avoir tout d'abord trouvé le cheval et le manteau de Gayte) il rejoint sa fiancée dans un endroit écarté où elle était restée sous un olivier. Pendant quelques brefs moments les amants jouissent du plaisir de se revoir, mais ils se séparent dès que Gayte encourage Athis à aller secourir son ami. Ce secours est d'une importance décisive. Bilas avait donné des preuves extraordinaires de courage et de vaillance; Palatin, cousin de Prophilias, était tombé sous ses coups, et, sous sa direction, l'armée sicilienne forçait peu à peu les Romains à reculer. Mais l'aspect seul d'Athis, descendant de la montagne, renversant ses adversaires et se frayant un chemin à travers leurs rangs, renouvelle le courage de Prophilias et de ses hommes de façon qu'après une dizaine de duels Bilas, désarçonné par Athis, est obligé de battre en retraite. Athis poursuit les ennemis jusqu'à une forêt. Bilas jure devant ses barons de prendre une vengeance formidable (111, b).

Ici se place un épisode sentimental. Retournés sur le champ de bataille les vainqueurs donnent libre cours à leurs regrets sur

ceux qui sont tombés. C'est ainsi que Prophilias se prosterne devant le cadavre de Palatin et le pleure amèrement. De la colline où elle s'est postée Gayte l'aperçoit dans cette situation et, croyant que c'est sur Athis que Prophilias se lamente, elle accuse sa destinée qui veut que toujours sa joie soit mêlée de douleur. Mais bientôt ceux qui l'accompagnent l'informent de son erreur et elle se rassure en reconnaissant de loin Athis. Elle va consoler son frère: retenons nos larmes, dit-elle, elles sont trop vaines. — A cette scène succèdent les plaintes d'Athis sur ses amis et notamment sur Tarquin, son camarade tombé. Athis ne peut pas se pardonner d'être cause de cette perte et il s'accuse de la mort de tant de braves compagnons. Il trouve sa situation bien pire que lorsqu'il était dans les chaînes. Car que va-t-il maintenant s'ensuivre? Il redoute les récriminations des parents à Rome, il craint de perdre l'amitié de Prophilias et l'amour de Gayte qui ne doit à présent ressentir que de la haine pour lui. Devant ces éventualités il préfère fuir sans demander où. Au dernier moment ses camarades le retiennent pourtant par leur autorité et tâchent de lui faire entendre raison. Ils lui objectent qu'il serait étrange de fuir ceux qui se sont battus pour lui et que plaindre les morts ne doit pas tuer l'amour pour les vivants. Un messager appelle Prophilias qui réprimande à son tour Athis de vouloir rompre leur amitié et de se rendre responsable des pertes d'une bataille que lui, Prophilias, a provoquée. Que savons-nous, du reste, de l'heure à laquelle nous attend la mort contre laquelle rien ne nous défend? Athis hésite, mais se range enfin à la proposition de Prophilias de rapporter les morts et les blessés à Rome et de les faire précéder du riche butin et des prisonniers, afin que cette vue étouffe la tristesse des parents. Grand avoir fait oublier grande douleur.

L'avis est immédiatement suivi et le cortège où figuraient 7 ducs, 5 rois et 12 comtes prisonniers produisit l'impression attendue. L'armée est saluée par de vives acclamations et Athis présenté comme le triomphateur. Rome s'enorgueillit de cet événement mémorable. Les richesses sont partagées, mais on donne à Gayte la tente de Bilas pour que ses noces s'y fassent.

A la prière de Prophilias le mariage est préparé dans les 8 jours. Description détaillée de la dot de Gayte et des fêtes. On mène les fiancés au temple où un prêtre les unit sans cérémonies. Prophilias promet à son ami terres et fiefs. Les fêtes con-

tinuent 8 jours à la campagne et 8 dans la ville. Beaucoup de jeux sont organisés, un banquet est servi pour plus de mille personnes dans la tente de Bilas et les jongleurs ont d'excellentes occasions d'étaler leur art. Tous les assistants se séparent joyeux et pleins d'admiration pour les relations si parfaites entre les amis (35, b—125, b).

Troisième partie. III. C'est un an après le mariage que les deux amis sortent un jour ensemble à la campagne et qu'Athis exprime son désir de revoir bientôt ses parents et sa ville natale. Prophilias veut bien l'accompagner et lui propose de partir avec leurs femmes. Suite de sentences illustrant les avantages de la mesure, qualité qui préservait intacte cette amitié dont nous parlons (128, b—129, a). La mère se lamente de ce projet, mais Evas n'y contredit point, bien qu'il se sente près de la mort et craigne de ne plus revoir ses enfants. On s'embarque donc en grand nombre et, grâce aux précautions qu'on prend, le voyage s'effectue en 8 jours sans maladie ni aucun risque. Arrivé au port d'Athènes, dont l'aspect extérieur nous est décrit, Athis est vivement ému en revoyant les murs de son palais. Il envoie immédiatement un messager à son père. Abattu par le repentir d'avoir injustement expulsé son fils et le regret de ne plus le revoir, Savis languissait depuis un an dans son lit, mais le récit du messager change complètement son état. Dans sa salle, dont est décrite la décoration merveilleuse, il écoute les aventures qu'Athis a courues et l'impression produite sur lui est si extraordinaire qu'il ne ressent plus rien de ses maux, mais va communiquer aux gens de sa maison et aux parents l'heureuse nouvelle du retour de son fils. Ceux-ci s'en réjouissent autant que lui et le messager propose de les conduire immédiatement au port où les attendait l'infortuné qu'on avait si mal récompensé de son sacrifice. La rencontre est des plus cordiales et tout le monde s'empresse d'offrir à Athis ses bons offices. Parce que Dieu ramène Athis sain et sauf, la joie est à Athènes plus grande que ne fut la douleur à Bile après la défaite du roi (141, b).

Au jour de cette réception ne furent présents dans la ville ni le duc Theseus ni son fils Piritheus. Avertis à leur château de Roche Grifainne de l'arrivée des deux amis, ils se hâtent pourtant de se présenter chez eux. Theseus recommande son fils à Athis, pour qu'il fasse son éducation militaire, et la visite se termine par l'adresse de compliments aux dames. Mais en

rentrant les ducs ne peuvent pas se délivrer de l'enchantement où les a plongés la vue de Gayte. Ils se trompent de chemin et arrivent en retard; la duchesse les trouve si gauches et si étourdis qu'elle les croit malades. Ils ont en effet des symptômes de fièvre; Piritheus s'excuse auprès de sa mère de sa distraction qu'il donne comme une conséquence de l'inquiétude que lui cause son père; il est temps que celui-ci reprenne sa raison et rejette ses pensées juvéniles. En réalité le bachelier rêve toujours de la Romaine et du baiser qu'elle lui a accordé. Il se représente l'image de la belle et décide de se faire remarquer devant elle par une action d'éclat. Quelques phrases échangées entre Gayte et Cardyonès nous apprennent que Gayte n'est pas insensible aux charmes de Piritheus, mais qu'il lui a fortement plu. — C'est un plan extrêmement aventureux que conçoit le chevalier. Il envoie sans tarder un défi à son plus proche voisin, Ajas, fils de Thélamon, duc de Chorinthe. Le messager arrive pendant la fête de l'anniversaire du duc et déclare la guerre, "por dame commancie", avec une insolence qui exaspère Thélamon et provoque sa promesse d'une vengeance conforme à un pareil outrage. Des deux côtés commencent les préparatifs de la guerre. Piritheus, qui se doute du danger que pourra lui faire courir son incartade, n'ose pas en parler à son père, mais s'adresse aux Romains qui se mettent volontiers à sa disposition. Suit le dénombrement des partisans convoqués.

Avant de se jeter dans l'aventure le bachelier se présente chez les dames, se déclare le chevalier de Gayte et l'assure de son "fin amour". La jeune épouse est pourtant très réservée et s'attire les reproches de Cardyonès qui aurait voulu qu'elle eût au moins pris en considération le rôle que vont jouer ses propres compatriotes dans le combat imminent.

(La seconde bataille). Du côté athénien il y a au commencement de la bataille 7000 guerriers. Parmi les chefs des 11 divisions on reconnaît un Glaucus, un Cesus, un Thoas, etc. Les Romains ont comme signe de reconnaissance un aigle d'or et un dragon; ils se postent près du château de Val Tenèbroux. Thélamon a 10.000 chevaliers; ses alliés sont de régions très diverses; il dispose 14 de ses "batailles" sur les côtés, 6 sur le front. — L'action s'engage sous le commandement de Piritheus et des deux amis; tous trois prévalent aussi dans les duels qui suivent et qui se succèdent de façon arbitraire jusqu'à ce que

l'ennemi soit acculé à un gué. Néanmoins la supériorité numérique de l'armée de Thélamon se fait invinciblement sentir, surtout après l'arrivée de puissants renforts, et l'héroïsme des deux amis ne peut empêcher que les Athéniens ne soient peu à peu obligés de reculer. Grâce à Dieu Theseus apprend pourtant au dernier moment l'escapade de son fils et, concevant l'embarras où il devait se trouver, il ramasse en hâte ses troupes disponibles et arrive à temps près du gué pour lancer quatre "batailles" au secours de Piritheus. Puis Theseus, bachelier dans l'art de chevalerie, attaque lui-même Thélamon et ses troupes importantes font vite changer la fortune. Thélamon fuit et les Athéniens brûlent et ravagent sa terre en le poursuivant. Puis ils campent pour soigner les blessés. Pendant le combat Piritheus a été blessé au flanc, mais, son père s'en inquiétant, il le prie de refouler toute plainte indigne. Interrogé sur la cause de cette aventure, la rougeur qui lui monte aux joues répond pour lui; le père n'insiste plus, mais se met à prendre des dispositions pour la nouvelle bataille qui sans doute menace. Il espère obtenir, à cause du grand nombre des prisonniers, d'assez grosses rançons qui lui permettront de lever des troupes considérables. A Athènes les dames préparent aux vainqueurs la réception qui convient. Theseus loue en Athis et Prophilias les plus excellents héros du combat.

Comme on pouvait s'y attendre, Thélamon ne laisse pas un seul jour s'écouler avant de commencer à préparer sa vengeance. Le premier auquel il envoie un messager est le roi Bilas de Sicile. Celui-ci est enchanté d'une telle occasion de se venger des Romains et de reconquérir Gayte pour laquelle il conserve toujours les mêmes sentiments. Il se met aussitôt à convoquer ses alliés dont suit la liste (191, a). Entre temps Thélamon obtient de très nombreuses adhésions, et immenses sont, d'autre part, les secours qui parviennent aux Athéniens. Parmi les alliés de Theseus on remarque Carsidorus, fils de l'empereur de Roumanie (194, a). Pour connétable est choisi Phedrias. — Thélamon se sent si fort qu'il songe à prendre la ville d'assaut et Bilas savoure d'avance le plaisir de la vengeance. Ils ne savent pas que, d'accord avec ses barons, Theseus a déjà décidé de ne pas attendre l'attaque, mais d'aller à la rencontre des ennemis en rase campagne. — Dans le cercle courtois, Alleman-

dinne, fille de Theseus, éveille l'admiration des chevaliers; Artumedes lui enlève une ceinture.

Sur le soir le duc envoie Piritheus et Carsidorus chez les Savis pour les inviter au combat. Les bacheliers s'y rendent d'autant plus volontiers qu'ils espèrent être présentés aux dames. Savis les reçoit avec tout l'honneur qui leur est dû et, la présentation achevée, Piritheus fait à Gayte d'abord la déclaration de dru de la part de son père (dont on se croit autorisé à rire un peu), puis son propre serment de chevalier. Comme Gayte à Piritheus, Cardyonès présente à Carsidorus un anneau à mettre sur la lance et lui accorde un baiser qui n'engage à rien. Puis les bacheliers retournent et rêvent la nuit des grandes actions par lesquelles ils se feront distinguer. De même Artumedes songe à Allemandinne.

Cependant un espion a averti Thélamon et Bilas que l'armée des Athéniens se monte à 60.000 hommes. Quand l'aube paraît et que les Athéniens sortent, ils trouvent donc l'ennemi prêt. Les dames montent aux créneaux des murs pour voir ceux qui se distingueront le plus, ou les amis ou les époux (210, a).

(La troisième bataille). Dans la très longue bataille qui suit les ducs qui sont aux côtés des deux amis prévalent toujours contre Bilas et Thélamon. Au début l'intérêt se concentre autour des gués de Luserne; Bilas cherche Prophilias pour se venger directement sur lui de la honte et de la perte qu'il a éprouvées. Dans cette recherche il rencontre Piritheus qui, fatigué par les duels précédents, tombe sous ses coups et aurait peut-être été perdu si Carsidorus et les deux amis n'étaient venus à son aide. A ce moment les dames qui commentent toutes les péripéties de la bataille avec de longues réflexions faillirent tomber des créneaux par émotion. Une rencontre entre Bilas et Athis tourne aussi très mal; celui-ci est grièvement blessé, mais sauvé par son ami qui prend le cheval de Bilas. Quand on reconduit Athis dans la ville la honte l'assaille: il se sent trop solidaire de ses camarades qui combattent encore pour ne pas se lancer de nouveau dans la mêlée (227, b), où bientôt, à côté de Prophilias, il se couvre de gloire (232, b). A cette vue Savis se réjouit et loue son fils; mais personne ne pourra contester non plus le courage de Bilas et la vaillance de Thélamon. — On s'est battu toute la journée, quand Bilas s'adresse à Sexton (242, b), et lui demande de proposer au duc d'Athènes de conclure une trêve. On y con-

sent volontiers pour 8 jours; les ducs accompagnés des deux amis se rendent chez Bilas pour en fixer les conditions. Bilas commence par faire des compliments aux Athéniens; il les admire tant que, si la vengeance n'était pas pour lui une nécessité, il se déclarerait leur ami. Grâce à l'esprit conciliant de Prophilias on arrive à s'entendre pour l'échange des otages et Bilas sera le bienvenu à Athènes.

Ces conventions établies, les dames se livrent aux soins que demandent les blessés et d'interminables louanges suivent sur les héros, avec des monologues amoureux de la duchesse, femme de Theseus, qui finit par vouloir déclarer son amour à Phedrias, et d'Allemandinne qui voit en Prophilias son idéal. A Troie, dit-on, il n'y avait guère de chevaliers supérieurs aux deux amis. — Avant de se rendre dans la ville, Bilas se renseigne auprès de Phedrias sur les qualités des dames et celui-ci lui répond en lui faisant le portrait séduisant de Savinne, fille de Savis: "elle vous fera sans doute oublier Gayte et elle calmera votre colère".

Le roi, dès son entrée dans la ville décorée, est salué avec beaucoup de courtoisie par Athis, puis se rend aussi chez Savis qui lui présente la jeune fille dont les qualités sont de nouveau décrites. Bilas insiste sur son droit de reprendre Gayte et s'adresse même, dans son désir de vengeance, à Savinne qui, pour amener la paix, se déclare prête à soutenir sa cause auprès de la Romaine. On sert du vin et des épices et la conversation se prolonge sur des matières amoureuses et courtoises jusqu'à ce que le roi, accompagné des deux amis, se rende chez Theseus. Là il prie Gayte de considérer le rang auquel il est prêt à l'élever, mais brusquement elle coupe court à ses raisonnements. Par contre le duc et la duchesse le reçoivent avec beaucoup d'amabilité et, de retour dans son camp, Bilas exprime à Thélamon son enchantement et son amour pour Savinne dont il trouve la beauté supérieure à celle de Gayte. Tant que dura la trêve, Bilas retourna souvent chez Savis.

On ne réussit pourtant pas encore à trouver une solution pacifique au différend fondamental. Tant qu'il vivra Athis ne veut à aucun prix rendre sa femme et Piritheus refuse de donner un dédommagement à Thélamon. Par conséquent il faudra encore une fois faire appel aux armes. Ce combat sera pourtant très court; l'auteur dit du reste qu'il ne veut pas trop prolonger son récit (268, a).

(La quatrième bataille). De duels il n'y en a que deux importants: Bilas-Theseus et Thélamon-Piritheus. Ce dernier est décisif. Le jeune guerrier est grièvement blessé, si bien qu'Athis et quatre chevaliers sont forcés de le coucher sur l'écu de Prophilias et de le remporter dans la cité. Quand Cardyonès, du haut des créneaux, voit venir le cortège, elle demande qui c'est et le sergent répond, jugeant d'après le blason et Athis qui l'accompagne, qu'il croit reconnaître Prophilias. On n'a pas le temps de rectifier cette erreur. Cardyonès, la fidèle épouse, tombe morte de douleur.

La nouvelle s'étant répandue de la chute de Piritheus, les combattants se retirent, protégés par les deux amis qui résistent à la poursuite violente de Thélamon.

Theseus s'étant rendu auprès de son fils, celui-ci le prie de réaliser son dernier vœu en accordant sa sœur Allemandinne à Prophilias dont il a si involontairement causé le veuvage douloureux. La promesse obtenue, il se fait sortir du corps le fer de la lance et expire. Prophilias, qui cependant a sollicité de Thélamon une nouvelle trêve de 8 jours, vient, désespéré, pleurer la mort de son ami et de sa femme. Gayte et Savinne s'associent à ses plaintes.

Après les obsèques, Theseus, conformément à sa promesse, présente Allemandinne à Prophilias qui, après beaucoup d'hésitations, finit par l'épouser. Encore deux ans après le mariage, sa femme restait vierge.

Au quatrième jour de la trêve Bilas vient en visite. Il exprime ses regrets de la mort de Cardyonès et fait sa déclaration d'amour à Savinne. La pucelle s'excuse à cause de l'inégalité de leurs rangs, mais, rassurée par la sincérité des intentions du roi, elle consent à la condition que les parents n'y contredisent point. Savis est prêt à consentir et Theseus donne aussi son approbation quand il apprend que Thélamon est prêt à lui rendre hommage de ses terres. Le lendemain a lieu le mariage, les troupes ennemies lèvent le camp; jamais plus il n'y eut de guerre. Ici se termine l'histoire d'Athènes (125, b—276, a).

B. **Version de Tours.**

La partie I et le début de la partie II sont, à en juger par les fragments conservés, identiques aux parties correspondantes de la



vulgate, à l'exception des v. 756—822 qui manquent. Le fragment I (f° 1, qui doit être interverti) est à insérer entre les feuillets 21 et 22; fr. II (f° 2—7) contient les v. 102—844; fr. III (f° 8—15) les v. 955—1856; fr. IV (f° 16—21) les v. 1976—2505—p. 37, b. La divergence d'avec la vulgate (fr. V) commence au f° 21, b au cours de la description de Gayte:

T.	St.
Ce fu Gaiete, fille Evas Qui estoit suer Procelias.	Ce fu Gayte, fille Evas Qui sur estoit Prophilias.
Mult par fu gente creature De cors, de vis et de faiture; N'ert trop petite, ne trop grans: A merveilles fu avenans.	De la pucelle vos dirons, De sa biaultei, de sa façom; Et nonporquant nuus n'an diroit Bien ne honour que plus n'an soit.

21, c continue la description de Gaiete:

21, d Amours le mist en tel torment
Qu'ocis en furent maint vassal
Et pour Gaiete fait maint mal.

Annonce d'une fête de Jupiter:

Jupiter ert lor graindre diex.

Pendant la fête, Gaiete s'est éprise d'Athis. Elle se représente l'image du chevalier et regrette que le service dans le temple n'ait pas été plus long pour qu'elle eût pu lui parler. Elle regrette de ne plus savoir quand et comment lui déclarer ses sentiments. De son côté Athis se lamente des troubles et des peines dont il souffre (22, c).

Or, un de ces nombreux ennemis qui ne pouvaient se résigner à la soumission à laquelle Rome les avait contraints vient menacer la ville. C'est un roi riche et puissant et il ne tarde pas à dévaster les terres dans les alentours.

22, d Frolles ot non, si vint d'Egipte,
Toute la terre ot sous soi quite. —
La terre fu a son ancestre
Et dit que soue devoit estre;
Ains en morroient c.m. hommes
Qu[e] il ne fust sires de Romme.

Il provoque en premier lieu Romulus qui était à cette époque empereur; l'auteur rappelle ici que Romulus avait pour frère Rémus, sire de France (23, a), mais qu'il l'avait tué pour avoir franchi les murs et fait allusion à sa noble naissance et à son histoire:

23, b Li rois de Romme preus et sages . . .
Mult estoit preus de tous lignages;
Ses peres fu fils Eneas
Qui onques d'armes ne fu las,
Des essiliés qui sont de Troie,
Qui mainte fois ot ire et joie,
Puis prist Lavine et ot Larente,
Por coi morut mainte jouvente.

Romulus possède une forte armée et des chefs excellents „qui essirent des Troiens". Ses troupes sont vite disposées pour repousser l'envahisseur et la bataille s'engage dès le début avec beaucoup de vivacité sous la direction des amis et d'Evas:

Ses batailles a devisees,
XII eschieles bien ordenees.
La premiere bailla Evas
Et l'autre après Procelias,
Que c'estoient li plus haut homme
Et li meillor de toute Romme.
Et la tierce bailla Athis
Qui n'estoit pas nés du païs.

Procelias s'empare du destrier d'Acrises, Athis blesse Frolles et le renverse avec son cheval arragon; il fait prisonniers un neveu du roi et deux autres chevaliers égyptiens; enfin l'armée ennemie est définitivement repoussée et obligée de se rembarquer.

Du haut des murs les dames assistent à ces succès et complimentent les chevaliers. Gaiete s'inquiète d'Athis en entendant un messager louer sa hardiesse et surtout en apprenant qu'il a été blessé au visage. Elle prie une déesse de le préserver de la mort (26, a). Puis, quand les amoureux se revoient, ils ressentent plus que jamais la passion qui les lie; suivent leurs monologues et la description de leurs peines:

27, a Amours l'avoit en son las mis;
Veillier le fait et geüner,
Amours le fait a soi pensser;
b Souvent tressaut, souvent souspire,
Souvent a paine, souvent ire,
Souvent gemist, souvent baaille;
Amours durement le travaille.
Quant de Gaiete li remenbre
Faut lui li cuers et tuit li menbre.

Pour avoir éprouvé lui-même les angoisses de l'amour Procelias devine bientôt ce qui se passe:

28, b Bien le connois au baaillier,
Au geüner et au veillier,
As souspirs et au souvent plaindre;

et, comme il veut rendre à Athis le bienfait que celui-ci lui a accordé à Athènes, il le conjure d'avouer l'objet de sa passion. Lui ayant arraché son secret, il passe chez Gaiete et tâche ensuite que les amants se déclarent leur passion mutuelle. Après des hésitations répétées ils le font et Procelias est heureux de pouvoir conclure en ces termes:

31, b Tenés, je vous doing ma serour
Et la moitié de [tot] mon regne.
Vous m'otroiastes vostre femme,
Quant vous me veïstes languir;
Ne volsistes ma mort soffrir;
Que de ma vie que del don
Vous rens je tant de guerredon.

Mais, d'autre part, Evas est loin d'approuver cet accord; il objecte que voilà déjà plus d'un an qu'il a promis sa fille au roi Bilas, et c'est une promesse qui l'engage d'autant plus fortement que ce prétendant est d'une puissance redoutable:

31, c Mult est de grant efforcement
Et puet o soi mener mult gent;
Fors est de Bile, d'une terre
Qui tous jours est [aprise]* guerre.
*ms. a pris de

Procelias répond que "par les diex qui sont sor nous" (32, a) il saura défendre la cause de son ami; bientôt va être éprouvée la valeur de cette déclaration, car on annonce que Bilas approche avec 20.000 barons et chevaliers; la flotte du "roi de Bile et de Damas" (32, c) a déjà jeté l'ancre dans le Tibre. Précédé d'un messager qui annonce son intention d'emmener la fiancée, Bilas fait son entrée dans la ville et descend chez Evas auquel il renouvelle sa demande:

33, a Hastivement sera roïne:
Toute la terre au roi Hermine
Li donrai je quite e douaire.



Le père n'ose rien objecter, mais, les parents convoqués, Procelias fait savoir au roi son intention de défendre par la force le droit de son compagnon. Bilas ne prend pourtant pas garde à ces menaces, mais veut sans retard partir avec Gaiete qui tâche en vain de le refroidir en répondant à ses propos d'un ton dédaigneux et en l'assurant qu'elle préfère de beaucoup une situation inférieure au titre de reine (34, c—35, b).

Entre temps Athis a mis sur pied 10.000 soldats et Canor, cousin de Procelias, s'est placé en embuscade pour surprendre le roi lors de son retour; aussi le combat ne tarde-t-il pas à s'engager. Bilas qui a eu à peine le temps de prendre les dispositions indispensables est désarçonné par Athis, et Gaiete qui s'en réjouit (36, a) est reconduite vers Rome par un chevalier. Bilas réussit pourtant à monter de nouveau à cheval, poursuit Gaiete et l'aurait enlevée, si Canor ne la lui eût arrachée et ne l'eût définitivement ramenée chez elle (37, a).

A cause des renforts que reçoit Bilas la bataille se prolonge et les Romains y prévalent toujours. Simon, Miadas, Sabot de Val Feront et Sadoc de Bire (37, c) succombent devant la vaillance des amis; Procelias venge Canor blessé en tuant Dites, frère de Bilas. Néanmoins la bataille se termine de façon très funeste. En poursuivant l'ennemi, Athis est fait prisonnier et, comme la flotte lève l'ancre subitement, il est emporté sur le navire de Bilas. La nouvelle de ce malheur est transmise par un messager à Procelias et à sa sœur qui s'en désespèrent (39, b—40, b).

Pendant le trajet, Bilas engage Athis à lui céder Gaiete, mais le vassal repousse énergiquement cette proposition et fait preuve d'une fierté et d'une hardiesse qu'il lui faudra expier ensuite par des supplices terribles dans une prison où personne n'écoute ses plaintes (41, a—b).

A Rome, Procelias se met sans retard à prendre des dispositions pour sauver son ami. Il obtient d'Evas 50.000 chevaliers et Romulus, qui doit à Athis sa victoire sur Frolles, offre son appui personnel. L'expédition ne rencontre qu'une très courte résistance. Les chefs bilains: Laides, Carides et le comte Perteus luttent en vain contre Procelias, Canor et un prince de "Romaignie" (43, d). Bilas perd son frère; lui-même se défend d'abord avec succès contre Procelias, mais, Canor étant intervenu, il est désarmé et conduit devant Romulus qui accepte son

hommage et prend possession de toutes ses terres. — L'auteur remarque ici:

45, c. Toute la premiere conqueste
Que Rommain firent, ce fu ceste;
Et puis conquistrent tout le mont
Si con la mer clot en reont.
Toute la terre sous soi tint
Cesar li prous qui après vint.
As Rommains fu bien avenu
Et par proesce et par vertu.

Au retour les Romains inscrivent cette victoire dans leurs annales et fêtent le triomphe:

45, d Desqu'Eneas issi de Troie
Et Menelax l'ot essiliee,
Ne vit on gent si forment liee.

Les noces d'Athis et Gaiete sont célébrées avec beaucoup d'éclat; les jongleurs y concourent et maints dons précieux sont offerts aux époux (46, b).

III. Un an après, les amis étant un jour sortis à la campagne avec leurs femmes, Athis se plaint d'être déshérité et d'avoir perdu sa situation. Procelias lui propose alors d'aller revendiquer ses droits à Athènes et l'on se met ensuite d'accord sur ce point avec Evas. Entre temps un messager grec vient annoncer que Savis est mort et que Lides, un des cousins d'Athis, vu ce qui s'était passé avec Cardyonès, s'est emparé de tous les biens d'Athis. Evas regrette la perte de son ancien ami (47, c); les jeunes gens délibèrent des mesures à prendre en présence de cette situation. Athis prête serment à Romulus qui le pourvoit d'une bonne armée avec laquelle on s'embarque peu après pour Athènes. Là un messager vient prévenir les sénateurs du retour d'Athis, de sa fortune et de son désir de reprendre sa place légitime. Mais le duc Lides objecte qu'il est bien juste d'avoir privé de son héritage celui qui s'était si mal conduit envers Cardyonès. Il faut se défendre, selon lui, contre la prétention illégitime des Romains:

49, a. Li Rommain ne sevent partir,
Tout voelent prandre et retenir:
Il sont des essilliés de Troie
Qui miex aiment dolor que joie;
Touz jours voelent destruire terre
Et souffrir painne por aquerre.
Nostre cités est bone et fors,
Nous ne cremons pas lor effors.



Callas, frère de Cardyonès, n'est pas moins enthousiaste pour l'idée d'une résistance armée; le messager n'obtient pas davantage par la menace de mettre la ville en cendres (49, b).

En réalité les Athéniens auraient eu raison de se montrer prudents. Ils avaient vécu plus de cent ans en paix et entendaient si peu l'art de chevalerie qu'ils s'occupaient tous de lettres; à l'exception des bacheliers qui, comme il est dit auparavant, allaient s'instruire à Rome grâce au système établi d'échange de séjours instructifs. Il n'est pas besoin d'une longue bataille pour prouver leur infériorité comme guerriers.

50, a Lors s'en issent li citoien
Et li bourgois et li vilain,
Li chanoine, li clerc d'escole:
Une gent de guerre mult fole.

De la part de telles gens une résistance sérieuse n'est pas à attendre. Voici tout de suite Callas désarçonné, Lides forcé à demander pardon. Les vainqueurs s'emparent de toute la ville et font un immense butin; Athis rentre en possession de ses biens.

La paix leur ayant été ainsi imposée, les Grecs reprennent leurs occupations paisibles, tandis que les Romains retournent dans leur pays où, à leur arrivée sur le Tibre, on s'enorgueillit de cette seconde conquête. Jamais les armes romaines n'eurent de trêve:

51, a Tant qu'il orent conquis le mont
Si con la mer clot en reont.

Pour la dernière fois les amis reviennent ensemble à Athènes et y restent jusqu'à ce que leurs femmes leur donnent des enfants. Alors ils se séparent, au grand regret de tout le monde, car:

51, b Onques plus bone conpaignie
De .II. homes ne fu oïe.

Voici la fin du roman:

Ci faut li contes d'Alixandre
Qui veult qu'en ault ses vers espandre
Et soient oï en maint lieu
Et que l'en ait en l'oïr preu.
Alixandres voirement dist
Qui ceste estoire nous escrist
Que mieux vault sages sans avoir
Que ne fait riches sans savoir.
Or nous doint Diex bone aventure
Que li contes avant ne dure!
Explicit
Li Rommans d'Athis et de Procelias.

C. Comparaison des deux versions.

Ces résumés suffisent pour voir à quel point la version de Tours est plus cohérente et mieux équilibrée, et cela fait présumer que nous avons en elle, par rapport à la vulgate, la rédaction primaire. Il importe d'examiner ici de plus près les arguments qui appuient cette impression.

Constatons d'abord que, pour la composition, la version de Tours est supérieure à l'autre; elle est courte, concise et nette; son plan est plus ferme. Athis et Procelias y restent sans rivaux au premier plan; ce sont leurs relations d'amitié qui amènent tous les événements principaux: les fiançailles (cf. 31, b), la défaite de Bilas, l'expédition en Egypte, le mariage et le retour à Athènes. Le récit a pour but unique de peindre le dévouement prêt à tous les sacrifices des deux amis; il y a ainsi un fil souple et fort qui relie étroitement les trois parties. Les péripéties en dérivent sans introduction de nouveaux motifs dominants ni de personnages; le balancement exact des épisodes indique un plan nettement conçu d'avance, contre lequel ne pèchent ni digressions ni descriptions extraordinaires.

Il en est tout autrement de la vulgate. Là l'intrigue se complique et s'obscurcit de plus en plus, à ce point que l'intérêt suscité par les deux amis a peine à contrebalancer celui que l'on porte aux ducs, dont le rôle devient trop prépondérant. L'action se perd dans l'encombrement des détails et l'ampleur descriptive prend des proportions tout autres que celles de la partie I.

D'un bout à l'autre de la version de Tours règnent le même ton un peu archaïque et le choix également sobre des épithètes et des images, tandis que la vulgate est remplie de répétitions stéréotypées entraînant une redondance et une monotonie qui contrastent avec les qualités du début.



Dans la peinture de l'amour, l'auteur de la rédaction de Tours manifeste toujours dans la même mesure son intérêt pour la psychologie et l'exprime partout avec autant de détails (cf., p. ex., v. 545—55 à 27, a—28, b). La conception de l'amour comme force fatale et absolue ou comme maladie se développe toujours de la même façon modérée. — Dans la vulgate, au contraire, les descriptions amoureuses sont, surtout dans la seconde partie, d'une étendue extraordinaire et évidemment esquissées, malgré l'identité des éléments, d'après un autre schéma que celles de la partie I. Il y a de même des récits de batailles qui, dans la version de Tours, sont aussi courts et substantiels qu'ils sont démesurés et encombrants dans la vulgate. Je montrerai dans la suite quels sont ici les modèles.

La version de Tours se rattache directement aux légendes et conceptions esquissées au début, tant par des allusions que par les événements mêmes qu'elle raconte; la vulgate, au contraire, offre une suite qui leur fait perdre toute raison d'être. Le prologue représente les Romains comme le peuple conquérant auquel tous les autres seront soumis (v. 158—63; 180—81; cf. 45, c; 49, a; 51, a) et les victoires sur Frolles, Bilas et les Athéniens (43, d; 50, a; cf. v. 188) illustrent cette caractéristique. De plus, la mention de la fête de Romulus et la présence de celui-ci comme empereur prenant une part active aux événements, ainsi que l'allusion à Rémus, sire de France (23, a; cf. v. 58) s'accordent avec les données préliminaires. — La vulgate rejette tous les liens que semble devoir imposer le début. — Ce sont là autant d'arguments qui appuient notre hypothèse.

Les deux versions expriment des conceptions courtoises et féodales et portent au même degré la marque du milieu français d'où elles proviennent. Toutes deux affectent aussi une couleur païenne. Mais il y a une différence: si la version de Tours offre, dans la mention de la fête de Jupiter (21, d), un pendant aux cultes mentionnés aux v. 1695 et 1885, la vulgate n'en possède pas et elle est encore, comme nous le verrons, influencée par ailleurs pour son coloris antique.

Tout à fait significative est la mention que fait l'auteur de lui-même, car il n'y a aucune raison de douter que l'Alexandre de la fin du roman ne soit le même que celui qui se nomme au début (v. 5). Rien ne contredit à son affirmation de ne pas être "sage de clergie": les connaissances qu'il possède d'*Enéas* et de



Troie (v. 1640, 2357, 2437, 23, b; 25, c;[1] 49, a) se restreignent à des allusions banales et il ne fait jamais preuve d'érudition ni de connaissance du latin. En cela il se distingue notablement, comme il ressortira dans la suite, de l'auteur de la vulgate. — On peut remarquer enfin que la sentence finale "mieux vault sages sans avoir que ne fait riches sans savoir" se réfère aux v. 1392—95.

Pour réfuter l'objection que la version de Tours ne serait qu'un résumé altéré de la vulgate, il suffit de constater que les épisodes de Frolles et de l'expédition en Egypte n'ont nullement le caractère d'additions postérieures, mais font au contraire partie intégrante de l'intrigue. Si l'auteur de la vulgate les a retranchés, cela tient à ce qu'il ne développe pas ce qui a été avancé auparavant sur la nature belliqueuse de Rome et à ce qu'il fait de Bilas un roi de Sicile.

Comme raisons particulières qui nous permettent de voir dans la vulgate une version postérieure, rappelons que l'auteur introduit pour la première fois Bilas dans un discours de Cardyonès (45, b), comme si c'était un personnage déjà connu[2] et que les récapitulations des événements antérieurs (51, a—b; 71, b—72, b) ne s'expliquent que comme une suite rattachée artificiellement à ce qui précède.

L'hypothèse de deux suites de la partie I indépendantes l'une de l'autre paraît très invraisemblable: il faudrait expliquer non-seulement comment la partie I a été intégralement et identiquement transmise, mais encore recourir à une source commune perdue d'où proviendraient les ressemblances dans II et III. Cette hypothèse est du reste déjà douteuse à cause de l'identité des débuts de la partie II.

Il serait non moins illégitime de considérer la version de Tours comme une œuvre antérieure d'Alexandre et la vulgate comme un élargissement fait par le même auteur quelque temps après où il avait acquis de plus vastes connaissances littéraires et où ses idées esthétiques s'étaient modifiées. Rien ne viendrait appuyer une semblable antinomie littéraire sans exemple au moyen âge.

[1] Grant duel demainne pour Sector;
Onques a Troie pour Hector
Ne menerent pour lui franc homme
Con pour Sector mainent en Romme.

[2] Ja ne seroit aize a nul jor
Bilas sires de vostre amor,
Ne vos tandroit entre ces bras;
Ainz avriez d'Athis solas.



On ne comprendrait pas, p. ex., comment l'auteur, après une dizaine d'années — car l'espace qui sépare les versions ne doit guère être plus grande —, aurait pu oublier à ce point la portée réelle du prologue de la partie I qu'il serait devenu incapable d'y rattacher ses inventions nouvelles, et pour quelle cause il aurait détaché de son œuvre bien équilibrée une partie pour lui donner une suite ayant des dimensions et des couleurs si disparates. Pourquoi alors ne se serait-il pas nommé dans la vulgate comme il l'a fait deux fois dans la version de Tours? Les objections sont trop faciles et trop fortes pour que semblable conjecture puisse avoir un fondement réel.

Je tiens donc pour assuré qu'il faut considérer la version de Tours comme l'original et que l'autre en dérive, et je crois les deux rédactions dues à des auteurs différents. Mais alors quel est le caractère des transformations que l'auteur de la vulgate a opérées en prenant la version de Tours pour base?

De la partie I[1] et de la transition à II il s'est emparé sans y rien changer. Des 2680 vers de la partie II de Tours il n'a fait, dans les 11670 vers de la vulgate, qu'une amplification très étendue. Les mêmes motifs principaux (rivalité d'Athis avec le fiancé légitime et défaite de celui-ci) aussi bien que les secondaires (arrivée du messager annonçant les prétentions de Bilas, désespoir des jeunes gens devant la résolution d'Evas, embuscade grâce à laquelle est reprise Gayte, etc.) s'y rencontrent, et l'imitation va jusqu'à l'identité dans le développement des récits. Ainsi la crise amoureuse est, étape par étape, conduite de la même façon, exprimant les hésitations monologuées et les craintes des amants, l'inquiétude de Prophilias et son intervention définitive. La différence, sur ces points et sur d'autres qui sont communs, consiste seulement en une relation beaucoup plus circonstanciée. Au mariage, p. ex., qui, dans la version de Tours, est mentionné en 6 lignes est consacrée une ample description de 252 vers. Des détails mêmes, comme le dédain (35, c) avec lequel Gayte accueille Bilas, se retrouvent. — En outre son auteur écarte strictement tous les motifs qui ne concordent pas avec les données qu'il introduit de lui-même, tandis que ses propres intentions innovatrices lui font ajouter des ornements, tels l'épisode sentimental (plaintes sur les morts devant Rome) et les descriptions de la tente de Bilas et de la toilette de Gayte.

[1] L'absence des v. 756—822 s'explique comme une omission de copiste.



La partie III de la vulgate qui comprend 7350 vers contre 560 est d'une construction presque entièrement indépendante. Seuls, le retour à Athènes et les complications guerrières où prévalent encore les amis y rappellent la version de Tours, mais celui-là est tout autrement motivé et celles-ci sont d'une largeur et d'une portée toutes différentes. L'auteur nous y présente les Athéniens devenus aussi belliqueux qu'ils restent conformes à leur caractère paisible dans la version primitive. Toute la Grèce est enflammée du désir de la guerre et l'action se déroule entre peuples d'une éducation militaire aussi parfaite que celle des Romains.

L'intrigue présente en même temps de grands défauts. Déjà l'introduction comprenant la guérison miraculeuse de Savis et le repentir des compatriotes d'Athis paraît un peu forcée; elle est cependant d'un certain intérêt psychologique et vaut, comme transition, celle de Tours. Mais avec la présentation des ducs l'auteur commet une erreur capitale. Le sort de Piritheus encombre l'intrigue sans concourir à la développer. Ce jeune audacieux ne progresse jamais, ni dans ses espérances amoureuses, ni dans notre intérêt, et il n'y a aucune raison valable pour qu'il rivalise en vertus guerrières avec les deux amis. Toutefois, si cette partie est mal composée, elle n'est pourtant pas incohérente: le dénouement devient nécessaire, quand Bilas est forcé de reconnaître l'inanité de ses efforts auprès de Gayte et quand il a trouvé en Savinne, vierge de la paix, une compensation suffisante. Il est pourtant gâté par la catastrophe qui le précède; la mort de Piritheus est tragique, mais, au point de vue de la composition, il n'y avait aucune raison pour la mettre en rapport avec celle de Cardyonès qui n'avait jamais été, comme Gayte, l'objet de l'attention du chevalier. C'est ainsi le hasard seul qui décide des destinées.

Nous voyons donc que c'est là où l'auteur s'est le plus écarté de son modèle, c. à. d. dans l'introduction de personnages nouveaux sans rapport avec l'action précédente, que la composition est aussi devenue le plus médiocre.



III. Les sources.

Le prologue (v. 15—130) sollicite d'abord notre intérêt.

Il y est raconté que Romulus et Rémus fondèrent la cité de Rome. Pour couper court à leur dispute au sujet du pouvoir, ils convinrent de s'en remettre à la décision des dieux. Ils montèrent sur une montagne: celui qui verrait le plus d'oiseaux serait roi. Rémus en apercevant 8 et Romulus 12, celui-ci eut seul le gouvernement, tandis que Rémus s'exila en France où il fonda la ville de Reims. Mais étant venu une fois en visite chez son frère qui venait de décréter la mort pour quiconque franchirait les murs trop bas de la cité, il se rendit coupable par son ignorance et fut décapité.

D'où Alexandre a-t-il la connaissance de ces légendes? G. Gröber (*Grundriss*, p. 588) renvoie à Flodoard (mort en 966), *Hist. Remensis Eccl.* (I, 1); mais celui-ci ne fait que rapporter le récit de Tite Live (I, 1) en y ajoutant la présomption que Reims fut fondé par les soldats de Rémus après sa mort. Même opinion dans le *Romancero de Champagne* (III, 6):

> Les gens Rémus, hors de Rome boutez,
> Fondèrent Rheims, la cité où nous sommes.

S'il est vrai, comme le dit M. Dressler (*Diss.*, p. 79), que le prologue "ihrer Herkunft nach nicht sicher bestimmbar ist", il y a au moins des indices très sûrs pour une provenance purement française de ces thèmes.

Wace (vers 1155) dans le *Brut* (v. 2153—56), Gui de Cambrai (vers 1225) dans *Balaham et Josaphas*[1] (v. 7435—36), Philippe

[1] C. Appel (*Ed.*, Halle, 1907, p. XXI—XXII) n'a pas su indiquer la provenance de la mention analogue de Gui:

v. 7436 Et cil Remus ki Rains assist.



Mousket (avant 1244) dans la *Chronique rimée* (v. 121—161) connaissent Romulus et Rémus comme fondateurs de Rome et de Reims.[1] Guiraut de Calanson, dans son fameux *Enseinhamen*, rappelle à l'attention du jongleur le souvenir:

De Romulus
E de Remus
Cil que feron Roma bastir.[2]

A côté de ces notions, répandues sur le territoire de la Gaule entière, il convient de citer deux récits très significatifs; d'abord un passage du *Myreur des Histors* de Jean des Preis, dit d'Outremeuse, avec son pendant versifié de la *Geste de Liège:*[3]

«Apres Amilius furent fais roys les dois germeais Romelus et Remus; mains Romelus, por tant qu'ilh nasquit devant, voloit eistre roy tot seul. Si encachat son frere, et fist crier .I. bam par tout son rengne, qui poroit Remus son frere ochire, ilh le feroit riche home. — Quant Remus entendit teiles noveles, si s'enfuit en la terre le duc de Galle. — Mains Remus fondat .I. noble citeit qu'ilh apellat Rains solonc son nom, et c'est Rains en Champangne, qui fut parfaite l'an David III^c et XXVIII, le quart jour de marche, qui fut ly an del origination de monde IIII^m IIII^c et LII ans.»

De Rains en Champangne.

«Après vint Romulus, qui tant fut vertuable,
Et Remus, li sien freres, ly preudom(me) favorable.
Or escouteis, signours, pour Dieu l'esperitable:
Chis dois freres furent l'unc l'autre felonable;
Germeax d'unne porture, c'est chose veritable,
Furent, si que cascun le roiialme totable
Demandoit a avoir, et tant qu'en permanable
Covient ilh par forche Remus estre plus able,

[1] Cf. Dernedde, *Epische Stoffe*, p. 136—137.

[2] Cf. A. Graf, *Roma*, t. I, p. 94 et, pour la suite, p. 101—104; A. Birch-Hirschfeld, *Ueber die den provenzalischen Troubadours bekannten epische Stoffe*, Halle, 1878, p. 25.

[3] *Ed.* Ad. Borgnet dans la *Collection de Chroniques Belges inédites*, Bruxelles, 1864, t. I, p. 54 et 589.

Car sa partie avoit Romulus plus dotable.
Si decachat son frere et li fut si cruable,
Qu'en Champangne s'enfuit, uns paiis convenable .
Où fondat la citeit de Rens la venerable;
Ly sien nom li donat, rois en fut avenable.

A ce récit de la fondation de Reims s'ajoute celui de l'épisode des murs trop bas, provenant des *Faicts merveilleux de Virgille:*[1]

Comment Romulus occit Remus son frere, et comment le filz de Remus occit Romulus son oncle.

Quant Romulus son frere ouyt parler de Remus, des faictz qu'il faisoit en la dicte cité de Remus, il en eust si grant dueil pour ce que les murs de Remus estoient tant haulx que une arbalestre pourroit à peine tirer jusques aux carneaulx du fons des fossez, et les murs de Romme estoient bien bas et n'avoient point de fossez, et ne demoura gueres que Remus dist qu'il yroit voir Romulus. Si y alla et laissa sa femme qu'il avoit prinse à Ardenne, et ung petit enfant, en sa cité de Remus et amena assez autre mesgnée. Et tant alla qu'il vint à Romme, et quant il vit les murs de Romme, si dit qu'ilz estoient trop bas de la huitiesme partie, et dit encore qu'il sauldroit oultre à pied joint. Si osta son mantel et saillit oultre pour la bassete qui estoit. Quant Romulus l'ouyt, si dit que mal avoit fait de saulter par dessus les murs et qu'il en perdroit la teste. Quant Remus vint à son frere à son palays à Romme, son frere le fit prendre et luy mesmes luy couppa la teste, et puis assembla ses gens à grant erre et s'en vint à Remus, en Ardenne, et entra dedans et la fit toute destruire et abattre les tours, le palays et les murs et tout autant qu'il y avoit de edifices.

L'imagination populaire aimait du reste beaucoup à broder sur ces mêmes thèmes; elle allait jusqu'à transporter l'intérêt sur le fils de Rémus. Ainsi deux chapitres du *Virgile anglais*[2] rapportent:

[1] Voir E. du Méril, *Mélanges*, P., 1850, p. 426, et D. Comparetti, *Virgilio nel medio evo*, t. II, p. 163 et 165; pour la citation voy. p. 283.

[2] *Ed.* W. Thoms dans *Early English Prose Romances*, 2e éd., Londres, 1858, t. II, p. 21—24.

«1) How Romulus cam within the fayer towne of Reynes that he destroyed, and how he slewe his broder Remus that was lorde of Reynes. 2) How the son of Remus, that also was named Remus after his fader, dyd slewe his unkell Romulus and afterwards was made empereoure and so reyned empereoure.»

Il ressort donc en toute évidence que la légende, telle qu'Alexandre s'est plu à la combiner, se compose d'éléments très courants au moyen âge, mais on essaierait en vain de se prononcer pour la source précise à laquelle l'auteur a puisé, car il nous reste trop peu du trésor légendaire où pourrait se poursuivre un tel examen.

Il en est de même de la légende dont Alexandre fait état en attribuant les fondateurs de Rome au lignage des Troyens:

v. 17. Mult par est grans choze de Rome;
Premiers la bastirent .II. home
De celz qui de Troie eschaperent
Et en cel païs ariverent.

Ils abondent au moyen âge, les témoins de cette admiration irréfléchie qui faisait remonter l'histoire des peuples les plus divers[1] jusqu'à l'âge héroique des Troyens. C'est une légende d'origine érudite, mais dont l'imagination populaire s'est bien vite emparée.[2]

Rappelons seulement qu'en France le succès de la matière dite, selon la formule de Jean Bodel,[3] de «Rome la grant», fut dû en grande partie à ce que le public, depuis longtemps nourri des déductions d'un Frédégaire, d'un Grégoire de Tours ou de l'auteur des *Gesta Regum Francorum,* croyait y entrevoir l'histoire fabuleuse de ses ancêtres. Ce n'est pas une erreur de prétendre que sur les peuples étrangers agissait l'intérêt de se créer une parenté avec les glorieux Romains dont aucun ne contestait qu'ils descendissent primitivement de la noble race antique. «Che cosa poteva importare ai Franchi, ai Bretoni e ai Danesi, di Troja e dei pochi scampati alla sua ruina, se Troja non fosse stata la

[1] Cf. M. Gaster, *Ilchester Lectures on Greeko-Slavonic Literature,* London, 1887, p. 101.

[2] Cf. Heeger, *Ueber die Trojanersagen der Franken und Normannen,* Landau, 1891.

[3] V. 6—10 de la *Chanson des Saxons* (*Ed.* Fr. Michel, P., 1839).

madre di Roma, se da quegli scampati non fosse venuto il popolo romano?"[1] —

Passons à la conception exprimée aux vers 158—163:

D'estors et de chevalerie
Portoit Rome la signorie;
Toutes les illes et la terre
Vost par force Rome conquerre,
Et les citeiz riches et grans
Furent a Rome apandans.

Il suffit, pour voir combien était généralement admise cette idée de la suprématie militaire de Rome, de rappeler le *Roman de Rou:*[2]

v. 123.
Cesar, ki tant fist e tant pout,
Ki tut le munt cunquist e out;
Unkes nuls hom[s], puis ne avant,
Mien escient ne cunquist tant.[3]

v. 462.
De Rume oï Hasteins parler
E Rume oi forment loer,
Qu'en tut le munt, a icel jur,
N'avoit cité de sa valur.

Quant à la tradition qui fait de Rome la ville de chevalerie, d'Athènes la ville de clergie par excellence (v. 130—202) et qui sert ici à motiver l'échange de séjours instructifs entre les jeunes gens des deux cités, elle doit aussi avoir été assez répandue. Comme preuves, je mentionnerai une croyance, sinon identique, du moins analogue, dont j'ai découvert deux vestiges, l'un dans *Cligès:*[4]

v. 30. Ce nos ont nostre livre apris,
Que Grece ot de chevalerie
Le premier los et de clergie.
Puis vint chevalerie a Rome
Et de la clergie la some,
Qui or est an France venue;

l'autre dans l'*Image du Monde*,[5] d'environ 1245:

v. 943. Clergie regne or a Paris,
Ensi com ele fist jadis
A Athenes, qui siet en Grece,
Une cité de grant noblece. —

[1] A. Graf, *Roma*, t. I, p. 22.
[2] *Ed.* Andresen, Heilbronn, 1877, t. I.
[3] Cf. cap. VIII de Graf, *Roma*, t. I.
[4] *Ed.* Foerster, Halle, 1888.
[5] *Ed.* C. Fant, Upsal, 1886, p. 21.

La raison pour laquelle Alexandre a mis ce prologue est, je crois, double: il a voulu non-seulement introduire le lecteur dans le milieu où va se dérouler le drame et faire voir le premier ressort de l'action, mais fournir aussi un lien avec *Enéas*. Ce qui m'amène à cette supposition, c'est l'épilogue de ce dernier roman:

v. 10149.
Molt furent tuit de grant poeir
Et descendirent d'eir en eir,
Desi que nez en fu Remus,
De cel lignage, et Romolus;
Frere furent et molt fort home.
Cil firent la cité de Rome,
Et Romolus li enposa
Son nom, quant primes la fonda.

En dernier lieu je ferai remarquer que les strophes du début d'*Athis* doivent avoir subi l'influence de celles de *Thèbes;* cf. à quel point la ressemblance est grande entre elles:

Qui sages est de sapience
Bien doit espandre sa science,
Que teix la puesse recoilir
Don bons examples puist issir.
Oeilz dou savoir Alixandre
Qui por ce vuelt son san espandre,
Quant il sera dou siegle issius,
Qu'as autres soit amenteüz.

Th. Qui sages est nel deit celer,
Ainz por ço deit son sen monstrez,
Que, quant serra del siécle alez,
En seit pués toz jorz remembrez.

Il est vrai que les préambules, appuyés (comme dans *Troie*) ou non de l'autorité de Salomon, où l'on désire faire profiter autrui du savoir qu'on possède sont un lieu commun dans la littérature de cette époque, mais il n'y a peut-être pas un cas où se montre une analogie d'expressions aussi étroite que dans celui-ci.

Sur l'origine du thème fondamental de la partie I ont déjà été émises un certain nombre d'opinions de tendances diverses. Comme le cadre de mon travail ne me permet pas de reprendre cette étude dans son ensemble (ce qui d'ailleurs serait inutile), je me bornerai ici à discerner ce qui, dans les résultats obtenus jusqu'à ce jour, me paraît assuré et de première importance pour mon but.

Parmi la multitude d'histoires glorifiant une amitié inaltérable et à toute épreuve dont nous possédons des variantes, depuis celle d'Oreste et Pylade, de Damon et Phintias, de Seleucus



et Stratonice[1] jusqu'au thème germanique des relations sacrées par la communauté du sang, on distingue sur le sol roman deux groupes dont les représentants les plus typiques sont *Amis et Amiles* et *Athis et Prophilias*. Ces deux contes sont originairement de provenance orientale[2] et il y a entre eux une analogie indéniable[3] qui n'est pourtant pas due à des influences réciproques, car ils sont de formation entièrement indépendante. Pour faire sentir le degré de relation qu'il y a entre eux je donnerai un rapide sommaire d'*Amis et Amiles* (a)[4] et de trois contes parallèles: *Cobbo et Lantfrid* (b),[5] *Les deux frères Jacob* (c)[6] et *Engelhart et Dietrich* (d).[7]

a) Amiles s'étant imprudemment épris de la fille de son roi est dénoncé par Hardré et forcé de se défendre dans un duel judiciaire. Amis se bat à sa place et lui procure la princesse, à condition pourtant qu'Amiles reste, la nuit, auprès de sa femme séparé par une épée. Plus tard, atteint de la lèpre, Amis demande la récompense de son bienfait. L'ange Raphaël lui révèle qu'il ne pourra être guéri que par le sang des enfants de son ami. Aussi Amiles n'hésite-t-il pas devant le sacrifice; par miracle les enfants ressuscitent.

b) Deux jeunes gens de naissance inégale, mais liés par une amitié parfaite, servent le même maître. Un jour Cobbo décide de rentrer dans son pays. Lantfrid veut l'accompagner, mais l'ami refuse. Avant de se séparer ils se font des offres et Cobbo demande la femme de Lantfrid, non pas pourtant pour la posséder, mais pour éprouver la puissance de l'abnégation de son compagnon. Celui-ci est prêt au sacrifice. Mais, au moment du départ, il descend au rivage et chante sa douleur. Touché

[1] Cf. E. Rohde, *Der griechische Roman*, p. 51—53.

[2] Cf. sur *Amis*, Voretzsch, *Einführung*, p. 250; V. Chauvin, *Bibl. des ouvr. arabes*, t. VIII, p. 195—96.

[3] Cf. W. Grimm, *Athis und Pr.*, p. 265—67.

[4] *Ed.* K. Hoffman, 1882; cf E. Kœlbing, *Zur Überlieferung der Sage von Amicus und Amelius* (Paul-Braune, *Beiträge*, IV (1877), p. 271—314).

[5] Voir R. Koegel, *Geschichte der deutschen Litteratur*, Strasbourg, 1897, p. 256—58; cf. H. Patzig, *Roman. Forsch.*, VI, p. 424—26.

[6] Cf. *Germania*, X, p. 447—55; K. Euling, *Die Jacobsbrüder* (*Germ. Abhand.*, XVI), Breslau, 1899.

[7] Cf. *Sitzungsber. d. Akad. d. Wissensch. in Wien*, 1878, p. 224. — Sur *Louis et Alexandre* voir H. A. Keller, *Roman des Sept Sages*, Tübingen, 1836, p. CCXLIII; sur *Olivier et Artus*, Gröber, *Grundriss*, II, 1, p. 1145.

de ses plaintes Lantfrid retourne et rend la femme à son ami auprès duquel il voudra toujours rester.[1]

c) Quand Jacob a 12 ans il entreprend le pèlerinage à St. Jacques de Compostelle que son frère Bavarois a promis. Chemin faisant il s'allie avec un Souabe qui lui promet de le porter jusqu'au bout, s'il meurt. C'est ce qui arrive; mais apporté par l'ami dans l'église il revient à la vie. Le Souabe est à son retour regardé comme un bienfaiteur. Mais, devenu lépreux, il est chassé par ses parents. Un ermite lui conseille alors d'aller chez son ami dont le premier-né pourra le guérir par son sang. L'ami reconnaissant est prêt à ce sacrifice et le lépreux retrouve la santé. Puis, les compagnons rentrant ensemble chez la femme du Souabe, une nourrice vient apporter l'enfant sacrifié auquel Dieu, sur la prière de St. Jacques, a rendu la vie.

d) A la cour du roi Frute Engelhart se lie avec Dietrich. Mais, ayant été surpris en flagrant délit avec la princesse, Engeltraut, par le traître Ritschier, il est forcé de se battre et demande alors le secours de son compagnon. Celui-ci est prêt à le remplacer tandis qu'Engelhart reste, séparé d'elle par une épée, auprès de sa femme. Devenu lépreux, Dietrich demande secours à son ami qui le guérit par le sang de ses enfants, auxquels Dieu rend la vie.

Aucun de ces contes ni aucun de ceux qui appartiennent au même groupe n'a, avons-nous dit, exercé d'influence sur la formation de notre récit.[2] Mais celui-ci est une adaptation directe d'un modèle que nous possédons encore: la deuxième nouvelle de la *Disciplina Clericalis* de Pierre Alphonse.[3]

Déjà l'abbé de la Rue a fait cette constatation en disant: „Avec une imagination brillante, partant des trois pages que comporte le conte des deux amis dans la collection de Pierre Alphonse, Alexandre de Bernay (!) a composé un roman d'amour et de chevalerie, rempli d'intérêt et qui va jusqu'à 18292 vers (!!)".[4] L'exagération est évidente: ce n'est que pour la partie I que la

[1] Pour les rapports de ce conte avec tout le groupe, cf. K. Müllenhoff und W. Scherer, *Denkmäler*, III, 2, p. 121—24.

[2] Déjà les motifs de l'épée et de la lèpre séparent les groupes d'*Amis* et d'*Athis;* pour ce qui les distingue par ailleurs dans l'analyse psychologique je renvoie aux auteurs cités.

[3] Juif espagnol, né en 1062, baptisé en 1106, mort en 1110 (?). Pour tout ce qui concerne ses œuvres, voir V. Chauvin, *Bibl. des ouvr. arabes*, t. IX, p. 1—44.

[4] *Les bardes, les jongleurs et les trouvères*, Caen, 1834, p. 351.

nouvelle d'Alphonse a servi de base. Voyons par l'analyse de la nouvelle à quel degré cela a été le cas.[1]

Deux marchands, l'un de Bagdad, l'autre d'Egypte, sont en relations fréquentes sans pourtant s'être jamais vus. Dans une occasion où ses affaires le demandent, celui de Bagdad se rend chez son ami égyptien. Celui-ci lui fait le plus chaleureux accueil, mais voici qu'après 8 jours de fêtes l'hôte tombe malade à mort. Le médecin constate que c'est de l'amour qu'il souffre. L'Egyptien demande à son ami quel est l'objet de sa passion et lui fait voir toutes les danseuses et les servantes de sa maison, afin qu'il fasse parmi elles son choix. Mais le malade se déclare pour la future épouse de son ami et, comme celui-ci la lui cède, il repart avec elle pour sa ville natale. — Peu après l'Egyptien tombe dans la misère; il perd tout ce qu'il possède; il ne lui reste pour toute ressource que d'aller implorer la charité de son ami. Sans argent ni habits il arrive à Bagdad; la nuit tombe et, dans son désespoir, craignant que son ami ne veuille pas le recevoir, il se réfugie dans un temple pour attendre le jour. Or l'on poursuit un homicide jusque dans ce même temple et l'Egyptien, las de la vie, profite de l'occasion pour se faire arrêter en s'accusant du crime. Il est condamné à la crucifixion. Mais, avec beaucoup d'autres gens, l'ami se rend au tribunal, reconnait son bienfaiteur et n'hésite pas, pour le sauver, à se dénoncer comme coupable. A cette scène assiste le véritable meurtrier qui, pris de remords, s'accuse à son tour. Les juges étonnés en appellent à la justice du roi qui, ayant recommandé aux accusés de dire franchement la vérité, les acquitte, cette condition remplie. Au lieu de rester à Bagdad comme son ami le lui propose, l'Egyptien accepte la moitié des biens que l'ami lui offre et retourne dans son pays.

Nous voyons que dans les deux contes la trame du récit est la même et que l'intrigue se développe, étape par étape, de façon analogue. Néanmoins il y a des divergences assez notables. Dans le conte d'Alexandre il s'agit de deux étudiants au lieu de marchands; les épisodes des jeux, des noces et de la trahison ont été ajoutés; le voyage d'Athis à Rome est motivé comme étant la conséquence du divorce; le malheureux se rend près d'une colline (au lieu de se réfugier dans un temple) et rencontre trois amants (non pas un homicide); le roi n'intervient

[1] Je fonde ce résumé sur le texte latin édité par K. Schmidt, Berlin, 1827.



pas dans le jugement; les coupables sont condamnés; ce n'est que dans la suite (parties II et III), qui n'a ~~aucun rapport~~ avec le conte d'Alphonse, qu'Athis, ayant épousé la sœur de son ami, rentre dans sa patrie. Malgré tous ces changements, le modèle se trahit pourtant assez pour qu'on ait le droit d'aller plus loin que M. Voretzsch[1] (qui se borne à constater le parallélisme des contes) et de souscrire au jugement de L. di Francia: "Egli (Alexandre) è tutt'altro che un servile traduttore del testo latino, poichè, dotato com'è di agile ingegno e di viva immaginazione, trasforma, allarga, drammatizza l'originale, dandogli così un' impronta nuova, se non sempre bella, più adatta al carattere, alle costumanze, ai gusti della società francese a lui contemporanea".[2] Sur ce point, que le conte d'Alphonse est la source directe de celui d'Alexandre, je n'ai qu'une seule remarque à faire. C'est que l'aveu de notre auteur de ne pas être "sage de clergie" contredit l'hypothèse d'une adaptation faite sur un texte latin. Mais le poète a toujours pu se fonder sur quelqu'une des traductions françaises de la *Disciplina* et ainsi la théorie de l'imitation reste toujours vraie. Parmi les versions connues il y en a deux ou trois en prose,[3] une en vers octosyllabiques[4] *(Des deux bons amis loiax)* et la plus ancienne ne doit pas être postérieure à l'original de plus d'une centaine d'années.[5]

A l'idée d'une tradition purement orale s'oppose la fidélité avec laquelle, à tout prendre, le modèle est suivi et, comme aucune des nombreuses versions examinées de notre conte ne nous autorise à accepter l'hypothèse d'une version intermédiaire en langue vulgaire où les changements indiqués auraient été déjà faits, notre cas seul n'est pas un indice suffisant de l'existence d'une semblable version.

[1] *Einführung*, p. 389.

[2] *Alcune Novelle del Decameron*, p. 35.

[3] *Discipline de Clergie* (voir Chauvin, *o. c.*, p. 7); la rédaction p. p. Labouderie *(Soc. des Bibliophiles fr.*, P., 1824; cf. P. Meyer, *Bulletin de S. A. T. F.*, 1887, p. 83) et encore une, avec des expressions divergentes, dont je possède une copie: celle de Copenhague [Bibl. Royale, XLII (IV); cf. le catalogue d'Abrahams, 1844, p. 106].

[4] *Le castoiement d'un père à son fils* (*Ed.* Barbazan et Méon, *Fabliaux et Contes*, P., 1808, t. II, p. 52).

[5] On peut observer ce détail que, dans les rédactions françaises, le coupable n'est pas condamné à la croix, mais, comme dans *Athis*, conduit au gibet.

D'où à son tour dérive le conte d'Alphonse, c'est un problème dont la solution définitive se fera probablement attendre longtemps encore, mais les indications qu'a fournies l'auteur lui-même nous orientent en tout cas dans un sens déterminé. Ses sources, dit-il, ont le plus souvent été arabes: "Propterea libellum compegi, partim ex proverbiis philosophorum, et suis castigationibus arabicis, et fabulis, et versibus, partim ex animalium et volucrum similitudinibus". Nous savons aussi que dès son enfance il avait vécu parmi les Arabes et qu'il connaissait à fond leur langue. Si, dans les diverses rédactions et traductions de *Kalila et Dimna* et du *Pantchatantra*, on ne trouve pas de parallèle à notre conte, c'est un fait d'autant plus significatif que, dans des recueils arabes, on ait découvert des histoires transmises des Indes, et qui, illustrant la vertu bouddhique de l'hospitalité et de l'abnégation, présentent des analogies trop frappantes avec la nôtre pour ne pas indiquer au moins des sources communes ou voisines. Observons que le conte d'Alphonse débute par les mots: "Relatum est mihi de duobus negotiatoribus" .... ce qui indique probablement qu'il provient de la tradition orale. Cela, ainsi que l'éventualité de contaminations, explique les transformations qu'a dû subir le conte primitif avant de parvenir à l'état où Alphonse le donne. Entre les contes que citent W. Grim[2] et M. Landau[3] j'en rappellerai ici trois qui contiennent les principaux éléments constitutifs de notre récit. Les deux premiers sont empruntés aux *Mille et une nuits* (1) et aux *Mille et un jours*, (2), l'autre (3) à Caylus, *Œuvres badines*, 7, p. 208—22.

1) Le grand-vizir Giafar se rend de Bagdad à Damas où Attaf le Magnanime l'accueille avec la plus parfaite hospitalité. Un jour il tombe malade d'amour pour une femme qu'il voit arroser des fleurs à une fenêtre. Cette belle est Zuleika, femme d'Attaf. Celui-ci, averti par le médecin de l'état dangereux où se trouve son hôte, arrive, par l'intermédiaire des parents, à se séparer d'elle et à la donner à son ami qui retourne avec elle à Bagdad.

Or il arrive qu'une basse calomnie rend Attaf suspect et qu'il est jeté en prison, d'où il ne se sauve que pour tomber entre les mains des

[1] *Ed.* Benfey, Leipzig, 1859. — Je me suis laissé guider dans mes recherches par la table de J. Bédier, *Les Fabliaux*, P., 1895, p. 82.
[2] *Die Sage von Athis und Pr.*, p. 346—66.
[3] *Dekameron*, p. 264—68.



brigands. Enfin arrivé en piteux état à Bagdad il éprouve de nouvelles contrariétés; une nuit il tombe sur un cadavre et les taches de sang qui restent sur ses vêtements le font accuser par les gendarmes et traîner en justice. — Mais pendant le retour à Bagdad Zuleika a confessé à Giafar qu'elle a appartenu à Attaf qu'elle aime encore autant et qui ne s'est séparé d'elle que pour sauver la vie à son ami. Pour ne pas se montrer moins magnanime, Giafar a alors décidé de laisser intacte celle qui lui a été si généreusement cédée. — Aussi, lorsque Giafar reconnaît son bienfaiteur sur le chemin où on le conduit au gibet, il s'empresse de le délivrer, de l'assurer de son amitié et de lui rendre sa femme.

2) Abderrahman, marchand de Bagdad, se lie d'une amitié sincère avec un étranger de Mussel en qui il reconnaîtra plus tard le roi Nassiraddolé. Il achète une belle Circassienne, Seineb, et, le roi s'étant épris d'elle, il la lui cède bien qu'elle lui fût devenue très chère.

Peu après Abderrahman est faussement accusé et jeté en prison. Il s'échappe et fuit à Mussel où le roi, après lui avoir fait d'abord regagner à lui seul sa fortune, le reçoit cordialement et lui promet la meilleure compagne qu'il puisse désirer: c'est Seineb à laquelle le roi n'a pas touché à cause de l'aveu qu'elle lui a fait de son amour pour Abderrahman. Nassiraddolé donne à son ami de grandes richesses et celui-ci retourne à Bagdad où l'on reconnaît son innocence.

3) Le prince de Korassan trouve la plus large hospitalité chez Naz Rayar, commandeur de Babylon. Un jour, en revenant du bain, il s'éprend d'une belle dame, tellement qu'on craint pour sa vie. Naz Rayar apprend que c'est sa propre femme à lui que le prince désire et il est déjà prêt à la céder. Au bout de 4 mois le mariage se fait et le prince retourne à Korassan avec son épouse. Celle-ci ne lui cache pourtant pas la cause du divorce et pour cela le prince la laisse intacte.

Mais Naz Rayar tombe dans la misère et se décide à aller chez son ami. Celui-ci lui fait d'abord gagner sa vie comme berger et quitter ainsi sa misérable existence; puis il le reçoit richement dans son palais et lui rend sa femme.

La conviction que le conte d'Alexandre a pour modèle immédiat la nouvelle originairement orientale d'Alphonse a fait qu'on s'est fortement éloigné de la théorie d'un noyau primitif grec du thème. Cette hypothèse contraire, admise par G. Paris,[1] a été formulée en premier lieu par W. Grimm. "Ich vermuthe", dit-il, "die ursprüngliche Quelle dieses ersten Theils ist eine neugriechische Bearbeitung der Sage von den beiden Freunden gewesen, ab-

[1] *Litt. Fr.*, § 51.



gefasst etwa im elften Jahrhundert unter den macedonischen Kaisern, als die Kriegskunst im Verfall, die Wissenschaften in Blüthe waren: denn aus diesem Grunde will Athis nach Rom gehen und kommt Prophilias nach Athen."[1] Par notre examen du prologue, qui manque au texte allemand et que par conséquent Grimm a ignoré, nous venons de voir l'entière fausseté de ce dernier argument et, pour ce qui concerne les autres d'ordre divers que Grimm invoque en faveur de son idée, nous aurons occasion de les réfuter tous par la suite. Tout ce qu'on pourrait concéder serait, vu l'état florissant de la littérature sous la dynastie macédonienne, la propagation orale en France d'un conte grec pareil à celui d'Alphonse et qui de cette façon serait parvenu à l'auteur.[2] Mais d'un tel conte ni Grimm, ni E. Rodhe,[3] ni Krumbacher n'ont découvert le moindre vestige. La Grèce byzantine n'a du reste pas possédé, comme pour les romans à tiroirs des *Sept Sages* et de *Dolopathos*,[4] de pendant au recueil d'Alphonse. Il n'y a donc, à notre avis, aucune raison d'accepter une provenance grecque du conte et de repousser celle qui s'appuie sur tant d'arguments irréfutables, que nous venons d'indiquer.

Les suites au thème principal de la partie I sont, dans les deux versions, de pure invention. Je ne vois pas ce qui a pu servir de point de départ à la fantaisie d'Alexandre, auteur de la version de Tours; quant à l'auteur de la vulgate, nous avons déjà vu (ch. II, C) combien il s'est servi de la rédaction primaire et j'indiquerai ici comment, par l'examen des données géographiques dont il use, nous pouvons entrevoir ses connaissances historiques et l'usage qu'il fait de sources contemporaines des Croisades. Ces données se restreignent, la plupart du temps, à la simple mention de noms de lieux. Aussi convient-il d'observer d'abord le groupement de ceux-ci.

Pour la démonstration devant Rome Bilas avait convoqué un grand nombre de rois, de ducs, de marquis, etc. (98, a—99, b; 100, a; 105, b; 107, b—108, b; 118, a) dont la provenance se répartit entre l'Italie: Capoue (en Campanie), Naples, Salerne, Andria, la

[1] *Athis und Pr.*, p. 274.
[2] Cf. Weber, *Athis und Pr.*, p. 6.
[3] *Der griechische roman*, p. 541, n. 2.
[4] Cf. G. Paris *Litt. fr.*, § 71; K. Krumbacher, *Geschichte*, p. 891.



Calabre, la Pouille, Sipont (en Apulie),[1] Tarente, Otrante,[2] Brindes, la Sicile,[3] Messine et Palerme, et l'Afrique:[4] Tripoli en Berberie et Carthage. — Pour répondre à l'appel de Thélamon, il s'adresse presque aux mêmes alliés, comme il ressort de cette liste (cf. aussi 190, b):

191, a	B. N. 794:
En trois semainnes ot li rois	Et ces d'Aufrique et de Sardainne.
Cel[z] de Bile, les Cartagois	Et ces de Rode la sostainne,
Et celz de(s) Corse la sostainne[5]	Et ces de Muce et d'Aumarie,
Et celz d'Efrique la sordainne(?),	De Salamance et de Candie,
De Salemandre(?) et de Candie,	Ces de Cordres, de Portigal,
Celz de Macorge et d'Alerie	(Preu sont a pié et a cheval),
Et celz de Triple em Barbarie,	Cels de Margoie et d'Elenie,
Celz de Calabre et de Sezille;	etc.
A un jor furent davant Bille.	

Dans les lieux précédemment mentionnés comme appartenant au royaume de Bilas, nous retrouvons donc l'Afrique (Carthage), le Triple en Berberie, la Calabre et la Sicile, dont Bile semble la capitale. Mais l'auteur ajoute, au trouble évident des copistes, la Corse, la Sardaigne, Majorque (cf. 215, b) et, en Espagne, les villes de Candie (Gandia en Valence)[6] et de Lerie (en Catalogne). B. N. 794 préfère Murcia, Almeria, Salamanca, Alenie et le Portugal.

Si nous faisons abstraction de cette dernière addition (comme d'un caprice qui s'explique par l'importance de l'Espagne dans la littérature épique), l'auteur donne donc au royaume de Bilas la même étendue qu'avait celui du Normand Roger II (1101—1154) qui, — comte de Sicile, de Calabre et de Pouille, ensuite (1127—1131) des pays napolitains, couronné en 1129 roi de Sicile, —

[1] Cf. *Th.*, t. II, p. 338.

[2] Les ducs de Tarente et d'Otrante se rencontrent aussi 233, a; 236, b; etc.

[3] Il est fait état de:

105, b Uns niés Florance la roiinne
Qui tint Cezille et la marinne.

[4] 118, a C'est Abierne li gentis
Qu[i] ver Cezile estoit marchis,
Palerne tint et la contree
Iuques Africque la dotee.

[5] = soltaine (solitaire).

[6] Cf. O. Densusianu, *La prise de Cordres et de Sebille*, (S. A. T. F.), P., 1896, p. LXXXIV; *Hist. Litt.*, XXII, p. 545; P. Tarbé, *Foulque de Candie*, Reims, 1860, p. 179 (Candie = Cadix).



étendit sa domination sur toute cette île, sur le tiers de l'Italie et (entre 1134 et 1148) sur le nord de l'Afrique, puissance que fit perdre à Guillaume I (1154—1166) l'inhabileté de Majo en 1159. Nous serions par conséquent fort tentés de conclure que l'auteur a possédé une connaissance réelle de ce royaume. Peut-être l'idée de faire intervenir Bilas en Grèce lui a-t-elle été inspirée par le souvenir des menaces de Roger contre l'empire grec et de ses expéditions contre Athènes et Thèbes (1146). Mais avec cette identification du royaume de Bilas à celui des Deux-Siciles, on voit aussi qu'*Athis* se distingue de ces romans "qui n'ont d'ordinaire pris à l'île que des noms".[1] (*Guillaume de Palerme, Ypomedon* par Hue de Rotelande, p. ex.).

Bile est évidemment l'éponyme de Bilas et la racine en est, selon toute probabilité, l'arabe Bir[2] qui signifie terre en général. Dans la littérature médiévale on le rencontre parfois, mais avec un sens très vague. Gaston Paris n'a su préciser ni la terre d'Ebire dans *Roland*[3] ni la terre de Bile dans *Orson de Beauvais*[4] (1180—85) et la *Chronique d'Ambroise*[5] (1190—92). J. Alton a conjecturé que Bile dans *Anseïs*[6] désigne un pays en Afrique, sens qui est probable dans la version de Tours. Il semble donc que le mot ait conservé en vieux-français la signification de sa racine arabe et soit ainsi resté comme une ressource commode pour les trouvères. L'emploi qu'en fait le nôtre est unique.

Les alliés que convoquent Theseus et Thélamon, duc de Chorinthe[7] et d'Epheson (151, a), proviennent sans distinction nette de tous les points de l'empire d'Orient. Avec une confusion extraordinaire l'auteur jette des noms pris au hasard et sans beaucoup se soucier de l'invraisemblance où il tombe. Dans la guerre nous trouvons ainsi des chefs:

[1] Cf. Gaston Paris, *Rom.*, V, p. 112.

[2] On le trouve fréquemment sur les cartes arabes: Bir-el-Heusch, Bir-oum-Ali, Bir-Tersas, etc. (Cf. Ch. Diehl, *L'Afrique byzantine*, [l'index], P., 1896); dans *Foulque de Candie* figure un conte de Bylas, chef arabe (Tarbé, *Ed.*, p. 179).

[3] Voir *Rom.*, XV, p. 51.

[4] Voir *Ed.* (*S. A. T. F.*), P., 1899, p. 183.

[5] Voir *Ed.*, P., 1897, p. 533.

[6] Voir *Ed.*, p. 596.

[7] *Ms.* Chorniche.

154, a de Valbruant;
158, b de Valbrun et Andrenople et
d'une ville »qui siet desuz le Braz Sain-Joire« (le Bosphore);
160, a de Torsot (Tarse en Cilicie);
— — de Rodope (Rodos);
— — de Patre (Patras en Morée);
161, b de Valflorie;
164, b de Rochebrune (non loin de La Mecque);
165, a de Romenie (Asie-Mineure);
165, b de Menistre (Missis entre Nicée et Tarse);
166, b de Rochebize;
167, a de Valtrace;
170, a de Valfiere et Mongrifon;
186, a de Durat (Durazzo en Albanie);
191, b Turs et Turcoples;
193, a de Conie (Iconium en Asie-Mineure);
193, b de la Parthie et de la Médie;
229, b de Cessaire (Césarée);
240, b de Pincernie (les Pinconars = Petchénègues); [1]
241, b de Tir (en Phénicie); etc. etc.

Que l'auteur possède une connaissance personnelle des endroits qu'il cite (il n'y en a pas de Français), ce n'est guère vraisemblable; mais on peut constater, comme pour le royaume de Bilas, qu'il tire les noms d'une zone déterminée qui correspond ici au groupement politique en Orient à la fin du 12e siècle, sans pourtant qu'aucun événement historique de l'époque se reflète directement dans le roman.

Comment la notion de ces noms de lieux est-elle parvenue à notre auteur? Le fait que la plupart d'entre eux se retrouvent dans les chansons de geste[2] et surtout dans celles qui ont trait aux Croisades rend probable l'hypothèse de sources communes sur ce point à *Athis* et à ces compositions épiques. Remarquons ici que ce fut par les lettres, les récits, les chansons et les chroniques des croisés ou de leurs compagnons, jongleurs et historiens, que se propagèrent dans la littérature du moyen âge les connais-

[1] Cf. sur eux ch. IV de F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène*, P., 1900 (*Mém. et Doc. p. p. la Soc. de l'Ec. des Chartes*, IV); *Rom.*, II, p. 332—33.

[2] Voir E. Langlois, *Table des noms propres dans les Chansons de geste*.



sances géographiques et que l'intérêt du public se porta outremer. De même qu'en Italie tous les épisodes des chansons de geste sont localisés sur les routes de pèlerinage,[1] de même les noms de lieux orientaux se placent en général sur les itinéraires des croisés.

Il est fort probable qu'un grand nombre des noms propres des chefs — il y en a environ 100 — proviennent aussi de la même source, car les documents historiques de cette époque abondent en dénombrements de la même nature. Ainsi s'expliquerait la présence de noms grecs tels que Archistratus, Dorilas, Agreus, Anthiphalus (108, b), Nestor, Menesteus, Thoas (162, a), etc. Notons que les Romains portent tous des noms romans (cf. les douze chefs de Prophilias, 92, a, et la liste, 181, b) et que quelques-uns font leur réapparition dans III (Antocius, Luciens, Saluste, etc.; voir p. 93, a—b; 160, a; 181, b—182, a).

D'allusions historiques, il n'y en a pas d'assurées; on peut citer, sous toutes réserves, l'épithète donnée au messager d'Athis, qu'il était aussi bien paré que s'il était le neveu de l'empereur grec, sire de Bonivant (Bénévant, Baudouin?).

Puis il est dit de Carsidorus:

194, a Filz est lou roi de Romenie
Qui tant ot haute signorie
Que cil de Greyce par honour
Lo clainment sain empereor.

Les formules brèves et sèches qui accompagnent quelquefois les noms de lieux sont tout-à-fait analogues à celles de la littérature des Croisades, où frappent l'absence de toute description esthétique de ville ou de paysage ainsi que le manque d'observation pénétrante et personnelle de la nature.[2] Cette littérature se caractérise justement par "die Armut an landschaftlichen Schilderungen, der Mangel an intensiverer Empfindung für das Natur-

[1] Voir la conclusion de J. Bédier, *Rom.*, XXXVII, p. 79, et K. Körner, *Behrens Zht.*, B. 33, H. 5 et 7. — Sur l'influence de la littérature de la Ière Croisade sur la *Chanson de Roland*, voir H. Marignan, *La Tapisserie de Bayeux*, p. 133—181.

[2] Cf. E. Dreesbach, *Diss.*, p. 72 et 74. — Aux rares endroits où apparaît (69, a; 125, b) un sentiment de la nature, il est tout aussi dénué d'émotion profonde et d'individualité que dans la littérature épique du moyen âge en général (cf. M. Kuttner, *Diss.*, p. 85).



schöne";[1] ses historiens ne se risquent jamais à une description sentimentale de la nature. Comme rare exemple dans *Athis* d'une donnée un peu caractéristique, je citerai:

— — — — — Valpinee:
166, b C'est une mult belle contree,
De pins vestue et de loriers,
De haut[s] cedre[s] et d'oliviers.

Il convient enfin d'observer qu'au point de vue de la géographie les parties II et III se distinguent de I et fortifient ainsi nos conclusions sur les auteurs. Déjà Grimm a remarqué cette différence (p. 274), mais en ces termes: "Der Hafen und der Spaziergang beider Freunde am Meer in der Nähe von Athen scheinen Kenntniss der Örtlichkeit zu verrathen. In dem zweiten Theil kommt nichts der Art vor, und doch war noch mehr Veranlassung dazu gegeben: wer einigermassen die Lage von Athen kannte, würde bei der Belagerung der Stadt des Piraeus und der Akropolis gedacht haben." La simple constatation des faits montre la fragilité de ces arguments, car aux vers de I:

v. 273
A la mer vindre[nt], a[l] rivage;
Quant il vindrent au port de mer
Une neif virent ariver;

v. 280
Leis la rive se vai[t] joant;

correspondent des données bien plus complètes dans III:

132, b
Li havrez fuit entre doulz mons,
Larges et grans, lez et parfons.
Bien porroient dedans por voir
Troiz milles neif em paix seoir;
Ne crienb[r]oient oré ne vant,
Ne fort tempeste, ne torment,
Et cil dedans petit s'affroient
Des cous que cil defors avroient;
Et nonporquant n'estoit l'antree
Une tratie, se cuit, lee.

133, b
Masons i ost plus de vint mile
Et vint tours, hautes, batelies,
Et par somet les murs dracies.
Virent les vingnes et les blei[s]*
Et les rivieres et les prez
Et les forez et les vargie[r]s
Et les o[r]z riches et pleniers.
Tuit ensamble la citei voient:
Noize de mai[n]te meniere oient,
Et de molins et d'estasons,
De charpentiers et de masons;
Car ne puet estre en teil citei
Qu'asseiz n'i a[i]t** barast menei.

* *Ms.* bleif. ** *Ms.* ast.

[1] A. Biese, *Die Entwickelung des Naturgefühls im Mittelalter und in der Neuzeit*, Leipzig, 1888, p. 88.



De plus nous apprenons:

> 195, a S'ost la ville tel porpresure:
> Trois lues grans li mur en dure;[1]

la ville est appelée "Athainnes el rivage" (204, b) et elle est fermée par la vallée de Luserne (207, a). Ce sont, dans les deux cas, de pures imaginations qui ne prouvent en aucune façon une connaissance personnelle des lieux: où est l'épithète qui ne pourrait s'appliquer à n'importe quelle ville féodale maritime?[2] Mais où réside une différence très remarquable, c'est dans la plus grande ampleur et dans le ton si différent de la description dans III. — Que ni le Pirée ni l'Acropole ne soient nommés, c'est tout naturel, puisque le souvenir de ces gloires antiques s'était complètement perdu au moyen âge.

Dans l'existence des duchés d'Athènes et de Chorinthe et dans les conflits entre eux, Grimm a vu le reflet des conditions politiques imposées à la Grèce après la chute des Comnènes en 1204. J'adhérerais volontiers à cette conclusion. Déjà l'élévation de Baudouin de Flandre au trône de Constantinople et, plus encore, la transformation de la Grèce en "une nouvelle France" — le mot est du pape Honorius III (1216—27) — firent une impression profonde et générale sur le public français et portèrent les trouvères à s'inspirer de ce thème. Il faut en outre ajouter que les trois auxquels furent données les premières des douze pairies de la principauté française: Othon de la Roche (sur Ougnon), — mégaskyr d'Athènes (1205—25) "par une merveille", comme dit Aubri de Trois-Fontaines—Geoffroy de Villehardouin, prince de la Morée, et Guillaume de Champlitte, prince d'Achaïe, étaient des grands seigneurs de maisons françaises illustres et d'une

[1] Cette donnée fournit à l'enlumineur du ms. de St. Pétersbourg l'occasion de donner une magnifique image de la cité (f. 92, c). — Cf. *Erec*, v. 5346:

> (Car) plus dure de quatre liues
> l'isle ou li casteax est asis.

[2] Comparer à la description d'Athènes dans I celle de Rome dans II:

> 123, a De l'autre costé gist li ors,
> Les navies et li grant port.



réputation universelle.[1] Ainsi les nouveaux champs ouverts par les exploits des croisés à l'activité française devenaient chers à l'imagination poétique de la patrie comme à ses intérêts politiques, ainsi qu'en témoigne, de façon si décisive, le succès triomphal de la *Conquête de Constantinople* de Villehardouin[2] et de la *Chronique* de Robert de Clairi. Cette tendance idéaliste est par elle-même très en faveur de l'hypothèse d'une réminiscense historique et nous voyons ainsi comment l'auteur d'*Athis*, en cela original, a donné, par la combinaison de connaissances diverses, un substratum positif à sa construction d'éléments purement fantaisistes.

Le titre de duc ne fut donné qu'au neveu d'Othon de la Roche, Guy, en 1259; mais le nom importe peu: on rencontre le titre avec les applications les plus diverses dans la littérature médiévale; et il se peut fort bien que Theseus, duc d'Athènes dans *Thèbes*, ait déterminé notre auteur à son choix. — Remarquons enfin que les auteurs du cycle de l'antiquité ne sont pas restés tout à fait en dehors de l'influence des Croisades.[3]

[1] Cf. F. Gregorovius, *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter*, Stuttgart, 1889, t. I, p. 297—305; Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873, Introd. et carte, p. 473; J. Buchon, *Recherches et Matériaux*, P., 1840, p. 314 sqq.

[2] Cf. l'Introd. dans l'*Ed.* de N. de Wailly, P., 1882.

[3] Cf. *Th.*, v. 4790; A. Joly, *Benoît*, t. I, p. 248.

IV. Emprunts et allusions littéraires.

Rechercher les connaissances littéraires qui se reflètent dans la suite de la vulgate (pour la version de Tours, ce qui est dit plus haut, ch. II et III, suffit) nous sera utile à deux égards: pour nous renseigner sur les influences qu'a subies l'auteur et pour nous aider à déterminer son milieu et son âge.

Un des traits les plus caractéristiques de cette suite est, comme nous le verrons, sa parenté avec les romans antiques. De même, parmi les allusions, il n'y en a pas d'aussi complètes que celles qui ont trait au cycle de l'antiquité; elles sont d'une abondance et d'une précision tellement significatives que leur examen attirera forcément notre intérêt principal. Avant d'aborder ce sujet il faut seulement donner un aperçu des influences ou du manque d'influences venant d'autres domaines.

Le goût descriptif des chansons de geste se trahit dans les récits de batailles d'*Athis* à ce point qu'on pourrait présumer une influence directe de celles-ci. Il est pourtant probable que ce fait s'explique par une imitation de *Thèbes* et de *Troie*, les seuls romans en octosyllabes qui avant notre roman aient hérité les procédés descriptifs de ces chansons. Remarquons qu'à la différence de *Thèbes* (cf. v. 748, 1678, 4327, 8827, etc.), *Athis* n'offre pas d'allusions aux poèmes épiques.

A l'égard des romans arthuriens, notre roman se montre indépendant; aucun des personnages de la matière de Bretagne n'y apparaît. Deux cas prêtent pourtant à la discussion. Le premier semble attester une réminiscence de la légende du philtre d'amour dans *Tristan*. Les citations parallèles dont il s'agit sont tirées de l'entretien de Prophilias avec Gayte et du monologue de la duchesse:



65, a
Par moi m'an sai bien aparçoivre
Que j'a[i] eû d'autretel boivre.
(*manque dans C et L*)

256, a
Se cuit, tel boivre en ai beû
Por qu'il l'aimme, vulle ou ne velle.
(*manque dans V—C t. beverage.*)

Il est vrai que "beivre", comme substantif ou comme verbe, est assez souvent employé au sens figuré, surtout dans le langage amoureux (cf. *Th.*, 6401; *En.*, 818); mais, au moins dans le second de nos extraits, la signification extraordinaire de breuvage d'amour est claire; l'expression "veuille ou ne veuille" est courante, mais la phrase entière indique nettement une puissance fatale et irrésistible.[1] — Dans l'autre cas, où l'on trouve l'expression:

104, a Por tout l'avoir de Cornuaille
b Ne se tenist plus longuemant,

une réminiscence littéraire est moins assurée; il se peut que nous n'ayons affaire qu'à une formule poétique stéréotypée (cf. p. ex. *La Conquête de Jérusalem*, éd. Hippeau, P., 1868, v. 1975 et 6281).

De la littérature amoureuse antérieure au *Roman de la Rose*,[2] notre poète s'est sans doute inspiré à quelques reprises. D'abord, dans sa façon de personnifier Amour, Sens, Savoir et Honte: [3]

54, a Amors et Sans i tiennent plait:
Se qu'Amors wult, Sans li desfait. —
b Sans contre fine Amor [le] tance.

56, a Amors parolle, Sens se taist. —
Honte la tient et lai demore.

Ensuite, l'auteur fait se réunir, après les combats, les dames et les chevaliers en cercles où se tiennent des débats amoureux:

77, a
D'amor tienent lor parlemant
Et des poinnes que l'an en sant.

201, a
Mult vuelt toz tanz joie mener,
(Et) sons d'amor(s) oïr et (re)-conter.

128, a
Et ces dames, ci[l] chevalier
Pranent d'amor(s) a concelier.

264, a
Parlé ont de chevalerie,
De sans d'amor(s), de cortesie.

[1] Sur d'autres allusions au breuvage, voir J. Bédier, *Roman de Tristan*, (S. A. T. F.), t. II, p. 399.
[2] Voir E. Langlois, *Origines et sources du Roman de la Rose*, ch. I et II.
[3] La même tendance, mais moins prononcée, se trouve aussi chez l'auteur de la partie I; cf. v. 716, 1174, 1186.

Ce sont là des pendants à ces réunions brillantes dont la légende a fait des "cours d'amour".

Un dernier témoignage intéressant, c'est la mention qui est faite du "champ fleuri" (= paradis, champs élysées). C'est Athis qui dit:

> 77, b Se por li *(Gayte)* muer, ce m'est assez;
> M'arme en avra ces volanteis,
> Em cham flori o les amans
> Vivra de flors et de doulz chans.

Un parallèle se rencontre dans *Floire et Blanceflor* (v. 777 et 814); pourtant, selon toute vraisemblance, l'allusion ne vient pas de là, mais des traités d'amour précurseurs du *Roman de la Rose*, soit du *Dieu d'Amours*,[1] soit de *Venus*[2] (cf. 269, 278), postérieure à *Enéas*,[3] ou d'autres poèmes voisins aujourd'hui perdus.[4]

Parmi les sentences proverbiales se rencontrant parfois dans le récit, il convient ici d'en citer deux d'un intérêt spécial:

> 49, a Au premier colp abres ne chiet;

> 115, b Mavaix gaaing fait en gibier
> Qui pert l'aloe et l'aprevier,

la première, parce qu'elle est évidemment une variante du:

> Au premier coup ne chiet pas li chaisnes

du *Proverbe au vilain*[5] (1174—1191), l'autre à cause de sa forme typique attestant qu'elle est puisée au trésor des proverbes.[6] A la p. 128, b — 129, a, on rencontre un long développement du thème populaire "mesure dure" appliqué aux relations des deux amis.

Un passage qui mérite, à cause de son intérêt littéraire, d'être transcrit en entier et commenté, c'est la description de l'équipage de Gayte. Son caractère fantaisiste[7] rappelle fort, tant l'esquisse de Camille et de son cheval dans *Enéas* (v. 4007—

[1] *Li Fablel dou Dieu d'Amours*, p. p. A. Jubinal, P., 1834.
[2] *Venus la deesse d'Amor*, p. p. W. Foerster, Bonn, 1880.
[3] Cf. Dressler, *Diss.*, p. 111—114.
[4] Cf. Langlois, *o. c.*, p. 15.
[5] A. Tobler, *Li proverbe au vilain*, Leipzig, 1895, p. 12; cf. p. 118.
[6] Dans leurs diss. ni A. Kadler ni Fr. Schepp ne la mentionnent.
[7] Sur la véritable façon d'orner les chevaux, voir A. Marignan, *o. c.* p. 91—92; Fr. Bangert, *Diss.*, p. 59—64.



4085), d'où rien pourtant ne semble emprunté textuellement, que le portrait de Briseïde (*Tr.*, 13328 sqq.). Les connaissances de bestiaires et de lapidaires qui s'y révèlent sont importantes à examiner, surtout en ce qu'elles apportent un utile complément pour la détermination des influences. Voici d'abord le passage: [1]

95, b Manteil afluble la machinne,
Ainz ne vesti millor roiinne.
Li draps fuit tot [a] or batuz;
Jemaix [son] pers nen iert veüz,
96, a Car par mestrie i ost un d'or,
De chieres pierres tot entor.
Bontez de pierre n'ėst descri(s)te,
Dont il n'i a[i]t grant ou petite.
La panne en fuit assez plus chiere,
Car pol en [est] de tel meniere.
Toute fuit d'une[s] bestelestes,
Ne gaires grans, maix petitestes:
Celidron les oı(r) nomer;
Petit [en] puet on recovrer.
Mult est estraig[n]e lor nature;
Car ce reconte l'ascripture
[Que] en Ynde la soveraigne
Ai une beste mult estraig[n]e
Et mult diverce de fason:
Cocodrille l'apelle on.
Mult est hisdouze celle beste:
Home resamble de la teste
Et d'autre cors a coc retrait;
C'est des marvoille[s] que Deux fait.
Quant il trueve home, si lo prant
Devers lo chief premieremant;
Sampres li ai tot esquachié,
Tant ai la force grant om pié.
Lou sanc espant, lou cervel boit,
Et pius après, quant il ce voit
[Qu'il] ne ce puet maix remuer,
[A]don lo comance a plorer
Et fait un duel assez plus grant
Que ne fait mere por enfant.
Celle meniere d'ava[r]sier
[Il] n'ai par ou se pust vudier.
Quant est [saous] de [coi] que soit
A un soloi[l] s'an vai tot droit:
La se couche, golle beie[e].
Et la beste de lui privee,
Don je vos dis [premieremant], 96.
El cors li entre isnellemant:
Trestot li [cure et le netie]
Et li maintient et garde vie;
Maix puis qu'a home a fait nusance
La besteleste em prant vangance:
Quan nestoier lo doit leans
Menjue li le cuer as dans.

Variantes [1-82 *manquent dans AVB, sont donnés par C* (f. 133, g), *L* (f. 44, a) et *P* (f. 45, d)]. — 2 *CLP* nafula — 3 *St.* et — 4 *St.* sa; *P* son pareil niert v. — 5-6 *intervertis dans P* — 6 *P* Resplendissoit contre le jour — 7-8 *manquent dans P* — 10 *St.* nest; *leçon de tous* — 14 *St.* les; *leçon de tous* — 17 *St.* Qui; *C* Quen cele y; *L* En cest monde; *P* Quen ce monde hors de la fange — 18 *L* u. piere — 20 *L* Chocodrise; *P* Chocodose — 23 *C* Et d. part a koe r. — 23-24 *P*:
Et du remain elle retrait
Aux aultres bestes que dieux fait

25 *C* il voit h. — 27 *P* Et tantost lui a esrachie — 31 *leçon de tous*; *St.* Qui — 32 *leçon de tous* — 33 *C* faire — 35 *leçon de tous; P* Bien a nature d. — 36 *St.* Elle; *P* Quant na — 37 *leçon de C*; *St.* solez; *leçon de tous; St.* qua — 38 *St.* soloir; *C* solel; *L* souleil; *P* En certain lieu — 41 *leçon de tous; St.* privemant — 43 *leçon de P*; *St.* evre et verie; *C* lescure et lesquive; *L* essuie — 44 *P* Tout le m. et purefie — 47 *C* esnuer; *L* estidier

[1] M. A. Hilka m'a gracieusement complété les variantes.

La panne fuit d'issi faite [u]evre
Que li chiers draz de desuz cuevre;
Et la liste fui d'un paisson,
En Oriant lou trueve l'on.
Maix [ce] n'avient mies sovant
[Qu'il puist] venir a [mains de] gent.
Toz est vermaz, [d'ynde] gouteiz,
A grant marvoille est façonez;
Pluge, ne vant, ne feu ardant
Ne doute paz un oef vallant,
Car ne porroit mie(s) empirier
[Quil] cov[r]eroit en .I. brasier.
Sachiés par main de pastorel
Ne furent mies li tasseil,
Ne les estaches manovrees:
En une ille [les] firent fees.
Nuns ne savroit [contre]prisier,
Ne la valor del priz jugier.
La pucelle ot crinne dougie,
Novalema[n]t estoit paingnie;
[Desor] lou drap a or batu
Li chavoil jurent es[p]andui.
Un sa[r]cle d'or petist, estroit,
[Qui] de pierres porpris estoit
Ost on son chief la damoiselle.
Onques on tans ne fust plus belle,
Plus cortoize, ne mielz esprize,
Ne plus eüst on cuer franchize.
97, a Chaucie fuit d'autre meniere
Que ne se fui a la premiere,
Car chauces ost [a] volantei.
Li soller furent pointurei,
Mult furent cointe li soller
D'un poissenet de Roge Mer. —

Quant Gayte fuit assemee,
Bien resamble deessce ou fee.
Cardyonès, elle et sa mere,
La conduent davant son pere;
Lors li at fait millor sanblant:
[Les] braz li tant en soriant,
Basier la vai[t] et acoler;
Celle comance a sopirer,
Qui la avoit mise sa cure
Ou mult estoit en avanture.
Li pallefroi sunt aprastei
[Qui] richemant sunt atornei.
Sor un blanchet mult avenant,
Et mult bien fait et bel et grant,
Ont montee la damoiselle.
Maix el n'ot pas vilainne celle:
D'ivoire furent li arçon,
[Bordé] de pieres environ;
Par leus furent d'or adobei
Et a florettes cizelei;
D'un samist fuit la coverture,
Varmail, en graigne la tainture;
Et la sorcelle fuit mult chiere,
D'um samist fuit d'autre meniere,
Blans comme nois desor gelee,

50 *tous* par des. — 52 *L* En la lettre — 53 *St.* se — 54 *leçon de CL*; *St.* Qui peust v. a mainte g.; *P* Que tel en aient m. g. — 55 *leçon de tous; St.* yndes — 56 *P* est painturez — 58 *CL* .I. ail v.; *P* Ne lempire ne tant ne quant — 60 *St.* Qui; *C* Sil ert covers; *P* Destre tousjours en ung b. — 62 *CL* Ne f. pas fait (*P* mis) li t. — 63 *P* malouvrees — 64 *leçon de tous; St.* la — 65 *leçon de tous; St.* entreprisier — 66 *P* auctoriser — 67 *P* cr. delie — 68 *P* N. fut destrecie — 69 *leçon de CL*; *St. P* desuiz — 70 *leçon de tous; St.* estandui — 72 *St.* Que — 74 *tous* Ainz an son t. — 76 *P* Ne qui feust de tele f. — 78 *CL* Quele ne fu

79 *St.* et; *P* Causses chausa a v. — 83 *P* f. aournee — 84 *P* duchesse ou — 88 *St.* La — 89 *PB* la voult — 91 *P* Car la a. — 93-94 *A* atorne-amene — 94 *St.* Que — 96 *P* Qui sur la selle estoit seant — 98 *A* malveise c. — 100 *leçon de A; St.* Broude — 101-102 *P* encisie-esmaillie — 104 *P* en gr. sanz t. — 106 *A* paille f.

Maix mult fuit bien a or brodee.
D'offrois furent les estrivieres,
Bones et belles et mult chieres;
Et li estrier [d'or] naellei,
De chieres pierres aornei;
97, b Et les cingles furent de soie,
De la mellor que nuns hons voie;
Et les bocles furent d'argent,
Bien ovrees soltivemant;
Les contrecingles d'un poison
[Que selch apelent li Breton];
De fil d'argent mult ameré,
Par set foïes (bien) afinei,
Fuit li poitralz el pis davant.
Les clochattes qui vont sonant
Refurent d'or et [les] lunettes
Toutes orllees de pallettes.
Froinc ost el chief de mult gran pris,
N'ot pas millor en c. paiix;
Li chevacins en fui tos d'or:
En Egytte le firent Mor.
A chieres pierres, [a] esmax
En fuit davant toz li frontax;
Ne fui[t] pas [fait] d'anginnemant,
Dedans la boche fut d'argent;
Et li chafroins [de balsamier]
Et li bacel furent d'or mier;
Tuit furent d'or (fait) et a neel:
Pierres i ost mis a cizel,
Esmerades et grizolittes
I ost de toutes pars confites.
N'i ost pas raignes de corroie,
Car d'Amarie en vint la soie,
Ynde, blanche, jane, varmaille:
Ovree furent a marvoille,
A fi[l] d'argent et [a] orfrois.
Cel froinc li ost tramis .I. rois
[Qui] ne l'ost onc de l'ueil veue,
Maix por mult pruz li ert tenue.
Gayte (ce) fuit bien assemee
Por estre en cor[t] a roi menee,
Car mult par ost bien sa droiture 98, a
De drapz et de chevalcheüre.

109 *P* Dehors f. — 111 *St.* et or — 112 *P* atourn e— 116 *A* o. et. soutilmant — 118 *Leçon de A*; *St.* Que seloh appelle bricom *(sic!)*; *VB* sep; *C* Que sece *(la sèche)* ap. li baron; *L* Dersete (*P* seche) ap. li br. — 119 *P* De fin arg. — 123 *leçon de tous; St.* a — 124 *P* T. ouvrces de planetez — 127 *St.* chevatins; *A* cheveceins; *B* cieveciaus; *C* ceveciaus *(Godefroy: chevecel et chevecine = têtière, bride); P* La chevecaille en estoit dor; 129 *St.* et — 131-38 *manquent dans AV* — 133 *St. et tous* (*P* ch. de s.) Et li ch. et li salmier — 136 *P* p. ot mises — 137 *P* scrisolittes — 141 *P* Inde, verte, blanche, v. — 145-146 *manquent dans AV* — 145 *St.* Que; *P* Qui onques ne lavoit veue — 146 *P* lui fut t. — 147 *P* Gaiete fut moult a — 148 *AP* e. a c. de r. m. — 150 *P* frain

C'est d'abord la digression sur le crocodile qui attire notre attention.[1] Il est évident que pour un détail de ce genre on ne peut espérer plus que d'indiquer des analogies dans les sources probables.[2] Trop répandue fut la connaissance des bestiaires à "l'âge des dictionnaires, des résumés, des encyclopédies" et trop

[1] Chose étonnante, Godefroy *(Dictionnaire)*, en s'appuyant sur ce même passage, fait de celidron un synonyme de crocodile.

[2] Observez que l'auteur renvoie lui-même vaguement à l'écriture (v. 16). — Ce qui restreint toujours le champ de nos recherches, c'est l'âge de notre poème qui empêche l'influence des sources d'inspiration de l'iconographie du moyen âge (Cf. A. Mâle, *L'art religieux*, Livre I).

propagée par la prédication, par l'enseignement, par les poésies populaires et les représentations artistiques, pour que leurs motifs ne fussent pas de bonne heure familiers à tous les poètes qui se sentaient par là libres d'en disposer à leur gré.[1] Parmi les éléments dont use notre auteur, nous reconnaissons l'histoire du celidron ou de l'hydre (identique au trochilo et au coribel), petit animal qui, selon le *Physiologus,* se fait avaler par le crocodile pour lui couper ensuite les entrailles. L'anecdote des larmes hypocrites du crocodile se retrouve, parmi les auteurs latins, chez Vespasien[2] (E. x. f. 9); dans les *Bestiaires*, chez Philippe de Thaün et Guillaume le Clerc, ainsi que dans le *Trésor* de Brunet Latin.[3]

Un rapprochement avec le *Bestiaire* de Philippe (1121—1135) a déjà été fait par M. Salverda de Grave (*Ed.*, p. LXVIII) pour un passage analogue d'*Enéas* (v. 483—96), dont la rédaction est pourtant bien différente. Il convient ici de nous y reporter, car c'est très probablement de là, ou du *Bestiaire* de Guillaume (1210), ou de sources contemporaines et apparentées à celles-ci, mais aujourd'hui perdues, qu'a dû s'inspirer notre trouveur (cf. G. Paris, *Rom.,* XXI, p. 286). Voici les extraits en question:

633 Ydrus est beste evage
D'un estrange curage;
649 Dunc vient al cocodrille
La u il dort en l'ille,
En la buche se met
Petit e petitet.
Or oëz quel merveille:
Cocodrilles s'esveille,
655 E itant par est glut
Que tut vif le transglut.
Ydrus el cors li entre,
La [boille] de sun ventre
Li trenchē e depart,
660 Si l'ocit par tel art;
Puis s'en ist vis del cors,
Sa [boille] en gete hors. —
717 S'il pot, ume devure,
Quant mangié l'at, si plure.[4]

G. 1643 Une manere est de serpent,
Qui en ewe a habitement:
Idrus a non, si est mult sage:
Car mult set ben faire damage
Al cocadrille, qu'ele het. —
1667 S'il home encontre e il le veint,
Manguē le, ren n'en remeint;
Mes toz jors puis apres le plore,
Tantdis com en vie demore. —
1699 El n'i a mie este grant pece,
Qu'ele li derompt e depece
Del ventre totes les entrailles
E les boēls e les corailles.[5]

[1] Voir Hippeau, *Bestiaire de Guillaume*, Caen, 1852, p. 47; Fr. Lauchert, *Gesch. des Physiologus*, Strasbourg, 1889.

[2] Voir M. F. Mann, *Anglia*, IX (1886), p. 422.

[3] P. Chabaille, *Li livres dou Tresor*, P., 1863, t. I, ch. CXXXII.

[4] Em. Walberg, *Le Bestiaire de Philippe de Thaün*, p. 24—27.

[5] R. Reinsch, *Le Bestiaire de Guillaume*, Leipzig, 1892, p. 293—96.

Une influence des vers correspondants (v. 281—292) du *Bestiaire* de Gervaise ne peut pas être prise en considération (cf. P. Meyer, *Rom.*, I, p. 423 et 430).

Dans la mention de la bordure de salemandre [1] (v. 51—60), il y a aussi une réminiscence des bestiaires. Notons que déjà Aristote et Pline mentionnent des vêtements de salemandre ne prenant pas feu. Qu'un détail de la toilette soit attribué aux fées (v. 64), c'est un lieu commun fréquent: fées, sorcières, poètes, devins, enchanteurs appartiennent tous à la même catégorie rendue très souvent responsable de merveilles fabuleuses.[2] — Aux v. 6—8 et 136—138 apparaît enfin nettement l'influence des lapidaires, dont la connaissance fut également très générale à cette époque.

Ces remarques faites, abordons l'examen de la description de

La tente du roi Bilas,

un passage des plus importants pour la solution des problèmes qui nous intéressent ici.

Dans son résumé du roman, Ginguené mentionnait (p. 186) que sur cette tente on voyait représentés "le jugement de Paris et le siège de Troie, ensuite l'histoire de la fondation de Rome, celle d'Etéocle et de Polynice, puis celle de Salomon et de son frère Absalon, enfin les douze mois, les quatre temps, les douze signes, les planètes, les saisons". D'après cette notice Grimm ajouta (p. 274) à ses arguments en faveur d'une provenance grecque du roman "auch wohl das Zelt mit mythologischen Bildern", et si Weber a fait sur ce point une légère réserve en observant (p. 6) que ces descriptions "auch als gelehrte Zuthaten betrachtet werden können",[3] si M. Constans a remarqué [4] que les pein-

[1] Cf. *Al.*, 54, 14.

[2] Cf. Dressler, *Diss.*, p. 56.

[3] Que le passage n'est pas une simple interpolation sans rapport avec le corps du roman, c'est ce qui ressort de ce qu'on nous apprend plus tard, que la tente fit partie du butin des Romains et que les noces d'Athis et de Gayte s'y firent.

[4] *Th.*, t. II, p. CLXVII.



tures rappellent à la fois le char d'Amphiaraüs et la tente d'Adraste dans *Thèbes*, il reste pourtant encore à réfuter définitivement l'assertion de Grimm. C'est ce que je me propose de faire en accompagnant le texte que je publie pour la première fois d'après tous les manuscrits d'un commentaire qui fera ressortir d'abord que le caractère même de cette description se définit par la présence de récits semblables dans la littérature contemporaine à laquelle plusieurs traits sont empruntés, ensuite que la matière même des scènes décrites est puisée directement aux sources à la portée d'un trouveur appartenant à l'école des auteurs érudits du cycle antique. Ainsi nous aurons en outre de quoi nous aider utilement pour la datation subséquente du poème.

Dans un mémoire sur les représentations figurées artistiques dans l'épopée française au moyen âge, M. O. Söhring[1], complétant les données sommaires de A. Schultz,[2] a réuni un très grand nombre de cas illustrant la mode littéraire, née vers le milieu du 12e siècle, de s'étendre sur les merveilles de tel objet d'art ou de l'ornementation des chambres et des pavillons.[3] En général cette tendance provient d'une double intention: procurer au lecteur l'agrément d'une variation dans le récit en l'émerveillant par la peinture de choses extraordinaires, et permettre à l'auteur de faire parade de ses connaissances littéraires et artistiques. Le catalogue dressé par M. Söhring (p. 635—40) nous permet d'entrevoir presque toutes les matières qu'embrassait de préférence la fantaisie érudite du moyen âge.

Quand on nous décrit dans *Floire et Blanceflor* (v. 431—498) un calice, dans *Anseïs de Cartage* (v. 1640—1659) un navire et (v. 8535—40) un tapis, dans *Floriant et Florete* (v. 844—92) un bateau, dans *Guillaume de Dôle* (v. 5310 sqq.) une parure (pour nous restreindre à ces cas) avec assez de détails, soit sur les figures imagées, astronomiques ou mythologiques, soit sur l'incrustation de pierres précieuses, etc., il ne faut y voir que quelques bons spécimens d'un nombre presque illimité de témoignages de ce penchant artistique, qui n'est que l'équivalent médiéval de celui qui fit s'étendre Homère sur le bouclier d'Achille.

[1] *Werke bildender Kunst in altfranz. Epen.*

[2] *Das höfische Leben*, p. 247—54; cf. Ch. Krick, *Diss.*, p. 15—16.

[3] Voy. aussi Fr. Michel, *Etoffes de Soie*, etc., t. I, p. 334, n. 2; M. croit à une origine orientale de cette mode.

Pour les descriptions de lits,[1] nous les voyons prendre de l'ampleur, mais ce sont surtout les chambres, les pavillons, les "aucubes" et les tentes qui permettent aux auteurs d'étaler tout ce que pouvait enfanter leur imagination féconde et, sans aucun doute, assez souvent nourrie des récits de marchands et de croisés revenus d'un Orient rempli de merveilles d'art et de mécanique.[2]

Comme exemples classiques, il faut surtout citer ici la salle du palais du roi Hugon de Constantinople telle que la représente l'auteur de la *Chanson du pèlerinage de Charlemagne* (12e siècle)[3] et la description fantaisiste, avec des scènes historiques et bibliques et les figures les plus diverses, que fait Baudry de Bourgueil, évêque de Dole, mort en 1130, de la chambre à coucher de la comtesse Adèle, fille de Guillaume le Conquérant.[4] Dans un grand nombre de chansons de geste — *Doon de Nanteuil, La Conquête de Jérusalem*, *Aubery le Bourguignon, Godefroi de Bouillon, Foulque de Candie,* etc. — se rencontrent des descriptions presque aussi somptueuses.

Cette mode se perpétua à travers tout le 13e siècle. Comme spécimens typiques de cette époque, citons le récit de Girard d'Amiens dans *Escanor*,[5] (v. 15578 sqq.) et celui des dix pavillons merveilleux de la fée Madoine dans *Claris et Laris*[6] (v. 29219 sqq.). Des sujets antiques, bibliques et bretons y sont représentés.

"Posséder une chambre peinte, dit Léon Gautier,[7] tel est alors l'idéal souverain"; j'en citerai un exemple, remarqué très brièvement déjà par Fr. Michel seul,[8] et qui provient de la

[1] Voir L. Gautier, *La chevalerie,* p. 533—34 et 587—90; A. Marignan *La tapisserie de Bayeux*, p. 118—19; Witte, *Diss.*, p. 85—6.

[2] Que ces récits n'étaient pas imaginaires, c'est ce qu'attestent les descriptions des merveilles de Constantinople par Robert de Clary (*La Prise de C.*, ch. 82—84; cf. Söhring, *Werke*, p. 512) et les relations postérieures d'un Marco-Polo et d'un Jean de Mandeville (cf. Dreesbach, *Diss.*, p. 65—66 et 72).

[3] Voir le sommaire de G. Paris, *Rom.*, IX, p. 11; H. Morf, *Rom.*, II, p. 185—223 et J. Coulet, *Etudes sur . . le voyage de Charlemagne en Orient*, Montpellier, 1907.

[4] Voir le compte rendu de L. Delisle, *Rom.*, I, p. 41—42.

[5] *Ed.* Michelant (*Lit. Ver. in Stuttgart,* 178).

[6] *Ed.* Alton (*Lit. Ver. in Stuttgart*, 169).

[7] *o. c.*, p. 572.

[8] *o. c.*, t. II, p. 105—06.

partie III de notre roman (p. 135, a—136, a). C'est la description de la salle et du lit de Savis. Voici à peu près en quels termes elle est conçue.

"Tous se réjouissent des nouvelles qu'apporte le messager, s'empressent de lui offrir leurs services et le conduisent par l'escalier de marbre dans la haute et vaste salle de Savis. Le parquet en est richement incrusté et le plafond est peint en diverses couleurs; les étoiles et leurs lois y sont représentées ainsi que les royaumes et les divers pays du monde selon leur situation. Les fenêtres sont d'ambre, les piliers de cristal blanc et avec des appuis de fin émail. Poissons, bêtes diverses et oiseaux, grands et petits, tous ceux dont vous avez ouï raconter ou lu y sont figurés, et avec un art tel que si la nature elle-même les avait créés. Plus d'un les aurait dits vivants. Des pierres précieuses y jettent leur éclat: des émeraudes, des rubis, des topazes et d'autres émane une clarté telle que, le soir, toute autre lumière est inutile. Chaque pucelle qui y entrait devait bien s'en émerveiller.

Il faut louer tout autant le lit où fut couché le chevalier. Les limons en sont d'ivoire aux chapiteaux d'argent; quatre poteaux sont d'or. Sur ceux-là sont incrustées des fleurs, des étoiles et des pierres de couleurs vermeilles, jaunes et vertes. Les cordes d'une longueur de 50 aunes sont de même vertes et jaunes et de soie d'Aumarie. Mais dessus est dressée une courtine ayant appartenu à la reine Sebile[1] et y sont figurées toutes sortes de prouesses et de courtoisies."

Les descriptions de l'intérêt le plus immédiat pour nous sont pourtant celles qui se rencontrent dans le cycle antique. La tente d'Adraste (v. 2921—62) et de Capaneus (v. 3979—4068) dans *Thèbes*, celle du héros dans *Enéas* (v. 7293—7323; cf. le temple et le tombeau de Camille, v. 7531—7719) et la

[1] Je ne suis pas d'accord avec Fr. Michel qui (*o. c.*, t. II, p. 105, n. 1) »soupçonne fortement que cette reine Sybille — — — doit d'être nommée ici à la conformité de son nom avec celui de Séville, nommée Sebile dans nos anciens poèmes». Je crois qu'il faudrait plutôt se reporter à la *Chanson des Saxons* ou à *Renaut de Montauban* où est mentionnée cette fameuse reine (voir Langlois, *Table*, p. 611) et que c'est là ou ailleurs dans la poésie que notre auteur a pris le nom de cette reine à laquelle il attribue la merveille dont il voulait ainsi augmenter le prix et l'intérêt. — La soie d'Aumarie (en Espagne) était très réputée au moyen âge.

Chambre de Beautés dans *Troie* (v. 14631—958) offrent de très amples descriptions de merveilles mécaniques et d'images astronomiques, géographiques et zoologiques. Avec la tente d'Alexandre (*Al.*, 53, 27) et les représentations des histoires d'Hercule et d'Elène qui y figurent (55, 35—56, 27; cf. aussi *Th.*, v. 4039—46) nous rencontrons un exemple de mentions de tapisseries à sujets historiques et légendaires qui nous intéresse d'autant plus qu'il a probablement joué un rôle dans la naissance de la description d'*Athis*.

Disons aussi un mot du fondement réel de ces données littéraires. L'usage de tentes (ou trefs) aussi vastes que luxueuses fut aux 12ᵉ et 13ᵉ siècles très répandu; les rois aimaient à y tenir conseil et s'en faisaient parfois cadeau. En 1189, dit A. Schultz (p. 248), fut présentée à l'empereur Frédéric Iᵉʳ par le roi de Hongrie une tente qui pouvait à peine être transportée sur trois voitures. La tente que le même empereur reçut de Henri II d'Angleterre „iugera campi plus quinque tenebat". Saint Louis fit cadeau au roi des Tartares d'un pavillon en forme de chapelle, sur les parois duquel étaient figurées des scènes des Ecritures. — Pour ce qui concerne le tissage, il est incontestable que cet art, d'origine orientale et sicilienne, fut, dès le 12ᵉ siècle, connu même dans le Nord de la France.[1] Nous croyons, quoique les plus anciennes tapisseries imagées dont il soit fait mention dans les documents historiques du moyen âge ne remontent pas au-delà du 14ᵉ siècle,[2] que déjà au 13ᵉ et même au 12ᵉ siècle, comme des témoignages dans la poésie de cette époque portent à le supposer, il existait pour inspirer les trouveurs des espèces de tapisseries pareilles à la fameuse tapisserie de Bayeux[3] d'environ 1170, représentant d'après le roman de *Rou* de Wace la conquête de l'Angleterre par les Normands. S'il n'y en a pas d'autres de cette époque qui se soient conservées, nous en avons encore qui datent du 15ᵉ siècle, p. ex. la tenture des nefs (grandeur $8^m \times 7^m40$) appartenant aux tapisseries flamandes de Saragosse, „qui suit de très près le récit que Geoffroy de Monmouth avait donné, au milieu du 12ᵉ siècle, dans le livre premier de son

[1] Cf. Söhring, *o. c.*, p. 615 et n. 2; Viollet le Duc, *Dict. du Mobilier*, t. III, p. 357; Ch. Krick, *Diss.*, p. 15.

[2] Cf. J. Guiffrey, *Hist. Gén. de la Tapisserie*, 1878—84, t. I (Introd.).

[3] Cf. A. Jubinal, *La tapisserie de Bayeux*, P., 1838, et A. Marignan, *La tapisserie de Bayeux*.

Historia Britonum (ch. XI—XIII) et que Robert Wace a traduit au commencement du *Roman de Brut*",[1] ainsi que les cartons, — ayant servi de modèles aux gobelins —, de *La guerre de Troie*, esquissés soit d'après l'ouvrage de Raoul le Fèvre sur l'histoire troyenne, soit d'après le *Roman de Troie.*[2] Parmi les tapisseries de Charles VI, vendues par les Anglais en 1422, dit encore J. Guiffrey, il y avait à côté de pièces historiques comme la représentation des joutes de Saint-Denis, de celles de Saint-Inglevert, de la bataille des Trente, de la conquête de l'Angleterre, d'autres sujets rappelant la faveur de certains romans de chevalerie, le succès des Preux et des Preuses, les souvenirs de l'antiquité païenne ou les héros des chansons de geste.[3] Tout nous permet d'admettre que nous avons dans ces tapisseries les résultats d'une tradition ancienne et qu'ainsi les poètes de notre prérenaissance artistique se sont inspirés d'impressions visuelles pour leurs descriptions fantaisistes.

Pour ce qui est de notre auteur, ajoutons qu'il semble avoir attribué intentionellement la tente au roi sicilien et que certaine réputation de la Sicile doit être pour quelque chose dans la présence de sa description. On sait, en effet, que pendant le règne de Roger II (1101—54) Palerme (Bile) était célèbre par sa manufacture d'étoffes et de broderies; la renommée redisait avec Benjamin de Tudèle que dans le jardin du roi il y avait un grand palais dont les murailles étaient ornées de figures d'or et d'argent et dont le pavé était de marbre où étaient gravées toutes sortes de figures.[4]

Mais, comme nous venons de le dire, c'est une influence littéraire qui est la prédominante; c'est surtout d'une inspiration érudite et d'une ambition esthétique (si minime que le charme poétique de la description soit pour nous) que témoigne notre peinture. Il convient enfin de noter la narration épique d'histoires et de légendes où se laisse aller l'auteur au cours de la description; on voit par là l'intérêt qu'il prend aux sujets mêmes; il s'est procuré une

[1] E. Bertaux, *Les tapisseries flamandes de Saragosse* (*Gazette des Beaux Arts*, Mars, 1909, p. 226).

[2] J. Guiffrey, *La guerre de Troie à propos de dessins récemment acquis par le Louvre* (*Revue de l'art anc. et moderne*, 1899, t. I, p. 205).

[3] *Bibl. de l'Ec. des Chartes*, XLVIII (1887), p. 62; cf. p. 90, 93, 411; cf. Constans, *Th.*, t. II, p. CXLVI, n. 1; Söhring, *Werke*, p. 615, n. 2.

[4] J. Lelewel, *Géographie du moyen âge*, Breslau, 1852, t. I, p. 92.



occasion de faire preuve d'une «clergie» dont nous aurons à éclaircir l'étendue.

Voici le passage dans son entier:[1]

I. 78, a Tant riches fuit li treif Bilas
Que daspieus lou tans Eneas
[Qu'il] vint primmes en Italie,
[N'en ost rois] onques en Syrie,
Ne fui si bons ne ne serai
Tant con li siecles maix durrai. —
Oelz um pol de sai faiture,
Par quel estuide et par quel cure
78, b Lo fist Candasse, la roiinne,
Par lou consoil d'une devinne,
D'une sorciere qui fasoit
Quant qu'el pansoit et [qu'el] voloit.
Duremant fut belle Cand[a]sse,
Gente de cors, [clere] de face;
D'Allixandre vost faire drui
[El] tans qu'il ost pris et voincui
Tout(e) Oriant jusqu'[al] partus
La o ses [bornes] mist Artus:
Par son grant sens, par sa bontei
La roine [l']ost enamei;
Et por ice que sa contree
Li ost de guerre delivree,
Pan[du] celui qui li nusoit
Et sa terre li destru[s]oit,
Por ce voloit la damme faire
Que [lo] peüst a soi atraire:
Grant joie eüst d'un petit oir,
C'el le peüst de lui avoir;
Lie devroit estre la mere
Qui avroit oir de si bon pere;
Por ce fui fais li pavelons
Que lou cudai fraind[r]e par dons.

Mult fuit li treif de grant valor, II.
Se nos recontent li auctor:
Tot iert reons et a compas
Et bien ovrez et hat et bas;
La s'adrascerent li Romain,
Ne vindrent pas comme vilain;

Variantes. (Le passage correspondant commence dans AV au fº 162, c; B, fº 106, d; C, fº 131, b; L, fº 36, a; P, fº 37, rº a). 1 *VC* rois B. — 3 *leçon de tous*; St. Qui — 4 *St.* Ne roi ost on. en s.; *tous* tesaile; *B* Nissi ausi boins de t. — 5 *P* Qui eust si bon ne ja navra — 11 *A* savoit; *BC* disoit; *L* pensoit; *P* Qui par sorcerie f. — 12 *leçon de A*; *St.* que; *B* Que onques p. et ke v. — 13 *St.* Candesse — 14 *leçon de AB; St.* belle 16 *St.* A; *AV* p. par vertu — 17 *St.* a; *B* dres kal p.; *L* Tot estoit sien j.; *P* Trestous iceulx j. — 18 *St.* bon cuer; *B* bons nes — 20 *BCLP* Lavoit la r. ena. — 21 *P* Et y tant que sa c. — 22 *CL* de gresse d.; *P* par sa grace d. — 23 *leçon de tous*; *St.* Pandit — 24 *B* son roiaume — 26 *St.* la — *Entre 28 et 29 tous intercalent:*

De ce ne fist mie a blasmer
Car ne pooit plus haut amer.

30 *BCLP* haut p. — 32 *leçon de AB*; *CL* vaincre; *PV* faindre — 35-36 *B* et h. et bas-par compas — 36 *P* de h. en b.

[1] Je conserve, autant que possible, la graphie du ms. de ~~Stockholm~~. Pour les mss. de Paris j'ai eu des photographies et des transcriptions à ma disposition; j'ai revu sur place le ms. de Londres. La copie du ms. de St. Pétersbourg a été faite par M. C. Chichmaref et vérifiée par moi-même sur le ms. M. A. Hilka a bien voulu compléter mes variantes, notamment pour les mss. A et V.

Sans demander le reconu(e)rent
A[s] (a) chieres ovres qui parurent,
As riches aigles, as [pous] d'or;
Tant belle ovre ne firent Mor,
Ne tant bonne, ne si eslitte
N'isi espoir ainz maix d'Egytte;
Mult i ost (de) pieres et de chieres
79, a De toutes .XII. les menieres
Et d'autres mult plus vertu[ou]ses
Que ne sunt celles precieuses;
Li .IIII. flum de Paradis,
Eüfraites, Gion, Tigris
Et Nilus (cil de Babiloinne,
C'est li mieudre dezos lo troinne),
N'o[n]t bone pierre en lor rivage
Conn[eüe] de main lignage,
Ne de bontei rien(s) esprovee,
Ne peüst estre el tref trovee.

III. De .IIII. draps nobles et chiers
[Ert] li tref fais et par cartiers;
Li uns en fut d'un blanc dyapre:
D'Antioche jusqu'(es) au port d'[Aspre]
Ne troveroit nunns hons son per
Por ces .XIIII. pris doner;
En celui ot point une estoire
Qui bien est digne de memoire. —
Prians i ert, li rois de Troie,
[Qui] sa citei farmoit a joie;
Il et sa famme [Hecuba]
Et lou songe qu'elle songai;
Au tens qu'elle portoit Paris
A une nuit li [ert avis]
C'une flambe de li nessoit
Qui lou paĭx tot emprenoit,
Ardoit les tours et les clochiers,
Les temples riches et pleniers
Et Ylion, lou fort(i) dongon,
Et les fors murs tot environ;
Cil qui sor touz fuit essauciés
Fu par la flanbe trabuchiés. —
De l'unne part estoit Paris
Mult estraig[n]iés a ces amis;
Illuc fasoit son jugemant 79, b
A[s] trois deesses de[l] presant
[Que] Descorde lor avoit fait,
Don main mal furent pius estrait;
Juno la pome li presante
Et dit: «Esgarde la plus gente
Et la plus belle de nos trois;
Ja est tes peres gentis rois;
Si te poine de droi jugier
Se ton lignage [as de] riens chier;
Done la, sire, a la plus belle,
[Si] li feraz joie novelle»;
Lors dit Pallas: «Oelz, Pariz,
Seiz que ferais, bialz doul amis?
A [la] plus belle en fai(t) l'annor;
Mult furent prou [ti] ancessor;

39 *B* le roi c. — 40 *BCLP* qui i furent — 41-42 *intervertis dans St.* — 41 *leçon de AV; St.* poons; *B* As r. oevres de fin or; *P* aux chiefs dor — 42 *B* Plus riches ne fisent ainc m. — 44 *B* N. del roiaume d.; *C* Neis espoir tot cil deg.; *LP* Ne fu veue ne escrite — 46 *P* dignes les m. — 47 *St.* vertueses — 50 *B* Que frates; *BCLP* Geon et T. — 51 *P* Et neiz c. — 52 *BP* de tout le troene — 53 *leçon de AB; St.* Not — 54 *St.* Connuee — 55 *B* b. bien esp. — 56 *P* es fluns — 58 *St.* est — 60 *leçon de ABL; St.CP* ascre, acre — 62 *B* .XL. — 64 *C* Qui bien devoit estre en estore — 65 *BCLP* Poins y estoit — 66 *St.* Que; *P* fist a grant j.

67 *St.* Hetuba; *B* Et la roiinne E.; *P* Ocuba — 68 *B* Et la visions que s. — 69 *B* kenchainte ert de P. — 70 *leçon de AB; St.* estoit vis — 71 *VCLP* issoit — 72 *tous* esprenoit — 74 *A* Et les t. *(V* pales) et les mostiers; *BC* Et les t. rices et chiers; *CL* t. r. pleniers — 75 *A* lor haut d. — 76 *P* f. tours — 77 *B* enforcies — 80 *BCL* estr. de ses a. — 83 *St.* Qui — 84 *B* atrait; *C* retrait — 89 *P* te convient — 90 *leçon de A; St.* ad da — 92 *St.* Se — 93 *V* ou est P. — 95 *CLP* f. honor — 96 *St.* ci

Ne faire honte a ton lignage!
Ne ne porquerre ton damage!
Car se tu fais fal[s] jugemant,
Despis en [ert] toi et ta gent»;
Venus fut traite .I. pol arieres,
Car elle estoit la moins parliere;
Au demosel dit en riant:
«Paris, biaux frere, fai en tant
[Que] après toi li siegles die
A[l] jugemant ne falli(s) mie;
Paris, entre les trois deesses,
Por touz lor dons et lor promesses,
A [la] plus belle en fai(t) lou don,
Si t'an delivre par rason!»
Cointes et sages fut Paris,
Un cort respit ai d'elles pris:
«Dammes, fait il, entandez moi;
[Ja] suis je fiz de gentil roi;
Ne m'avient pas que follemant,
80, a Sanz esgart faice jugemant;
Nuns sans esgart ne doi jugier,
Ne je nel vuel(t) pas comancier;
D'ui en tier jor en sassirai
Celle ou mieux sa[u]ve la varrai»;
Paris remest, celles s'an vont
Qui grant anvie entr'elles ont;
Pius vint en recelei chacunne,
Ensi con lou voloit Fortune,
Au demoisel offrir louier;
Juno li offre le premier:
Ce dit que riche lo feroit
Plus que ces cuers ne panceroit;
Ou mont n'avroit .I. si riche home,
S'i[l] li fasoit don de la pome;
Pallas li offre signorie;
De san et de [chevalerie]:
De ces .II. chozes ei[t] la flor,
Se de [cel] don li fait honor;
Venus li a famme pr[o]mise,
Et la plus belle sans devise
Qui fuit on siegle [a icel] tans;
Ce dit la geste as anciens
Ce fuit Halainne [que mar] vi[s]t,
Car ces lignages en morist
Et il entr'alz a gran dolor,
O lui maint fil de vavassor;
Celle ost la pome et cil la fame
Qui to(s)t destruit lui et son roigne;
Celle ost la pome et cil la mort;
Fist faire nés, mist soi au port;
Desoz Misainne prit Alainne
Dont il ost [puis] angousse et p[a]inne,
Car Menelax en vint après,
O lui maint chevalier engrez
De lui vangier et de sa honte;
Je qu'en feroie plus lonc [conte]?
Toute en fuit Troie arce et destru(s)te: 80, b
Quanque (se) soit chiet qui sovant lute. —
La veïssiés on treif escrit(te),

96—97 *V*:

Regarde bien a ton parage.
Ne fere honte a ton lignage.

98 *P* Ne ne pourchace t. d. — 100 *St.* ers; *AC* Il an ert pis; *P* Pis en sera — 104 *BCLP* itant — 105 *St.* Qui; *B* Kapres ta mort — 106 *B* Cal — 107 *CL* l. .II. d. — 110 *B* deduire p. r. — 111 *CLP* Courtois — 114 *St.* Je; *B* Gentiex hom sui et flex de roi — 115 *P* Nappartient pas que f. — 119 *AV* Dui au t. j., — 120 *BP* savrai — 121 *BCLP* Atant r. — 122 *C* g. joie — 123 *BC* Puis revient entretant c. — 125 *AV* offert; *B* offrent l.

132 *St.* signorie — 133 *B* ait lonor — 134 *St.* teil; *P* me fais h.; *B* De la pome avoit le don — 135 *St.* premise — 137 *leçon de A; St.* en cel — 138 *B* lestoire; *P* largesse — 139 *leçon de A; St.* qui mal; *B* kil mar conut; *P* que mal crut — 140-141 *BCL* Il en retraist mult g. d.; *P* Et il en recut grief d. — 143-46 *B:*

Cele ot la pome et ele la mort
Nes fist faire mist soi el port.

148 *St.* poinne — 152 *St.* compe; *P* Pour quoi en feroie long conte — 154 *C* Tot ensi

Miex que par boche n'ier ja dit(e),
Comant Hector et dan Paris
Et Troylus furent occis,
Tuit ensamble li .XXX. frerre
Avec Priant, lor trés chier pere;
La terre en fuit toute gastee,
La ville emprize et enbrasee
Et traïe par un cheval. —
Tuit i furent mor li vessal
Fors Eneas qui eschapai,
Qui maint prodome restorai;
La estoient li grant tormant,
Li fier orage et li gro[s] vant
[Que] Eneas soffrit par mer
Ou li estu(e)t .VII. ans gaucrer;
Les mesaisses et li (h)a(n)han,
Que li estu(e)t soffrir maint an,
Et les [grans] pardes de sa gent
[Qui] li avindrent mult sovant;
Mult i [ert] bien pointe Cartage:
Dame Dydo, plainne de rage,
Qui s'ocioit et afoloit
Por Eneas qui s'an aloit
Querre la terre et lou païx
Que li orent li dieu promix;
Turnus [lou] vost contretenir:
Pius en jut mors au departir;
Mult li fui cruox Eneas,
Por ce qu'il ost occis Pallas;
En cel quartier fut l'evre chiere,
Toute l'estoire bien pleniere;
D'une part joie, d'autre fraite:
Troie destrute et Rome [faite]. —

L'autre quartiers fuit d'un samist IV. 81, a
Varmoil, en grainne, mult eslit,
A [la] grizeche [guise] (bien) ovré(e),
D'or, de pointures aorné(es);
En cel(le) ot point ire et amor,
Communalment joie et dolor;
Thebes et sa destruction
(Si con es livres lou trovons)
I estoit pointe par mastrie
Mult mielz asseiz que ne [vous] die;
[Ja la fermoit premiers Camus],
Pius en fuit sires Layus;
Ses sors getoit, respon[s] querroit,
Se Diex lignie[e] li [donroit];
Et Apollo li dit briemant
En avroit un veraiemant
[Par] la cui destre mors giroit,
Ne li filz ains nel conistroit;
Il s'an cuda mult bien garder
Par lou petit enfant tuer;
Maix Dieu ne plot, ne ne post estre:

156 *A* M. que parole n.; *P* ce qui ja nert de bouche dit — 161-63 *B:*

La vile en fu toute embrasee
Et la terre toute gastee
Et troie avoec par .I. ceval (= *CLP*).

164 *B* T. f. m. li bon v.; *CLP* T. i furent li bon v. — 167 *A* Iluec erent; *BCLP* Escrit i erent li t. — 168 *St.* grof — 169 *St.* Qui; soffrist *répété* — 170 *B* li convint; *L* aster; *P* ancrer — 173 *St.* grades; *BCLP* Et la grant perte de sa g. — 174 *St.* Que; *BCLP* Qui li avenoit m. s. — 175 *St.* est; *L* eritage — 181 *St.* li — 182 *BLP* en fu mors; *C* Si en morut al d. — 183 *A* Cr. li fu sire E.

188 *St.* A fraite — 187-94 *manquent dans BCLP* — 191 *leçon de A; St.* ovre — 192 *A* De bones pierres a. — 196 *P* Comment ilz vindrent a larron — 197 *BCLP* Iloec ert p. m. — 198 *leçon de AP; St.* lan; *BC* je ne d.; *L* ne puis d. — 199 *leçon de A; St.* Primes la forma Cardynus; *BC* Cadmus; *P* Chanus — 200 *AB* P. en ert — 201 *St.* respont; *B* r. prendoit; *P* s. faisoit r. getoit — 202 *St.* denoit — 204 *A* Quil en avroit un araumant; *B* Que .I. dieu avroit vraiement; — 205 *St.* Por; *BP* m. seroit — *Après 206 P ajoute:*

Et quant il ot ce entendu
Que Apollo ot respondu

Morir l'astut par celle destre;
La veïssiés lou tandre anfant
Par [les] plantes el boix pandant;
Et [Polibus] qui [lou] trovai,
Con faitemant il [l'emportai]
Et lou norri et lou tint chier,
Con s'i[l] l'eüst de sa mollier;
Après comant il s'an parti
Por les lesdanges qu'il oï:
Trop li disoient cil follie
Qui vers lui ierent plain d'anvie,
Tot droit vers Thebes s'an tornai
Si con Fortune [lou] menai;
Son pere ocist par avanture,
Sai mere prist contre nature;
81, b Enfans en ost qui em pechié
Furent tu[it] nei et co[n]gruié;
Maix se fuit mult contre son vuel,
Car pius en trait ces iex de duel;
Si fellon fil [les] def[o]lerent,
Qui en la place [les] troverent;
Il en ost duel, si les madist
Et por [lor] mal [les] Deux requist;
Mult les maudist por lo pechié,
Les Deux pria qu'annemistié
Meïst entre elz ire et heor,
Meschief preïsse[nt] por l'enor. —
Mult i ert bien l'astoire p[e]inte,
Thebes bien faite et cloze et ce[i]nte;
Qui eüst gaires de savoir
Mult peüst bien [on] tref veoir
De[s] .II. freres la departie,
Des .II. vessaux la conpagnie,
De Thidëus lo fier message
Et l'asamblee del ber(g)nage;
Con il vindrent davant la ville
Et furent par .c. fois .VII. mille;
Pius de Jocaste lo(r) mesage
[Qu'elle] forni si comme sage,
Et la malee de la guivre
Si con elle est contee on livre;
D'Anphiaras comme il sorti
Et con la terre lou sorbi,
Et la mort d'Athe et lou pardon
Que il en fist au franc baron;
Lou duel [d'Ismoine] et lou gran plor,
Com el devint none lou jor;
Et pius la mort de Thidëus,
Si con l'ocist Menal[i]pus;
Pius rost de vie terme brief

210 *A* p. la main d. — *Après 210 P ajoute 8 vers; voy. plus bas.* — 212 *St.* la; *B* P. les .II. pies — 213 *leçon de B; St.* Polibien, li; *A* Polibon; *CP* Palibus; *L* Paliles — 214 *leçon de tous; St.* li portai — 219-20 *P*:

Trop lui disoient fellonnie
Cilz qui sor lui orent envie.

221 *A* sen ala — 222 *St.* li — 223-24 *A* c. nature - p. avanture — 225 *B* contre p. — 226 *A* n. et concrie; *B* mort et c.; *P* n. et adrechie — 229 *St.* lou, defalerent — 230 *St.* lou — 231 *St.* lou — 232 *St.* lou — 233-4 *manquent dans P*

235—6 *P*:

Quil leur donnast ire et doulours
A meschief venissent tous jours.

237 *St.* pointe — 238 *St.* cente; *ABCL* T. bien close et bien aceinte; *P* De th. et la tint pour cointe. — 239 *B* auques — 240 *St.* en; *B* en cel tre v. — 243 *P* Cideus — 245 *P* Quant ilz issirent de la v. — 246 *A* par .VII. f. C. m.; *B* asamble cent m.; *C* bien p. .V. f. m.; *L* p. .III. f. m.; *P* p. .c. f. .c. m. — 247 *B* Et de i. le miex sage — 248 *leçon de ABC; St.* Que li — 249 *A* Et le mesage de la g.; *B* de la vile — 250 *P* Si com il est escript — 251 *leçon de AB; St.* Dan Ph.; *P* Et si comme aiaux sorty — 254 *B* au fort b. — 255 *St.* demoinne; *A* dismene; *B* kel maine; *C* demena; *LP* demaine- 256 *A* il d. none icel j.; *B* c. el d. noine a cel j.; *P* neufne — 258 *St.* Menalapus

Car Tidëus en rost lo chief;
82, a La veïssiés mul grant mellee
Por lou sien cors en mi la pree;
Ipo(l)medon lou desfandoit
[Qui] mult grant faix en sostenoit;
Maix par engin et par mal art
Ethyocles l'ost de sa part;
Pius veïssiés on treif real
Ypomedon et son cheval
Noie[r] en l'onde pereleuse
Qui a Grigois fuit demageuse;
D'Antigoinne la druerie
[Qui] fuit par mult grant duel farie;
Partenopex i gesoit mors
[Qui as] Griiois ert granz [confors];
De l'autre part Ethyoclès
Et ces freres Pollimittès
S'antrocioient a dolor:
A mal chief vindre[nt] por l'annor;
Pius s'an tornai rois Adrastus,
Mors i lassai contes et dus;
De Creon firent roi dedans,
Pius en morut asseiz vimant,
Ne la tint guaires longuemant;
Li dus d'Athainnes la conquist,
[Qui] la citei toute [desfist]
O les danmes qui en la terre
Vindrent les cors lor signors querre;
La erent point mult richemant
(Miex que li livres nel comprant)
Li roi, li conte, li princier
Et tut li noble chevalier,
[Qui] desos Thebes el rivage
Orent [mult] pris de vacelage. —

Li tiers quartiers fut preciolz, v.
Sor toutes evres graciolz,
Et fuit d'un riche ciglaton;
Toute l'estoire Sallemon
Et d'Absalon, son frere chier, 82, b
Estoit escrit en cel qua[r]tier;
La veïssiés la dafiance
Et la dolante desevrance
Que Absalon fist vers son frere,
Quant se malai a[l] roi son pere
[Qui] ne li vost pas ostroiier
Qu'a son vivant deüst regnier,
Ne la corone ne l'annor,
Don pius moru(s)t a grant dolor;

260 *B* ront; *P* prist — *Entre 260-61* P intercale:

Au commencer de la bataille
A lespee qui mult bien taille.

261-62 manquent dans B — 261 *P* Lors — 264 *St.* Que — 266 *A* a sa p. — 269 *St.* noiet — 269-70 *intervertis dans A; manquent dans BCLP* — 271 *CP* Dantigones — 272 *St.* I; *tous* finie; *P* gr. seignorie — 274 *leçon de tous; St.* Que es, esfors — 276 *ABCL* pollinices; *P* polonices — 278 *B* A grant duel vienent p. l.; *L* lamor — *Après 280 BCLP complètent:*

Molt sen ala pouvres de gens.

Entre 281-82 P ajoute:

Dedans estoient ses amis
Qui moult estoient endormis.

281 *B* laiens — 283 *manque dans A*

285 *leçon de AB; St.* Que, a neant mist; *CLP* destruist — *Après 285 P ajoute:*

Quant il y vint o son barnage,
Com y passa la mer a nage.

291 *St.* tu *répété* — 292 *St.* Que — 293 *leçon de A; St.* mul; *BCL* le pris du v.; *P* O. conquis p. v. — *Après 293 P ajoute:*

Lonneur du mont et tout le pris
Ce leur estoit bien advis.

295 *A* envieus; *B* mervellos; *CLP* engigneux — 300-01 *BCL* desevrance - defiance — 304 *St.* Que; *P* Pour ce quil ne v. acorder — 305 *B* Quapres lui — 306 *P* De la c. et de l.

La veïssiés ces [oz] est[an]dre,
Proies cuilli(e)r et villains prandre,
Castiax et villes desrober,
Toute la terre degaster;
Maix la manie a[l] roi David
Ne [venoit] pas [a] eschari;
Sor Asalon tot a droiture
Torna mult grant desconf(a)iture;
Ne post mies tenir estal
Envers [Joab] de Monreal,
Qui senechaux estoit lou roi;
Vers Asalon n'ot onques foi;
Par mei un boix ou s'an fuoit
A[s] belles traces qu'il avoit
Remest en la forest pandant
A[l] rain d'un abre sorclinant;
La veïssiés com cil l'ocist
Et [com] la lance on cors li mist;
De l'autre part la gran dolor
Et la tristasse et lou grant plor
Que li rois fist por son enfant,
Car nulle choze n'amoi tant;
N'est pas marvoille s'i[l] l'ot chier,
Car il fasoit mult a prosier;
Sages et prous et biax estoit,
Riens for mesure n'i falloit;
A plaindre fuit li demoisiax,
[Car] sor tous homes estoit biax 83. a
Et puis morust si cruelmant
A premices de son jovant;
Lors firent [roi] de Salemon
Cui Deux dona san et rason:
Despius qu'il ost Adan formei
Ne fist il home tant senei
Com Sallemon, lou fil David. —
Miex fuit on treif que je ne di
L'euvre dou tample et la faiture
Don Diex ost mix sor lui la cure;
[L']evre fuit riche et de parage,
Faite par san et o barnage,
D'or et de pierres preciouzes,
De cleres genme[s] delitouzes,
[Qui] Danmedeu segnefi[oi]ent
Et les apostres qui [sivoient];

308 *leçon de tous; St.* ces braz estordre — 309 *LP* villes — 311 *P* a mal tourner — 313 *leçon de AL; B* ne vinrent mie; *St.* vienent, et; *P* par grant despit — 317 *leçon de tous; St.* Jaob; *A* J. son seneschal — 320 *P* Qui par my le roy s. f. — 323 *CLP* Desous .I. arbre; *B* Li senescaus i vint poingnant — 328 *P* Que david f.

Après 333 P intercale:

Ne hardement ne vasselage
Mult le tenoient tous pour sage.

334 *A* pl. fet; *C* pl. fist — 335 *leçon de tous; St.* Qui — 337 *A* primeces; *BL* premerains; *P intercale après ce vers:*

Grant dueil en firent par la terre
Car mult erent en paix sanz guerre.

338 *leçon de tous; St.* joie — 340 *B* Puis ke diex ot home f. — 342 *C* Que dabsalon — 343 *P* M. fuit letrez que len nen dit — 344 *B* et la nature — 346 *St.* Li; *BCLP* chiere de p.; — 348-49 *manquent dans CL; P:*

Moult la faisoit bel resgarder
Car nul ne pourroit deviser.

350—51 St. Que; *St.* segneflerent - suierent; *A* senefioient - vandroient; *B* s. - venoient; *P:*

Les signes que a dieu faisoient
Et les apostres quilz veoient.

Rien n'ot en celle edifiance
N'eüst a Deu senefiance;
Et de tout quant [qu'il i] fist mestre
(Ce testimoigne bien la lectre)
[En] toz les apparellemenz
Li moins voillans fut li argens;
Tuit cil del mont, conte ne roi,
Vartei vos cuit dire par foi,
Ne l'oseroient porpanser
[D'autretel] ovre restorer. —

VI. El [quart] ost (l')evre bien assize
D'un drap ovrei de mainte guize;
Mutabet l'ai oï(r) nomer:
Ensi le suelle[nt] appeller
Cil Espaignol et cil Gascon
Qui en cognoissent la fason;
Li .XII. mois, li .IIII. tens
I furent point par mult grant sans,
Li .XII. signe et les plenatés,
83, b Solois et lunne et [les] comatte[s]
Et li autre [tot] aussiment
Qui tornent o le firmament;
Mult demostroit bien la pointure
Par esperes et par figure
Comant la lunne [prent] clarté(r)
Par le [soloil] contreposei,
Car toute est [noire en sa nature]:
Ce [nos] tamoigne l'ascripture;
Et jors et mois et tans et anz
Et lor façons et lor sanblanz,
Et que chacuns doi maintenir
P[e]ûssiez [bien] el tref choisir;
La veïssiés yver graler,
Plovoi[r], nagie[r] et tampester,
Sovant toner et [foudroier],
Vignes et antes debrisier;
[En] mer(s) fasoit ces tempestez
Et en la terre mal assez;
Occioit beste[s] et osiax
Et [craventoit] povres bordiax,
Car quant il bien esmuet orage

352-55 *manquent dans A* — 352-53 *manquent dans P* — 354 *St.* que il; *B* t. chou kil i f. m. — 356 *leçon de BCL; St.* De — 357 *P* estoient darg. — 358-59 *manquent dans P; intervertis dans BC* — 359 *A* Voir vous an cuit dire par foi; *B* Verite dire vous en doi — 360-61 *P:*

Ne nul ne pourroit pourpenser
Une tele oeuvre compasser.

361 *leçon de ABL; St.* Ne autre — 362 *leçon de A; St.* quant; *BCLP* Li quars fu doevre b. a. — 364 *C* Murabis; *L* Mutabis; *P* Muscabis — 366 *P* garcon — 370 *CL* .XV. — 370-71 *P:*

Les XV signes et les .VII.
Planetes y furent pourtret.

A li planete-la comete — 371 *B* S. et l. ciel et mere

372 *leçon de A; St.* tuit — *Après 373 P ajoute:*

Si les conpaigne ung enchanterez
Qui mult estoit bon devinerez.

373 *B* la nature — 375 *leçon de tous; St.* prist — 376 *leçon de tous; St.* consoil; *P* enlumine — 377 *leçon de A; St* voire sa vanture; *B* n. par n. — 379 *A* Et jor et nuit; *B* Et tans mois et j. et a. — 382 *AB* el tr. veir; *L* eschies c.; *P* es eschec tenir — *Après 382 P intercale:*

Se vous eussies la maniere
Et la facon qui estoit chiere.

383 *B* gieler — 384 *leçon de tous (excepté C* grelloier); *St.* froidoier — 386 *B* Arbres et vingnes pechoiier; *après 386 P ajoute:*

Tours chasteaulx villes renverser
Et toutes terres forsener.

387 *St.* Et; *L* Ivers — 387-88 *P:*

En mer avoir grandes tempestes
Et en terre maintes molestes.

390 *leçon de tous; St.* tanpestoit; *P* Et cr. maisons par monceaulz

Ire resamble et [droite] rage;
Ver est plus doulz et plus tamprez:
Près sunt parans il et esteis;
Ver nous atrait toute doçor,
Ver resfrachit joie et bador,
Ver fait les abres ranvardir
Et les florattes espennir
Et les osiax on gal[t] chanter
Por lor joie renoveler;
Esteiz [remaint] mult près de lui;
Maistre de joie sunt il dui:
Toute doçor nos renovellent
Et toute joie nos apellent;
[D'amor donent espandemant]:
84, a Qui voit [les] flor et l'oudor sant
De[s] gens vergie[r]s et de[s] bialx prelz
Et la frachor des [bois] rameis
Et de ces herbes la vardour
Et par ces prés tante color,
Comant porroit estre si oz
[Que] vers amors se tenist cloz?
Atonpnus [est] aucques plasanz,
Chauz [est] et bialz, clers et lusans,
Les fruiz meüre et fait collir
Que esteiz fait ançois norrir;
Devers estei li vient sans faille
De tous les biens [la] comansaille:
Yvers de l'autre part li [maint]
[Qui] mult ces choze[s] li destr[aint],
Car toute riens voldroit destru[i]re:
En [li] devroit [les] talons cu[i]re;
Qui aüst aucques de savoir,
Mult [peüst] bien on tref veoir
De toutes riens les qualitez,
[Pour tant qu'il] fuit .I. pol lectrez —
Les colunbes [quil] sostenoient
Trestout lou tref contrevaloient:
L'une fui d'or, l'autre d'arjant,
Bien ovrees et [soutilment]
A(s) esmerades (et), a(s) sard[o]ines,
A topasses, a carced[o]innes;

392 *leçon de ABC; St.* vive; *A* Adonc; *manque dans L; — Au lieu de 393-94 P donne:*

La veissies ung aultre tans
Qui mult ert bon et delitans
Et mult esmuet joie et deduit
Ly jouvencel y font grant bruit
Prez reverdissent cest este
Que cil temps estoit apelle.

396 *B* Et nous done toute b.; *P* Et si nous donne grant b. — 399 *LP* en haut c. — *Après 400 P ajoute:*

Les leurios et les mauvis
Les rousignolz chantent a hauls cris.

401 *leçon de tous; St.* revient — 402 *BCLP* s. andui — 405 *leçon de A; St.* Damer done esprovemant; *B* efforcemens; *C* esprendement; *P* Damours peust avoir sentement — 406 *St.* la — 407-08 *manquent dans A* — 408 *leçon de tous* (*excepté P* bruel); *St.* bruiz — 409-10 *manquent dans B*

412 *St.* Qui — *Après 412 P ajoute:*

Nulz homs qui damour ait courage
Ne senteroit tant feust il sage.

413 *leçon de tous; St.* fuit; *B* auc. pesans — 416 *P* Que bon este a fait venir — 418 *St.* li; *A* Primes la bone com. — 419-20 *leçon de BCL; St.A* vient-destrient — 420 *St.* Qui; *P* Qui c. ch. mult destroit tient — 422 *leçon de BCP; St.* le, en — 423 *leçon de tous* (*excepté A* poist); *St.* puet — 425 *B* De tout le mont l. q. — 425-26 *intervertis dans P* — 426 *leçon de P; St.* Puet veoir que f.; *AB* Por ce (chou) quil; *C* Peruec quil; *L* Pius quil — 427 *St.* Qui; *A* quel — 428 *P* Tr. le mont — 430 *leçon de tous; St.* soltiment

[L']evre o [les] pierres plus valoit
C'uns autres rois n'aligeroit;
Li festes fuit d'or amerez
Par mainte[s] fois bien asfinez,
Faiz [a bericles, a esmalz],
A chieres pierres naturalz;
Maix des cord(r)es que vos diroie?
De lin ne furent, ne de soie,
Ne ja nunl jor ne porriront,
84, b Ne vielz ne laides ne seront,
Ne porroient estre empirie[es]
[Se] par feu n'ierent damagie[es]:
De chevalz furent de serainne;
N'en ont pas tant en lor dem[a]inne
Tuit cil del monde for la mer
Ou elles suellent [converser],
Ne ne[s] peüst li rois avoir
Se ce ne fu[s]t par lo savoir
De la sorciere desloial(z)
[Qui] fist lou tref emperial;
Par art et par anchantemant
Et par conjure d'oignemant
Se devaloit [el] fonlz de mer
Et pooit longues demorer;
Las serainnes a soi trahoit
Et par charme les sorprenoit
Tant ques avoit toutes tondues
Et de lor crines desvestues;
La corde doit [bien] estre chiere
[Qui] conquize est en tel meniere;
Par teil engin furent conquizes,
Faites sunt bien et entremisez;
Plus relusent el tref real
Que ne fait or [desor] metal;
Mult furent riche li p[a]isson
Et bel et noble de façon;
Nuns ne[s] savroit contreproisier,
Car tu[it] [erent] de balsamier
[Qui] sors tous [arbres a] mastrie:
[Sor tous arbres valt sa bonteilz
Come sor plon ors esmereilz];
Mult va[l]t li treif de l'or d'Espaigne
Ou ost [emprize] itel ovraigne;
Ja son paroil n'estuet maix querre,
Car tant com mers enclot de terre
Ne troveroit nuns hons son per: 85, a
N'est pas legiers a [recovrer].

433 *leçon de AB; St.* Li, la; *P* Lor et les p. plus valoient — 434 *L* ne fineroit; *P* Quaultre II roys ne plegeroient — 435 *P* Les lisces sont — 437 *leçon de A; St.* f. caberins et esamalz; *P* F. a boucletez a esmal — 438 *A* A riches p. — 441-42 *P:*

Ne jamaiz teles navra
Tant com le monde durra.

443-44 *leçon de A; St.* empiriez-damagiez; *B* honies-empiries — 444 *leçon de tous (manque dans L); St.* Ne; *P* Se p. f. n. atirees — 446 *St.* demoinne — 447 *B* Tout cil ki sont fors de la mer — 448 *leçon de tous; St.* demorer — 450 *St.* fuit — 452 *St.* Que — 454 *A* du jugemant; *BCLP* conjur dun (de) serpent — 455 *St.* en; *B* Sen avaloit

457 *LCP* Car les s. traissoit — 458 *B* Et p. carnin l. sousprendoit; *C* carnes — 460 *P* cheveux — 461 *leçon de tous; St.* e. mult c. — 462 *St.* Que — *Après 464 P ajoute:*

Nul ne pourroit ytel facon
Trouver ou livre Salemon.

466 *St. A* desuiz; *B* en son cristal; *P* contre m. — 467 *St.* poisson — 470 *leçon de tous (excepté P:* furent de bras de mer); *St.* furent — 471 *leçon de tous; St.* Que; autres ei; *manque dans P — Après 471 ABCL complètent:* De toz porte la seignorie — 472-73 *leçon de tous; intervertis dans St. qui donne* autres vast — 474 *A* M. luist; *BC* Miex; *St.* vast li — 474-75 *manquent dans P;* — 475 *leçon de L; St.* prix; *A* Qui fu ovrez de riche o.; *B* Ou fust comprise tele o. — 477 *B* la t. — 480 *leçon de AB, St.CLP* reconter.

I. *La tente attribuée à Candace.* Remontant, pour être élogieux, jusqu'au temps d'Enéas, l'auteur débute en attribuant la confection de la tente merveilleuse de Bilas à la reine Candace, augmentant ainsi l'intérêt de la description par l'allusion à la légende. L'histoire qu'il raconte à ce propos se réfère au *Roman d'Alexandre* où sont esquissées les célèbres relations d'Alexandre avec la reine. — L'expédition contre Gog et Magog terminée, y apprenons-nous, Porus fut soumis et contraint par Alexandre de le conduire en Orient. Au septième jour (316, 25) l'armée arriva aux bornes d'Hercule (cf. 56, 5), dont voici la description:

317, 4—8 Quant Libis et Arcus vinrent en Oriant
et orent tant alé que ne porent avant,
.II. imagines d'or firent, qui furent de lor grant:
en tel liu le poserent, qui bien fu aparant
et que mais à tous jours i fuscent demostrant.[1]

La renommée du conquérant se propagea jusqu'aux oreilles de Candace (371, 23—24) qui lui envoya des cadeaux pour l'attirer. Ayant repris au duc de Palatine la femme de Candeolun et ayant dévasté ses terres, Alexandre accepta l'hospitalité de la reine qui parvint à faire de lui son amant.

380, 29—30 Sire, dist la roine, tu ies et rois te dus;
se tu finis sans oir, dex est et mar i fus.

De nouveau comblé de cadeaux (383, 9—11), le roi se sépara de sa maîtresse pour passer en Babylonie, mais à son retour il s'arrêta à Tarse (492, 3—8) et la revit une dernière fois.

C'est à ces épisodes, — moins le dernier —, que notre passage fait allusion. Dans le Roman il n'est pas dit expressément

[1] Artus du v. 18 d'*Athis* doit évidemment être changé en Arcus; une meilleure leçon serait *bornes Hercu* (voir P. Meyer, *Rom.*, XI, p. 323, n. 4) qui correspond aux *Herculis Liberique trophœa* de la lettre d'Aristote (P. Meyer, *Alex. le Grand,* II, p. 171; cf. A. Hilka, *Zur Textkritik von Alexanders Brief*, etc., Breslau, 1909, p. XI; O. Söhring, *Werke*, p. 571). — Libis est Bacchus (Dernedde, *Ep. Stoffe*, p. 92). — Aux bornes plantées par Hercule en Orient fait également allusion Benoît de St. More (*Tr.*, v. 805—10), tandis que Wace (*Brut*, v. 728—29) fait de ces bornes un synonyme des colonnes de Gibraltar. — Sur les plus anciennes mappemondes, les »Columne Herculis» sont placées dans les Indes.



qu'une tente fût au nombre des trésors dont la reine fit cadeau à Alexandre; ce trait est donc entièrement du cru de notre auteur. — Observons que ni l'*Epitome* de Jules Valère (III, 18—27)[1] ni l'*Historia de Prœliis*[2] ne racontent rien de la liaison[3] entre le roi et la reine, ce qui met hors de doute l'influence du Roman.

Une description qu'il convient ici de rapprocher, c'est celle de la tente de Godefroi de Bouillon dans le poème en alexandrins de *La Première Croisade*,[4] fondé sur Baudri de Bourgueil vers la fin du 12e siècle. "L'auteur, dit M. Paul Meyer,[5] décrit longuement une tente merveilleusement belle que la reine Candace avait envoyée à Alexandre, qui avait fini par échoir à l'empereur Alexis, et dont ce prince avait fait présent à Godefroi de Bouillon." J'ai vu moi-même ce poème à Oxford pour pouvoir donner une notice plus complète du passage en question. Le récit va de la p. 96 à la p. 98 et illustre, par les images décrites, la phrase du début:

El monde n'ot façon que l'om seüst penser
Dont n'i soit la painture por l'autre rasenbler.

Le firmament avec les étoiles, le soleil, la lune, les 7 planètes, les 12 signes, les 4 vents, la mer, les 3 zones y sont représentés ainsi que les 7 arts, dont suit l'énumération:

La premiere est gramaire qu'(i) aprent a deviner
Et les parz a comprendre et les tens a former
Et od les consonanz les voals a meller;
L'autre est dialetike qui fist argumenter
A faire sillogisme et mainte rien fauser;

puis la rhétorique, l'"armenique" (l'arithmétique), la musique, la géométrie et l'astronomie:

Boeces qui la fist la soleit mult amer,
Car par lui savoit il mainte raison mustrer.

[1] Voir P. Meyer, *Alex. le Grand*, t. II, p. 188.

[2] Voir G. Raynaud, *Rom.*, XXXVII, p. 257; *Krit. Jahresbericht*, VIII, 2, p. 219.

[3] Le fils qui devait en naître est Alior de la *Vengeance Alixandre* par Jehan le Nevelon.

[4] Oxford, Bodléienne, Fonds Hatton 77.

[5] *Alex. le Grand*, t. II, p. 371. — Quelques morceaux ont été publiés par le même auteur dans *Rom.*, V, p. 1—63.



La mappemonde y est aussi "as regnes demustrer". — Quelques-uns de ces traits (le firmament, les planètes, les signes, la mappemonde) se rencontrent sur les 2 premiers pans de la tente d'Alexandre (*Al.*, 55, 16—20) d'où il se peut que l'auteur de la *Croisade* les ait tirés, puisqu'il prouve qu'il connait la chanson en l'appelant "mult bien rimée" (p. 300).[1]

Mais le plus singulier, c'est ce qu'on nous dit sur la provenance du pavillon. D'abord (p. 96), que:

Candace le fist faire en un[e] idle de mer
Et quatre Nubiens qui bien sorent ovrer;

puis (p. 98), que:

Candace la reine le fist por presenter
Al bon rei Alixandre qui le fist delivrer
La femme un soen fist *[fils]*, c'un coens ot fait rober,
Qui puis en fut pendu, qui qu'en deüst peser.
Quant morut Alixandre, sil dona Tholomei,
De sen ne de proesce ne savoit l'en son per.
Cil l'envoia son uncle Valeram de Valcler,
En son tresor le mist por plus faire durer.
Plus de quatre cenz ans i fud sanz remuer
Jesq'al tens Alexi qui l'en fist aporter;
Godefrei le dona, quant il l'ot fait jurer,
Et il devint sis hom por lui aseürer.

L'auteur du poème de la *Croisade*[2] (soudé dans le ms. de Spalding à *Enéas* et *Thèbes*) attribue donc la tente à la même reine Candace dont parle notre auteur, mais il sait en outre en faire un véritable historique que le Roman n'appuie en aucune manière.[3] Faut-il voir là autre chose qu'un accident et supposer une source légendaire commune? La découverte de documents nouveaux nous apportera peut-être un jour la réponse.

[1] Voir *Archives de l'Orient latin*, t. II, 2, p. 469.
[2] Plus loin il parle d'une autre tente merveilleuse:

Li rois de Sameli(?) l'envoia Alexi
Quil dona a Baudoin quant de lui s'en parti.

[3] La tente d'Alexandre avait été fabriquée par la reine de Saba et c'était la mère du roi qui lui en avait fait cadeau (p. 54, 12—13; 27—28).



II. *La décoration.* La tente est ronde, en forme de cercle même; les Romains qui la firent étaient si habiles que leur œuvre valait bien celles des Mors et des Egyptiens; ces peuples étaient réputés pour leur fabrication de tissus. Que le tref soit surmonté d'un aigle, ce n'est guère surprenant; à propos de l'apparition fréquente de cet oiseau dans la décoration médiévale, Léon Gautier rappelle[1] qu'il est "le symbole de la juridiction et du pouvoir" (cf. *En.*, 7321; *Th.*, 2947). L'incrustation de pierres précieuses est elle-même assez fréquemment célébrée dans les récits de ce genre, depuis qu'au début du 12e siècle l'influence des lapidaires s'était fait sentir. Il y avait, dit d'abord notre auteur, les douze sortes de pierres, mais il ne les énumère pas, comme s'il s'en rapportait aux connaissances de son public. On sait[2] qu'originairement la notion des 12 espèces de pierres (le nombre est celui des tribus d'Israël) provient de l'Apocalypse (ch. XXI, 19) et de l'Exode (ch. XXVIII, 17—21), où l'a prise Marbode, dont le petit poème latin a servi de source à Philippe de Thaün (*Best.*, v. 2977—3004).[3] Pour notre cas, il ne faut sans doute remonter qu'à des sources profanes vulgarisées, comme, p. ex., le passage de *Troie* (v. 14633 40) où Benoît énumère les 12 espèces.

La mention de pierres trouvées sur les bords des fleuves du Paradis est plus extraordinaire. Il y en a un pendant dans *Troie* (v. 6840–45) où l'on vante des boucliers "Quar de pierres de Paradis, D'Eüfratès e de Tigris Esteient tuit orlé e plein". Au v. 13398, Benoît mentionne aussi "le flun de Paradis"; *Floire et Blancheflor* compte l'Eüfrate (v. 1749) comme tel; *Thèbes* dit, v. 4013, que sur la tente d'Adraste furent représentés: "De Paradis li quatre flun"; Philippe de Thaün (*Best.*, v. 770—74) et Guillaume (*Best.*, v. 251) connaissent "l'eve de paraïs" et "le fluive d'Eüfrates"; quelques chansons de geste mentionnent enfin le Nil comme ayant sa source dans le Paradis terrestre.[4] Mais nulle part ailleurs dans la poésie ne se trouve une énumération des 4 fleuves en question. Seules, les mappemondes les indiquent: c'est ainsi que l'on voit figurées sur la carte bruxelloise

[1] *La Chevalerie*, p 522.

[2] Cf. W. Greif, *Die Bearbeitungen der Trojanersage*, Marburg, 1886, p. 37; A. Joly, *Benoît*, t. I, p. 405.

[3] Cf. Em. Walberg, *Gröbers Zht.*, XXV (1901), p. 697—704; P. Meyer, *Les plus anciens lapidaires français* (*Rom.*, XXXVIII).

[4] Voir Dreesbach, *Diss.*, p. 30.

de 1119 les quatre rivières bibliques: Fison, Geon, Tigris, Eufrate.[1] Ce doit donc être d'une source semi-scientifique analogue (Æticus?) que notre auteur a tiré son indication, mais remarquons en même temps l'erreur qu'il commet en énumérant deux fois le Nil, — Geon (ou Sison) en est un synonyme[2] —, au lieu de se souvenir de Fison = le Gange.[3]

III. *Le jugement de Paris et l'histoire d'Enéas.* A la division de la tente en 4 pans O. Söhring a fourni plusieurs parallèles; il convient surtout de rappeler celui de la tente d'Alexandre, puisque, dans le récit du Roman, à l'analogie du mode de construction décrit s'ajoute celle du procédé descriptif; c'est d'après un schéma tout à fait voisin que sont esquissés les tableaux d'Hercule et d'Hélène et ceux dont il est question ici. — La provenance de la mention du songe d'Hécube, mère de Paris, se laisse difficilement déterminer. Parmi les sources françaises, il n'y en a guère d'autre accessible que le discours d'Hécube que Jean Malkaraume insère de sa propre autorité après le discours d'Hélénus dans sa copie de *Troie*[4] faisant partie de son histoire sainte. Ce passage est ainsi conçu:[5]

«Helenus, filz, ainz qu'anfantai
Alixandre Paris, songai
Que j'anfantoie .I. grant brandon
De feu ardant, qui anviron
Ardoit de Troye la noblesse».

A l'hypothèse de cet emprunt ne s'oppose pas nécessairement la chronologie, puisque le ms. de Malkaraume est du 13e siècle, mais la divergence des deux rédactions ferait plutôt supposer une origine commune, latine ou française, sur laquelle nous renseigneront peut-être les recherches que poursuit M. Constans sur les origines de *Troie*.[6] — Que notre auteur ait connu ce

[1] K. Miller, *Die ältesten Weltkarten*, Stuttgart, 1895, t. III, p. 56.

[2] Dreesbach, *Diss.*, p. 31—33; Cf. *Th.*, v. 4020; *Le Récit de la première Croisade* donne Geau (Gau) v. 104 (voy. *Rom.*, V, p. 29).

[3] K. Miller, *o. c.*, p. 8.

[4] B. N., fr. 903, f. 54—180. — Cf. A. Joly, *Benoît*, t. I, p. 4 et t. II, p. 406—09.

[5] Tiré de Constans, *Troie*, t. IV, p. 389—90.

[6] L'introduction à *Troie* (t. V) ne paraîtra que dans deux ans d'après une communication personnelle de l'auteur (10/3 1909).



roman, c'est ce que prouvent les v. 73—78 aussi bien que les v. 155—163.[1]

Pour le récit du jugement de Paris, il nous est plus aisé de nous prononcer définitivement. Salverda de Grave a examiné[2] la provenance des récits parallèles d'*Enéas* (v. 99—182) et de *Troie* (v. 3877—3921) et il a été amené à supposer une source commune qui ne peut être — exclusivement du moins — ni Darès, ni Ovide, ni Lucien, ni Hygin, ni Apulée et qui, par conséquent, reste à découvrir. Dans notre cas, cette incertitude n'est pas trop embarassante, car — de même que pour la rédaction de *Floire et Blancheflor* (v. 465—86),[3] plus courte et tout autrement conçue, — *Enéas* se trahit manifestement comme le modèle. Comme preuves, il suffit de rappeler les mentions faites au v. 82 du présent (la pomme), au v. 83 de Discorde, puis des déesses Junon, Pallas, Vénus (mais pas Minerve, même ordre observé) qui toutes s'adressent à Paris. Les seules modifications que notre auteur ait fait subir de son propre cru au modèle sont des additions explicatives. Ainsi les v. 85—110 sont brodés sur les v. 117—121 d'*Enéas*.

La description du premier pan se termine par un résumé très succinct d'*Enéas*, depuis les peines qu'il eut à endurer pendant VII ans (*En.*, v. 183—210) et la déception de Didon à Carthage "bien painte" (cf. les descriptions du palais et du Capitole, *En.*, v. 505—15 et 528—39) jusqu'au retour en Italie, aux combats avec Turnus, roi des Latins, qui causa la mort de Pallas, fils d'Evandre (*En.*, v. 5753), et à la fondation de Rome.

IV. *L'histoire de Thèbes.* Trois indications (v. 196, 239 et 250) nous renvoient à une source littéraire pour les tableaux de l'histoire thébaine figurés sur le deuxième pan, et l'on voit bien vite que c'est au roman de *Thèbes* que songe l'auteur. Il n'y a aucun motif pour supposer qu'il aurait employé une contamination entre les sources latines du prologue d'*Œdipe* (Hygin et Mythographus secundus)[4] et la *Thébaïde*, ni fait usage d'une rédaction en prose, abrégée (mais précédée de l'histoire d'Œdipe) de

[1] Sur les 30 fils naturels (cf. *Tr.*, 8097) et les 5 fils légitimes de Priam, voir A. Greif, *o. c.*, p. 26.

[2] *Ed.*, p. LXIV—LXV.

[3] Voir Dressler, *Diss.*, p. 48—49.

[4] Gröber, *Grundriss*, p. 583.

l'œuvre du prétendu chrétien Estace le Grant.[1] Mais il est très net que le poème de Stace est la source, sous la forme qu'il a revêtue dans *Thèbes:* chaque vers s'y reporte visiblement.

Layus, y est-il raconté, fut le premier[2] seigneur de Thèbes. L'oracle d'Apollon lui révéla qu'il périrait par la main de son enfant (—45).[3] Pour s'en garder il commanda à ses serviteurs de pendre dans un bois le petit par les plantes des pieds (—130). Mais Polibus, roi de Phoche, le trouva, l'emporta et le chérit "Com se l'eüst de sa moillier" (v. 140 = *Athis* 216) jusqu'au jour où Œdipe, devenu grand, s'irrita de l'envie des courtisans et décida, sur le conseil d'Apollon (la Fortune?), de rentrer à Thèbes (—174). Il tua ensuite son père (—202) et épousa sa mère (—449) sans les reconnaître. La vérité lui ayant été révélée, il s'arracha les yeux de douleur, mais ses fils les foulèrent aux pieds, ce qui le porta à les maudire en prédisant leur haine mutuelle (—516). — On voit que notre auteur ne fait qu'énumérer ces points principaux de la légende.

Le sommaire de l'histoire d'Etéocle et Polynice est tout aussi authentique. Leur séparation (—564), la rencontre de Polynice avec Tydée dans le palais d'Adraste (—680), l'échec de l'expédition de Tydée envoyée comme messagère et la défense de celui-ci, la tentative de Jocaste pour réconcilier les deux armées qui, néanmoins, après le rapt de la tigresse apprivoisée,[4] en vinrent aux mains la première fois (—4710), l'engloutissement d'Amphiaraüs (—4838), la mort du noble Athon, la

[1] M. Constans est convaincu de la nécessité de supposer l'existence d'une rédaction de ce genre (voir *Œdipe*, p. 277; *Th.*, t. II, p. CXXI).

[2] De Cadmus, fondateur légendaire de Thèbes (cf. *Th.*, t. II, p. 80—81), il n'est fait aucune mention. On voit que sa présence dans notre poème est due à la rime (v. 199—200).

[3] L'addition de P après le v. 270 n'est pas moins fidèle au récit de *Thèbes:*

Quant cel enfant nasqui sur terre,	Conseil en prist et dist que ja
Il fist encerchier et enquerre	En my ung bois l'envoyera,
Comment s'en porroit delivrer,	Et commenda qu'il fut pendus
Car moult redoubtoit le tuer.	Tout par les piez et estendus.

[4] Observons que la leçon »guivre« (v. 249) se rencontre dans les mss. S et C de *Thèbes* (v. 4283 et 4310). Sur l'invention originale du motif de la tigresse dans *Thèbes*, voir Constans, *Œdipe*, p. 312 et *Th.*, t. II, p. 340.

douleur d'Ismène et son entrée en couvent,[1] la chute de Tydée sous la flèche de Ménalippe et la mêlée qui s'ensuivit entre Ypomédon et Etéocle jusqu'à ce que le premier se noyât (—9063), la mort de Parthénopé, lié d'amitié à Antigone, le duel final entre les frères (—9658), l'élection de Créon comme roi de la ville[2] dont ensuite Theseus, duc d'Athènes, accompagné des dames d'Argos, s'empara: autant de scènes, d'événements et de personnages, sur lesquels s'étend principalement le roman de *Thèbes*, et auxquels fait allusion le résumé d'*Athis*.

Il est à remarquer que les épisodes de Lycurgue, de Montflor et de Daire le Roux qui ont été arbitrairement introduits dans *Thèbes* manquent dans *Athis*. Ils ont probablement été écartés comme ne formant pas des éléments constitutifs du récit.

V. *L'histoire de Salomon et d'Absalon.* Le troisième pan offre certaines scènes bibliques des plus universellement connues; on sait qu'au moyen âge l'autorité de sa sagesse faisait de Salomon un personnage auquel on aimait toujours à se référer. — Les scènes qui font allusion aux conflits d'Absalon et d'Ammon, à sa poursuite de Joab (j'ignore pour quelle raison on le fait originaire de Monréal), au regret de David et à l'élection de Salomon, ainsi que la description du temple ont toutes trait aux récits de la Bible (II *Samuel*, ch. XIII—XVIII; I *Rois*, ch. VII).[3]

VI. *Les XII mois, les 4 temps, etc.* Sur le quatrième pan est figurée une série de représentations d'ordre astronomique: les 12 mois, les 4 temps, les 12 signes, les planètes, le soleil, la lune, les comètes et "les autres" qui tournent dans le firmament. De plus il y est démontré comment la lune tient sa clarté du soleil (les mappemondes offrent souvent de semblables démonstrations); puis suivent les particularités des jours, des mois, des saisons et des ans. Après ces notices l'auteur, qui encore une fois se pique d'être lettré, se livre à une appréciation personnelle des avantages de l'hiver, du printemps, de l'été et de l'automne. En terminant il revient à la décoration de la tente;

[1] Les variantes prouvent à quel point les copistes, en altérant le nom d'Ismène et en mettant «noine, neufne» pour none = religieuse, ont obscurci le sens des v. 255—56.

[2] A «Thèbes el rivage» (v. 292), cf. *Th.*, v. 6601 et 8684.

[3] Rien de plus fréquent au moyen âge, dit J. Guiffrey, que le mélange des personnages de la Fable avec les rois hébreux (*Bibl. de l'Ec. des Chartes*, XLVIII, p. 96, n. 1).



des "colombes", dont il signale surtout l'incrustation de pierres précieuses, des attaches et des piquets il fait autant de merveilles extraordinaires. La palme sera pourtant décernée aux cordes faites de cheveux de sirènes: quand bestiaire a-t-il inspiré à un auteur pareille fantaisie?

Toute cette énumération nous rappelle celle de Baudri de Bourgueil; en outre quelques rapprochements, en partie déjà signalés, se présentent nécessairement à l'esprit. Voici, d'une part, quelques détails empruntés à la description de la tente d'Adraste et du char d'Amphiaraüs:

Th, 4031

De l'autre part, el destre pan,
Sont peint li doze meis de l'an:
Estez i est o ses amors,
O ses beautez et o ses flors;
O ses colors i est estez;
Ivers i fait ses tempestez,
Qui vente et pluet et neige et gresle
Et ses orez ensemble mesle;

Th., 4718

I mist la lune et le soleil,
Et tresgeta le firmament
Par art et par enchantement.
Nuef espères par ordre i fist:
En la maior les signes mist;
Es autres set, que sont menors,
Fist les planètes et les cors;

d'autre part, rappelons-nous, dans la décoration de la tente d'Alexandre, ces vers:

55, 10 el premier cief devant, ot point .I. mois d'esté;
tout si com li vregier verdoient et li pré,
et ensi com les vignes florisent et li blé.
Li .XII. mois de l'an i sunt tout devisé,
tout ensi com cascuns moustre sa poesté;
les eures et li jour i sunt tout aconté;
li cius et li planettes et li signe nomé,
et li ans est desus pains en sa majesté,
et par lettres escrites i est tout demostré.

De pareils ornements étaient assez ordinaires au moyen âge, comme en témoignent aussi bien les recherches archéologiques[1] que certains parallèles postérieurs (cf., p. ex., *Claris et Laris*, v.

[1] «It would seem, dit James Fowler, that in the middle age, whether in illuminated manuscripts, early printed books, encaustic tiles, mosaics, wall-paintings or painted glass, representations of the months and seasons were of frequent occurrence. — The seasons were usually represented by symbols or occupations only». (*On mediæval representations of the months and seasons, Archæologia,* London, Nov. 1871; cf. A. Mâle, *L'art religieux,* Livre II).

2920 sqq.); mais il n'est pas douteux que les extraits que nous venons de citer indiquent une analogie plus qu'accidentelle.

Ce qui ressort, en résumé, de l'examen attentif de cette description très intéressante, c'est d'abord la certitude de son intime parenté avec les récits du même genre dans la littérature contemporaine, et c'est en outre les moyens d'entrevoir nettement de quels côtés son auteur possède l'orientation littéraire la plus approfondie. A cet égard rien de plus important que les relations étroites avec le cycle antique que nous avons prouvées; par là nous tenons aussi la clef de l'explication du caractère imitateur de la vulgate, point dont nous occuperons dans la suite.

V. Les questions d'auteurs.

Au début et à la fin du ms. de Tours se nomme, comme nous l'avons vu, un certain Alexandre qui se caractérise comme ignorant de la littérature et il n'y a nullement lieu, répétons-le ici où les raisons ne peuvent en apparaître que plus claires, de ne pas voir en lui l'auteur français, unique et indépendant, de cette rédaction primaire. L'origine indigène des sujets du prologue et les sources franco-hispano-orientales du thème de la partie I en témoignent d'abord; en outre, il n'y a ni pour la composition, ni pour le style, ni pour les images, l'idéal de beauté, etc., rien qui ne manifeste la même veine gauloise; aux allusions déjà indiquées s'ajoute la mention (33, a) du roi Hermine d'Egypte qui indique un emprunt de noms fait à *Boeve de Haumtone*.[1]

Ce que Grimm, contrairement à ces indices certains, a avancé comme preuves d'une provenance grecque de la partie I, et par quoi Weber (p. 5) est arrivé à émettre l'hypothèse d'un Alexandre grec, est facile à écarter. Ce qu'il y a de bien équilibré, voire de raffiné, dans la technique de la composition de la partie I est loin d'être sans analogies dans la littérature de cette époque: songez à la poésie bretonne et champenoise;[2] la peinture ingénieuse d'une passion sensuelle et maladive[3] se rencontre, depuis certains fabliaux, à travers toute la littérature courtoise[4], et

[1] Voy. la *Table* de Langlois, p. 193 et 336 et E. Brugger, *Behrens Zht.*, XXXIV, h. 2 et 4, p. 39; cf. aussi (32, c) la mention de Bilas de Damas.

[2] Les dialogues coupés d'*Athis* (cf. v. 858 et 1758) y ont leurs parallèles, comme dans *Enéas* (v. 8625, p. ex.)

[3] Cf. du Méril, *Floire et Blancheflor*, p. CXXIV; «l'auteur entre, dit-il, dans des détails trop ingénieusement vrais pour ne pas être traduits du grec.»

[4] Cf. M. Wilmotte, *L'évolution du roman fr. aux env. de 1150*, P., 1904, p. 90.

notons qu'ici ce penchant est relativement faible en comparaison des proportions qu'il atteint dans la vulgate dont les particularités en ce genre s'expliquent par l'influence d'*Enéas*. Quant à la mention du temple de Vénus (cf. les temples de Minerve, de Junon et d'Apollon dans les romans antiques) et de la promenade des amis au rivage, comment dire qu'elle témoigne chez l'auteur d'une connaissance des lieux? Nous venons de voir[1] que l'auteur de la vulgate, dans ses données topographiques, est bien plus complet, mais que, néanmoins, il ne prétend aucunement à l'exactitude. Quant aux noms propres, certains d'entre eux (comme Cardyonès[2] dans I, comme Acrises, Dorilas, Agreus, Filades, Thoas, Melis, Glaucus, etc., dans II et III) témoignent de l'importation de noms grecs qui se fit en France durant les Croisades; mais, d'autre part, il y en a, comme on va voir, qui ne nous sont pas inconnus.

Je ne me range pas à l'opinion de M. Constans[3] d'après laquelle Athis serait Athes de *Thèbes* (l'Atys de Stace, l'Itis du *Donnei des Amants*)[4], car Alexandre ne fait pas preuve d'une connaissance un peu poussée de ce roman; si l'on considère, par contre, qu'Athis apparaît dans plusieurs noms de lieux anciens (Athis-sur-Orge, — dont on connaît le traité en juin 1305 —, Athis-Orne, Athis-Mons, etc), on voit que ce fut un nom déjà connu de bonne heure en France. Evas nous est familier par le lapidaire "Evax fu un mult riche reis". La formation des noms de Gay(e)te (gagate) et d'Allemandine (espèce de pierre précieuse) est populaire; ils se rencontrent dans *Anseïs*, v. 1570 et *Floriant et Florete*, v. 869.

Mais, demandera-t-on maintenant, quel est cet Alexandre, dont l'origine française semble en effet incontestable? Nous ne saurions nous prononcer; en tout cas, on ne pourra pourtant pas l'identifier avec Alexandre de Bernay. Nous nous heurtons ici à une vieille tradition qui, partant du fait qu'on ne connaît pas d'autre Alexandre de ce temps-là, a accepté l'identification.

[1] P. 56—57.

[2] Du Méril (*o. c.*, p. CXXIII) n'a pas craint d'avancer que les noms d'Athis, de Prophilias et de Cardyonès seraient formés d'après des racines grecques exprimant les caractères des personnages!

[3] Cf. *Th.*, t. II, p. CLXVII.

[4] Cf. *Rom.*, XXV, p. 507.

Les premiers auteurs qui en sont responsables, Etienne Pasquier[1] (1529—1615) et M. Galland[2] (1646—1715), ne se sont pas exprimés très clairement, mais ce dernier est porté à voir en Alexandre de Bernay l'auteur et d'*Athis* et du *Livre d'Elène*[3] (daté des environs de 1270), et cela a amené Ginguené, après beaucoup d'autres,[4] à la conclusion que voici. »Le style, dit-il, p. 125, parait non-seulement du même temps, mais il offre des tours et des expressions qui le font ressembler particulièrement au style d'Alexandre de Paris. D'ailleurs, on ne connait point d'autre poète du même siècle qui se soit nommé Alexandre.« Depuis Ginguené personne n'a repris l'examen de la question, mais pour les conjectures on reste partagé en deux camps, dont l'un semble accepter la double paternité (G. Paris,[5] L. Clédat,[6] L. Constans),[7] l'autre la contester (Gröber,[8] Voretzsch,[9] Paul Meyer).[10] Dans le chap. des mss. nous avons vu la majorité des critiques se ranger parmi ceux qui acceptent l'identification. Mais c'est en vain que nous chercherions en faveur de cette hypothèse une autre raison que celle de la ressemblance des noms; rien n'est évidemment plus chimérique. — Que l'auteur de la première

[1] Dans ses *Recherches de la France* (éd. de 1643), livre VIII, ch. III. Pasquier fait état d'un roman *d'Athis et Profelias* en décasyllabes; il doit avoir vu le ms. B, car il cite les vers:

Chil jougleor vous en ont dit partie,
Mais il n'en sevent valissant une alie,

où l'on reconnait le début d'*Anseïs* (v. 10—11).

[2] *Discours sur quelques anciens poètes et sur quelques romans gaulois peu connus* (*Mém. de l'Ac. des Belles-Lettres*, La Haye, 1719, p. 465); cf. L. Gautier, *Les épopées françaises*, P., 1892, II², p. 667.

[3] L'idée de cette dernière attribution doit lui avoir été suggérée par la signature »Alexandri manu propria«, faite par le secrétaire de Louise de la Tour (dame de Créqui-Canaples) à la fin du ms. de Lyon. L'hypothèse a été définitivement écartée par R. Ruths, *Diss.*, p. 3—4; cf. H. Suchier, *Œuvres poétiques de Beaumanoir*, P., 1884, t. I, p. XXVII—XXVIII; E. Freymond, *Krit. Jahresbericht*, III, 2, p. 150.

[4] Goujet, Legrand d'Aussy, Levesque de la Ravallière, de la Rue, etc.

[5] *Litt. Fr.*, § 51.

[6] *Hist. de la langue et litt. fr.*, I, 1, p. 331.

[7] *l. c.*

[8] *Grundriss*, p. 588.

[9] *Einführung*, p. 389.

[10] *Alex. le Grand*, t. II, p. 235.

branche du *Roman d'Alexandre*, de la partie qui s'étend du *Fuerre de Gadres* à l'œuvre de Lambert le Tort, le collaborateur de Pierre de St. Cloud à la branche IV et celui qui, comme nous le croyons, a relié entre elles les parties du roman (terminé avant 1177[1] ou du moins 1190)[2], ait pu passer de cette épopée en alexandrins et tirades monorimes glorifiant avec une verve enthousiaste et une exubérance fantaisiste la largesse et les aventures du grand roi macédonien à un petit poème en octosyllabes d'accent et d'allures si différents, où le merveilleux fait place à une minutieuse observation psychologique, ce serait accepter une antinomie littéraire inadmissible au moyen âge. De plus, Alexandre de Bernay,[3] ou de Paris (nom de son père), fut un homme fort lettré et bien vu à la cour de Philippe-Auguste. Il savait consulter l'*Epitome* de Jule-Valère et l'*Histoire* de Léon, Quinte-Curce et Joseph, développant ainsi sa familiarité avec le latin: il possédait la science universelle de son temps et avait de bonnes connaissances littéraires. Tout cela est en contradiction avec la confession de notre Alexandre (aveu qui se vérifie parfaitement) de ne pas être "sage de clergie."

Cette question de l'érudition, outre les raisons exposées au chap. II, C, fait apparaître aussi la distinction qu'il y a à faire entre "l'Alexandre de Tours" et l'auteur anonyme de la vulgate. Celui-ci doit avoir appartenu aux érudits professionnels de son temps; il savait probablement le latin. Par son style et sa composition il se rapproche plus de son prédécesseur que de l'auteur du Roman, soit; mais on ne saurait l'identifier avec le premier. Il est curieux que, bien qu'il n'ait en aucune façon dévoilé son anonymat, le copiste du ms. de St. Pétersbourg[4] a pourtant su le distinguer de son prédécesseur, comme le prouve le vers final ajouté à ce ms.:

L'ame ait repos quil commenca,
Joie d'amours quil defina.

La vulgate n'est pas, comme les œuvres d'un Godefroi de Leigni ou d'un Gerbert de Montreuil, une simple suite, mais une sorte de remaniement fait sur la base de l'autre rédaction et qui

[1] Voretzsch, *Einführung*, p. 275.
[2] P. Meyer, *Alex. le Grand*, t. II, p. 257.
[3] Bertain, Vernay, Berri se rencontrent aussi.
[4] Cf. Weber, p. 4.

s'est revêtu d'un tout nouveau costume. Ce n'est plus la simple histoire d'une amitié fidèle, mais un vaste roman d'amour et de chevalerie. Pour résoudre le problème de sa formation, il importe surtout de regarder quels en sont les modèles. Où les chercher? L'examen de la description de la tente, par les connaissances intimes du cycle antique qu'il nous a révélées, le fait soupçonner et, en effet, c'est manifestement sur les schémas de ce cycle que le nouvel auteur, — car il n'y en a, c'est la thèse que nous voulons soutenir ici, qu'un seul —, a formé son style et, plus encore, établi toute sa composition. Nous le voyons d'abord dans la façon dont il traite de l'amour.

Il imite surtout *Enéas* et *Troie*.[1] Ce qui l'intéresse le plus, c'est la dialectique et la sophistique de l'amour, c'est de peindre en longues déductions et en interminables monologues la métaphysique et la pathologie de la passion, d'en observer la genèse et l'essence. Les descriptions de l'amour d'Athis et de Gayte et de l'inclination de Piritheus pour la jeune Romaine rappellent de très près, tant par leurs traits que par leur couleur, les plaintes de Didon (1220—1445), la discussion de Lavine et de la reine (7857—8020), les monologues de Lavine et d'Enéas (8050—8775; 8910—9100) ou encore les amours de Troilus et Briseïde, de Diomède et Briséïde, d'Achille et Polyxène (*Tr.*, 13261, 15002, 17545, 20193, 20691, etc.).

Nous savons combien était universelle aux 11e—13e siècles la glorification de l'amour et quelle est l'évolution du genre amoureux. Que ce soit par un développement spontané répondant aux exigences d'une société plus à l'abri des troubles guerriers et plus portée aux occupations de l'esprit, ou que l'on ait à considérer l'influence toujours grandissante de la civilisation beaucoup plus avancée du Midi des troubadours, toujours est-il que déjà aux cours d'Aliénor de Poitiers, d'Eléonore de Guyenne (à qui est peut-être dédié *Troie*) et plus encore chez Marie de Champagne, protectrice de Chrétien, on commença à goûter le raffinement dans les mœurs et, dans la poésie, les sujets délicats se prêtant à l'analyse psychologique.[2] Toute une littérature naquit, s'inspi-

[1] Dressler, *Diss.*, p. 17, n. 1, juge les récits amoureux de *Tr.* moins parfaits que ceux d'*En.*, sur lesquels ils sont probablement modelés.

[2] On a considéré (cf. A. Hilka, *Krit. Jahresbericht*, VIII, 2, p. 299—300, qui rappelle l'intéressant article de H. Crohns, *Zur Geschichte der Liebe als*

rant d'Ovide et ayant pour seul objet l'amour. "L'amour courtois, érigé en science, avec des préceptes et des manuels, des maîtres et des disciples, était la grande mode qui régnait en souveraine absolue sur tout le monde des châteaux et des palais, qui en dirigeait tous les entretiens, toutes les actions."[1] Ce courant littéraire atteignit sa plus haute expression avec *Lancelot*. C'est en lisant ce poème qu'on se rend le mieux compte du chemin parcouru entre les chansons de geste avec leur furie guerrière réprimant toute sensibilité et la poésie bretonne et champenoise, et que l'on conçoit entre quels antipodes se placent les romans antiques avec leur psychologie légèrement raffinée, mais encore alliée à la naïveté de l'époque précédente. — *Enéas* est sans doute pour quelque chose dans les peintures de *Cligès* (v. 440—1046). Mais, que je sache, son schéma n'a été entièrement repris que dans *Athis* qui ne fait que le simplifier: en insistant, dans les relations courtoises, sur la fidélité constante et la timidité qui recule même devant la coquetterie, *Athis* diffère de ce qui complique l'intrigue dans *Enéas* et aussi dans *Troie* (cf. les caractères légendaires de Médée et de Briséïde).

Comme particularités des récits en question, il faut noter l'emploi fréquent des métaphores (l'amour captive avec ses liens, ses courroies, sa glu; frappe de ses dards, de ses flèches, etc.), l'énumération des maux qui viennent aux amants du "fin amour" (ils n'ont plus ni faim ni soif, frissonnent, tremblent, suent, baillent,[2] 41, a; 54, b; 156, a), l'amour caractérisé comme une angoisse, une fièvre, une véritable maladie, dont aucun médecin[3] ne trouve le remède, mais que seule la satisfaction des sens pourra guérir (cf. 40, b—68, b; 145, b—147, a).[4]

«*Krankheit*», Helsingfors, 1905) la possibilité d'autres influences encore, notamment de la poésie perse-arabe et de la littérature médicale (Benoît connaît Galien: *Tr.*, 10248).

[1] E. Langlois, *Origines . . . . de la Rose*, p. 25.

[2] «damals der conventionelle Ausdruck der Klage, des Hungers, des Schreckens» (Fœrster, *Venus*, p. 58).

[3] Pour le diagnostic, on se servait souvent au moyen âge de l'examen du pouls et de l'urine (O. Müller, *Diss.*, p. 33); cf. E. Rohde, *Der griechische Roman*, p. 53, n. 2.

[4] Il y a aussi, dans *Athis* comme dans *Troie* (13441, 13471) et *Enéas* (1590, 1600, 9960), des traces de cet esprit de méfiance et de mépris envers

Illustrons quelques-unes de ces données par des citations parallèles :

47, b
Amor l'asaut et lou jostize.
Mult lou destroint d'astrai[n]ge guize:
Plaindre lo fait et sopirer. —
Amors l'afroie, amors l'asaut;
Fremist, sopire et treisaut,
Une hore ai chaut et l'autre froit,
Comme se fuit .I. mabre drois.
Amors l'atize, amors l'aprant,
Amors li mue son talant.

56, b
Amors me sanble droite rage,
Quant il, encontre mon voloir,
Me fait amer par estevoir.

146, b
Fievre, se cut, m'a en destroit.

147, a
Orains li prist ne sai quel frois.

En., 7921
D'amor estuet sovent suër
et refredir, fremir, trenbler
et sospirer et baaillier,
et perdre tot beivre et mangier
et degeter et tresaillir,
muër color et espalir.

Tr., 15010
Amors li a fait tel entraite
Dont la color li change e mue
E dont par maintes feiz tressue.

En., 8207
Amors, mis m'as el cors la rage.

En., 8062
Voillë o non, amer l'estuet.

Tr., 1295
Amors, vers cui rien n'a defense.

En., 7919
Pire est amors que fievre aguë.

Passons aux récits de combats: nous allons voir combien *Athis* se rapproche de *Troie*[1] et de *Thèbes*. Le champ des comparaisons est vaste, car il n'y a pas en réalité de siège d'Athènes selon les règles (et le surnom du roman n'est par conséquent pas exact): les pierriers, les chaables, le feu grégeois, les béliers, les bretesches n'y sont jamais employés, mais l'action se passe toujours en rase campagne.[2] Il y a quatre batailles (91, a—112, a: 158, a—183, b; 204, b—243, b; 267, b—270, a) et toutes se res-

la femme qui fut plus tard tant alimenté par les œuvres des goliards et d'un Jean de Meun. Citons p. ex.:

44, a. Fame est legiere come vans,
Ai toz vuelt faire [son]* talans;
En l'ueil a fame son corage.
Famme n'esgarde nul parage
Fors soulement ce que li plait.

* *Ms.* sa. (Cf. 49, a et 60, a).

[1] Sur les procédés d'exposition dans *Troie*, voir Dernedde, *Epische Stoffe*, p. 7—8.

[2] Néanmoins Athènes passe pour une ville fortifiée (133, b; 180, a; 191, b) par des murs et des tours, par des lices (palissades), des barres, des barbacanes et des tranchées, moyens les plus usités pour défendre une forteresse (cf. Mertens, *Diss.*, p. 59).



semblent, toutes sont coulées dans ce même moule épique en octosyllabes que le cycle antique adopta le premier en prenant les chansons de geste comme modèles. Jamais de tournois chevaleresques, de duels convenus, privés ou judiciaires, dont sont remplis les romans d'aventure, mais de longues campagnes d'une mise en scène aussi détaillée que monotone.

L'ennemi provoqué par un messager, on convoque les alliés: rois, ducs, barons, amiraux (173, b; cf. *Tr.*, 13074), etc. L'armée est mise sous le commandement en chef d'un connétable (Prophilias, 93, b; Phedrias, 223, a) et ses masses fabuleuses (de 30—100.000 hommes) sont disposées en "batailles" ou "échelles". Dès l'aube, on procède à l'attaque et l'on recourt aux méthodes usuelles de la stratégie: guet-apens, embuscades ou retraites simulées pour surprendre l'ennemi à un détroit ou un gué. La bataille s'ouvre par une série de combats entre les chefs: ils se rencontrent avec une fougue violente et sauvage, la lance à la main; renversés, ils se relèvent pour continuer à pied la lutte, tomber l'un sur l'autre à grand coups d'épée, s'éclabousser le visage de sang et de cervelle, taillader, massacrer. Que de heaumes brisés ainsi, d'hauberts démaillés, de casques écrasés, d'écus rompus! — Ces duels se succèdent longtemps avant que la mêlée devienne générale et que les lignes de fantassins et de cavaliers puissent se mêler au combat: alors le champ ruisselle bientôt de sang et d'entrailles répandues, le sol tremble et, sous les regards de plus en plus enthousiastes des spectateurs et des spectatrices qui regardent du haut de créneaux, la bataille ne cesse qu'avec la fuite d'un des camps. Le vainqueur, ayant achevé la poursuite, s'enorgueillit du butin, surtout s'il consiste en prisonniers de haute naissance et en chevaux de pur sang.[1] Après l'échange d'otages se concluent vite les trêves.

Ces thèmes reviennent constamment dans *Athis* autant que dans *Troie* et la forme qu'ils revêtent n'est pas moins accablante ici que là. Quelle prolixité dans l'expression, quelle monotonie, quelle accumulation de termes et de locutions identiques! En lisant ces descriptions à la suite les unes des autres on discerne immédiatement leur communauté de règles, de conception et de clichés. Voici quelques citations:

[1] Il y en a de Monréal (122, b), de Bénévent (170, a), de Garillant et d Arabie (172, a), d'Espagne (216, a), etc.



101, b
La veïssiés estor meller,
D'ammedoulz pars gens assanbler,
Lances croissir, escuz parcier,
Haubers [des]ronpre et desmalier. —
Tant roidemant sunt encontrei,
Li uns ai l'autre reversei;
Les lances ont [es]* cors brisies,
Les belles chars mult empiries.
102, a
Em piés resaillent si de plain
Come si fussent trestut sain. —
Suz as hyames tes cox se donent
Que tu[it] chancelle[nt] et estonent.
106, a
Lou confenon li mist el cors
Que d'autre part en issi fors.
165, a
L'aubert vestu, fort et tenant,
L'iame lacié, cler et lusant,
L'acu au col, d'or et d'asur,
L'apee traite o le bran dur. —
[Les]** granz galoz se pert de[s] rans,
Il conistront ces colz par tens.
Entr'eulz se fiert, s'ansagne escrie,
Por pol qu'il ne nomai s'amie.
183, b
De toutes pars les gens envoie
Ardoir, gaster et prandre proie.
205, a
Vareiz orguel de chevaliers,
S'orreis la frainte des destriers.
Des ollifans mult haut escrois
Et des fors lances les esclois.
211, b
La ot noize, la ot criee,
La ot estor, la ot malee.

* *Ms.* a ** *Ms.* La

Tr., 7396
La oïsseiz un hu lever
E une noise e uns teus criz,
E crois de lances e d'escliz.
Tr., 8408
La ot un fier estor meslé,
La veïssiez escuz percier
E les verz heaumes detrenchier.
Tr., 10730
Puis si se vont entredoner
Par mi les escuz de colors
Et par mi les heaumes a flors.
Li hauberc blanc, fort et doblier
Se desmaillent contre l'acier.
Parmi les cors passent les lances:
La ot fait d'ames desevrances.
Tr., 23927
Tres par mi le cors a bandon
Li meïst tot le confanon.
Th., 3310
L'auberc vestu, ceinte l'espee,
L'eaume lacié, l'escu al col.
Th., 3391
La veïssiez hastes baissier
Et tanz gonfanons despleier,
Escuz croissir, haubers fausser,
Lances brisier, tronçons voler.
Th., 4359
L'espié li mist par mé le cors
O tot le gonfanon entors.
Th., 5573
En haute voiz s'enseigne escrie
Et ses homes o sei alie.
Th., 9547
Les hastes donerent grant crois,
Contre mont en volent li trois.

La scène où Athis reconduit vers la ville à cause de sa blessure se jette de nouveau dans la mêlée (227, b) rappelle la conduite d'Hector (*Tr.*, 14129). — Des expressions fréquentes dans *Troie*, mais assez particulières à ce roman, comme "ire (duel) et pesance", "froide nouvelle", "jeu parti" (= alternative), "ferir el tas", etc., paraissent empruntées dans *Athis* (110, a; 159, b; 182, b; 275, b, etc.). Des deux côtés se marque le même penchant à animer le récit par la répétition du même mot au commencement des vers d'une série.

Ces rapprochements étant faits tant pour la partie II que pour III, il s'ensuit que nous considérons ces deux parties comme de la même main française. Il nous reste pourtant encore à réfuter certains arguments de Grimm qui, ne distinguant que deux parties, met la séparation entre II et III qu'il attribue à des auteurs différents.

Il s'appuie en premier lieu sur un prétendu manque de cohérence entre les parties. Il est vrai, dit-il, p. 267—68, que dans III les deux amis apparaissent, mais au lieu d'être les personnages principaux ils ne prennent qu'une part accidentelle aux événements; les combats décident de la destinée d'autres héros dont il n'est fait aucune mention auparavant. L'intrigue est pleine de disparates, sans que la fin soit amenée nécessairement et l'esprit qui l'anime n'est qu'une déraisonnable ambition guerrière. Bilas ne constitue pas un lien réel entre les deux actions par son désir de vengeance, car, dès qu'il est à Athènes, il suit son inclination pour la sœur d'Athis sur laquelle rien ne nous est dit préalablement. Cardyonès qui, ne se souvenant plus de son amour pour Prophilias, exprime ses sympathies à Piritheus et qui, à la nouvelle de la mort de celui-ci, succombe de douleur, détruit l'idée que l'on s'était faite de sa fidélité. Tout aussi peu convient-il que Prophilias, encore inconsolable de la mort de sa femme, accepte de suite d'être dédommagé par la main d'Allemandinne.

Que l'objection concernant les faiblesses de l'intrigue soit justifiée dans une certaine mesure, nous l'avons déjà admis, mais en en donnant pour raison l'inévitable différence de composition entre la partie pour laquelle existait une source à amplifier et celle qui n'en possédait pas. On sent peut-être l'effort pour ne pas perdre le fil qui doit conduire l'intrigue à un dénouement naturel, mais il est très exagéré de reprocher à la peinture des caractères une incohérence inadmissible chez un seul et même auteur. En réalité Grimm n'a pas pu en juger sainement, n'ayant eu à sa disposition que le sommaire insuffisant de Ginguené.

Comment dire d'abord que, par l'intérêt qui s'attache à eux, les deux amis ne restent pas au premier plan jusqu'à la fin? La partie III débute pourtant par leur retour à Athènes et la peinture de l'accueil enthousiaste qui les y attend (140, b), et c'est Gayte qui, par l'amour qu'elle éveille en Piritheus, cause le premier conflit (151, a) où seule l'intervention des Romains et de Theseus permet de remporter la victoire. Dans la seconde



bataille le prix de vaillance est décerné aux amis qui concluent en outre les trêves. Et la paix n'est définitivement faite que par une solution acceptable à la rivalité initiale de Bilas et d'Athis. Combien enfin sont nombreux les témoignages de l'admiration qu'éveillait dans les deux camps la supériorité des amis! (cf. 147, b; 158, b; 180, b; 235, a—b; 258, b, etc.; sur leurs exploits, voy. p. 170, 184, 217, 226, 232, etc.).

Dans le portrait de Bilas, il est aussi difficile de voir ce qui est changé. Nous le savons, dès la première présentation qui en est faite, roi riche et puissant, "riches d'avoir et fors d'amis", guerrier violent et redoutable, mais d'une parfaite courtoisie. Et il reste tel (cf. 76, a; 78, a; 107, b; 243, b; 259, a; etc.). Après qu'il a juré à Rome de se venger (111, b), nous attendons sa réapparition à Athènes et le voilà;[1] non pas obsédé d'une haine aveugle contre les amis, dont au contraire il sait admirer les qualités (190, b), mais poussé par le besoin de vengeance (196, a—b). Or, le succès n'est nullement aussi rapide qu'il l'avait espéré et Gayte ne lui est à aucun prix cédée par Athis (266, b—267, a). Mais entre temps Phedrias prédispose le roi à apprécier les charmes de Savinne (259, a) et Bilas le fait si bien que, quand bien même il lui faut en venir aux armes encore une fois, ses sentiments lui permettent d'accepter de bon gré celle qui s'offre en vierge de la paix (274, a). Il obtient la sœur au lieu de la femme d'Athis, et des deux côtés l'on est si satisfait de cet arrangement qu'il n'y a plus aucune raison de prolonger la lutte. En quoi ce dénouement n'est-il pas vraisemblable autant que bien conduit?

Cardyonès, de son côté, n'est pas aussi indigne d'admiration qu'on le croirait à entendre Grimm. Elle ne meurt pas, comme notre résumé le montre, à cause de Piritheus — avec lequel Gayte seule était entrée en relations courtoises —, mais parce qu'elle ne peut pas survivre à son époux dont on lui a annoncé par erreur la mort (269, a).

Egalement fausse est l'accusation de légèreté portée contre Prophilias. Ce n'est que difficilement et poussé par le sentiment du devoir qu'il se laisse persuader par Savis et Athis (273, b) d'accomplir le vœu de son compagnon tombé et d'épouser la sœur

[1] Cf. l'allusion à sa défaite, 141, b:

Tel dolor n'ot cel jor en Bire
Que Bilas ont si mal balliz.



de celui-ci, qui s'était du reste déclarée auparavant pour lui (265, b); et l'auteur s'empresse de dire que deux ans après les noces elle restait encore vierge.

Grimm a voulu prouver qu'il y aurait à faire une distinction entre les parties d'une autre façon encore; il y a, croit-il, des traits qui dans II indiquent la civilisation grecque; et il fait cas d'abord de l'épisode sentimental (112, a—119, b) où les larmes versées sur ceux qui sont tombés et l'adresse de Prophilias à consoler son ami, aussi bien que la ruse d'apaiser, en amenant le butin, le chagrin des parents lui semblent témoigner de l'état d'esprit de la décadence byzantine. Pour nous, cela apparaît sous un tout autre jour. Si l'on compare les regrets exprimés à Athènes sur Piritheus blessé (184, a—b) et les plaintes de ses parents (270, b—273, a) avec l'épisode en question, ils témoignent d'une sentimentalité tout à fait analogue. Partout, du reste, à la perte d'un être cher on se pâme et l'on pleure, mais sans aller jusqu'à des exagérations déraisonnables; très souvent interviennent des réflexions sur le caractère impitoyable de la mort, la vanité de nos larmes et la résignation qu'exige la dignité humaine. Il nous est impossible de nous garantir contre l'attaque imprévue de la mort ni de rappeler ceux qui nous ont été ravis, donc à quoi bon se plaindre (116, b; 272, a)? — Et, pour passer aux modèles du cycle antique, les manifestations du thème des larmes y sont toutes pareilles.[1] En les comparant aux bruyantes expansions et aux épanchements démesurés des héros des chansons de geste ou aux plaintes contenues et calculées, par étiquette ou bienséance, des chevaliers de la Table Ronde, on voit qu'elles marquent une étape passagère dans l'évolution du thème.[2] *Athis* garde mieux encore le juste milieu; il n'offre aucun épisode lacrymatoire de proportions aussi grandes que, p. ex., celui d'Hécube dans *Troie*.[3] — Il porte moins encore, répétons-le, des traces de ce sentimentalisme décadent qui dans les romans byzantins s'exprime en interminables épanchements pleurards et rien ne justifie donc l'hypothèse de Grimm.

[1] Toute la scène des regrets sur Piritheus tombé rappelle fort la mort d'Athon et la douleur d'Ismène dans *Thèbes*.

[2] Cf. L. Beszard, *Les larmes dans l'épopée francaise*, etc. (*Gröbers Zht.*, XXVIII (1903), p. 641—74).

[3] Cf. encore *Tr.*, 10325, 16320, 25271; *Th.*, 1930, 2590, 3623, 4879, 6740 *En.*, 7245, etc.



Pour ce qui est du butin, le moyen dont, selon le roman, les Romains en profitèrent s'explique parfaitement par l'honneur que symbolisait au moyen âge toute conquête, surtout si la valeur en était grande, ce qui devait être le cas ici, à cause des prisonniers que l'on avait faits; notons que, contrairement à ce qu'avance Grimm, les amis ne s'emparèrent pas de la tente avec une avidité illégitime, mais qu'elle fut offerte à Gayte dont les noces y furent célébrées (118, a—b; 123, b).

Parmi les autres arguments de Grimm, quelques-uns ont déjà été discutés en traitant de l'amour, de la géographie et de la tente de Bilas. Il n'en reste que deux. L'un concerne les noms propres grecs; comme nous avons parlé plus haut de la liste des chefs guerriers et des noms de la partie I, quelques mots suffiront et ce sera sur l'emprunt de noms fait aux romans antiques. Gröber (*Grundriss*, p. 588) a conjecturé que Prophilias est formé sur Porphyre (*Th.*, 5681) et M. Constans a remarqué[1] que "le Theseus qui figure dans le roman est un descendant du grand Thésée"; "il a pour fils, poursuit-il, Pirithoüs, qui, à l'insu de son père, déclare la guerre à Ajaus, fils de Thélamon, duc de Chorinthe et descendant du grand Ajax". Vu les relations que nous avons démontré exister entre *Athis* et le cycle antique, ces rapprochements paraissent tout à fait légitimes. — Remarquons à ce propos que dans III notre auteur, étalant encore une fois des connaissances érudites, complète ses données par des réminiscences mythologiques et littéraires. Ainsi il fait (142, a) de Piritheus le nom d'un ancien ami inséparable de Theseus[2] et (148, a) il montre celui-ci — après s'être vanté d'avoir détruit Thèbes dont les Grecs ne pouvaient s'emparer[3] — rappelant sa victoire sur le Minotaure dans la "maison Dedalus", d'où il sauva

[1] *Th.*, t. II, p. CLXVII—XVIII.

[2] Si rost. I. duc a conpaignon:
Piriteus avoit a non.
Du[i] chevalier plus ne s'amerent,
Ne plus dolant ne desevrerent. —
Et por celi [si]* fist li dus
Son fil nomer Piriteus.
* *Ms.* se.

[3] Thebes que Scrion ne porent prandre
Priz et destruz et miz en cendre.
[B. N. 794 donne, au lieu de Scrion (Créon?), Greu].



les trois(?) filles du roi.[1] Ajas (151, a) descend bien du fameux guerrier troyen. Le duc Armagoras (159, b—160, a) est le neveu de Pythagore »lou fil Esope (A: li philosophes) qui tant sot«. Philippe de Thaün (*Comput*, v. 2687) est, que je sache, le seul qui avant notre auteur ait placé Pythagore parmi les philosophes.[2]

En dernier lieu, Grimm s'est attaché à ce qu'il croit être une allusion à la différence de langue entre Rome et la Sicile.[3] L'argument est très faible. D'abord il n'est fait état ici (86, a—b) que de la difficulté qu'éprouvaient les montagnards à s'entendre avec les citoyens; puis, si réellement une distinction de langue eût été faite, pourquoi ne serait-ce pas aussi bien par un auteur occidental que par un Grec?

Nous pouvons donc conclure que les trois parties du roman sont d'origine indigène. Mais alors tous les éléments de civilisation qui y entrent doivent forcément l'être aussi. Et ils le sont. *Athis* nous aide autant que l'œuvre de Benoît à compléter le tableau de la vie, publique et privée, de son temps; il reproduit à plusieurs égards la physionomie de la société française où il est né.

Fait significatif, Grimm lui-même a dû faire une concession en faveur de cette thèse. Il admet que, les peines d'être traîné dans la boue et d'être publiquement exposé chargé de chaînes auxquelles est condamné Athis n'existant, selon les *Rechtsalterthümer* (S. 659, 725—26), ni chez les Grecs ni chez les Romains, mais bien en France, en Allemagne et en Angleterre, ce doit être là un indice d'additions faites au texte original. Il a raison en ce qui concerne la peine d'être enchaîné (v. 2151): elle était fréquente en France.[4] Quant à l'autre, elle était également usuelle;[5] seulement aux vers du texte allemand:

[1] *Floire et Blancheflor* (v. 719), suivant *En.*, v. 2615, fait de Minos le juge des Enfers; *Th.*, 8755, mentionne un roi de Crète du même nom.

[2] E. Mâle (*L'art religieux*, p. 120) dit: «Pythagore passait pour avoir inventé a la fois l'arithmétique et la musique; cette double gloire lui était généralement accordée.»

[3] On sait que le grec était d'un usage fréquent en Sicile du 11:e au 13:e siècle (cf. A. Tougard, *L'hellénisme au moyen âge*, P., 1886, p. 66).

[4] Voir Mertens, *Diss.*, p. 62 et Euler, *Diss.*, p. 87.

[5] Cf. Bangert, *Diss.*, p. 119; *Tr.*, 28393 et *Th.*, 9451.



A. v. 120 bîme hâre durch den phuol
wart er dicke gezogin,

il n'y a pas de correspondants dans l'original français.

A cause de son intérêt particulier, allongeons un peu la liste des divers témoignages sur la civilisation française.

Ce qui étonne, c'est l'absence presque complète de l'élément religieux et de la foi aux miracles. Du Christ et de la Vierge Marie pas plus que des dieux sarrasins: Tergavan, Mahomet et Apollon, il n'est jamais fait mention; miracles, merveilles, enchantements, sorcelleries, interventions de saints, d'anges, d'esprits ou de fées, tout cela manque complètement. Rien sur les institutions religieuses, ni sur le clergé (une seule fois, 122, b, il est fait mention d'un prêtre). Rome n'est pas le Pré Noiron, ni la résidence de l'"apostoile", mais simplement une ville militaire. Les fêtes sont célébrées non pas à l'église, mais au temple[1] (v. 1693, 1884, 121, b; 273, a); parfois on rencontre des expressions polythéistes comme "Par tous les deux ou nos creons" (v. 839, 1477, etc.). Aventure et Fortune[2] sont personnifiées (v. 2287, 2312, 114, b; 216, a; 273, a, etc.). — A quoi vise cette tendance? Sans doute à ajouter un coloris conforme aux pays et aux temps où se passe l'action; à cela s'allie, dans la vulgate, l'ambition d'imiter les romans antiques avec leur Olympe mythologique, avec leur tendance à remplacer le merveilleux chrétien par le merveilleux païen et à substituer les mœurs du temps à celles de l'antiquité.[3]

Du régime de la féodalité le roman porte des traces évidentes. Remarquons d'abord la mention des pairs de Rome (v. 2095, 2175, 2246, 85, b; 118, b; 123, b; etc.). Ils égalent en pouvoir les gouverneurs, les prud'hommes, les sénateurs de la cité; leur nombre est de douze (85, b). Ce dernier fait, et celui qu'ils sont

[1] Il n'y a pas de descriptions de funérailles ni de sarcophages, ce qui étonne, puisque dans le cycle antique il y en a de très somptueuses.

[2] La forme sous laquelle est présentée dans I (v. 1962—77) la légende de la roue de la Fortune rappelle autant *Tr.*, 25215—227 que *En.*, 685—692 (cf. *Krit. Jahresbericht*, VIII, 2, p. 327 et Mâle, *L'art religieux*, p. 128—132).

[3] Sous le masque affecté apparaît à maintes reprises le caractère propre des auteurs dans des expressions stéréotypées comme «par Deu» (2129, 180, b; 190, a; 225, a, etc.), «se Deux m'aist», «foi que doi Deu», «se Deux me gart», etc. Dieu est appelé parfois «damedeux» (60, b; 131, b), «altinmes rois» (137, b) ou «rois celestes».



investis de fonctions judiciaires et législatives, nous les font rapprocher, d'un côté des paladins légendaires de Charlemagne dans les chansons de geste ainsi que des XII pairs d'Alexandre[1] (cf. *Al.*, 528—550; *Brut*, t. I, v. 621; t. II, v. 114—24), de l'autre des douze pairs de France dont l'institution, dès 1216—1224,[2] se développa sous Philippe-Auguste. Le plus probable, c'est évidemment qu'il s'agit d'une réminiscence des pairs épiques.

De même que les œuvres de Chrétien,[3] *Athis* fait état des relations de vassal et de suzerain et abonde en expressions empruntées à la législation du fief et de l'hommage (cf. 89, a; 122, a; 153. b; 275, b; etc.). — On voit dans les raisonnements de Cardyonès et de Savinne (45, b; 274, b) que pour le mariage intervient en premier lieu la considération du rang.[4] C'est en bon représentant de son époque que Piritheus dit que "frans ne trueve en cerf pitié" (180, a). — Les bourgeois, les vilains, "la menue gent", ne figurent presque pas du tout (cf. 133, b).

Les vieux rimeurs aimaient à énumérer toutes sortes de choses pour faire étalage de leurs connaissances techniques; les auteurs d'*Athis* excellent dans cet art. Voyons quelques-unes de leurs énumérations.

"Il n'est point un recueil de chansons, motets ou ballades, dit H. Lavoix fils,[5] il n'est point un fabliau, conte ou chanson de geste où les instruments et ceux qui en jouent ne se soient quelque peu cités". Parmi les instruments à cordes sont mentionnés dans notre roman la harpe, la lyre, la rote, la vielle; parmi ceux à vent, le chalumeau, la trompe, le buccin, le flageolet et l'olifant; parmi ceux à percussion, le tambour (cf. 37, a; 105, b; 121, b; 124, b; etc.).

[1] Voir Le Roux de Lincy, *Ed.*, 1836, p. 97—103; Ginguené, *Hist. Litt.*, XV, p. 161—62.

[2] Voir *Revue Historique*, LIV (1894), p. 34—59 et 382—91; *Etudes historiques du moyen âge déd. à G. Monod*, P., 1896, p. 187—200 et 351—360.

[3] Voir Euler, *Diss.;* p. 125 il conclut «dass Crestiens Romane, was den Plan der Konflikte und Charaktere betrifft, durchaus in Anschauungen und Verhältnissen seiner Nation und Zeit wurzeln».

[4] Dans la terminologie amoureuse il ne se trouve pourtant pas, comme chez les Provençaux et Chrétien, d'expressions empruntées au service de fief. Cf. E. Wechssler, *Frauendienst und Vassalität, Behrens Zht.*, XXIV, (1902), p. 159—90.

[5] *La Musique au siècle de Saint-Louis* dans G. Raynaud, *Recueil de Motets français*, P., 1884, t. II, p. 314; cf. Ch. Krick, *Diss.*, p. 17.



Comme exemples de l'attachement du moyen âge à l'éclat des décors et à la splendeur des parures on rencontre une multitude de tissus, d'étoffes et de vêtements divers.[1] Les étoffes de soie sont les mieux représentées: il y a le cendal, le bouffu, le dyapre, le paile et le siglaton; viennent ensuite les étoffes de laine: le mustabet, le bougran et le tiretaine; de pourpre: l'osterin; de velours: le velu; de lin: le chainse; de toile: le linceul; de coton: l aqueton; de tissu d'or: l'offroi. Des fourrures, il y en a de martre et de zibeline. Pour ce qui est de la provenance des étoffes on reconnaît les expressions stéréotypées "d'outre mer" et "d'outre Rhin" (138, b) et les villes d'Anthyoche, d'Alexandrie, d'Andre (Andria dans la Vénétie), d'Acre (en Syrie), d'Aumarie (en Espagne) et les pays de Frise (la Frise), de Romenie (en Asie-Mineure), d'Espagne et de Syrie (cf. v. 416, 1860; 78, a; 105, a; 120, a; 206, a; 232, b; etc.).

Quatre espèces de bateaux sont mentionnés (191, b): des galies (galères), des buces, des barges et des dromons.[2] — Comme monnaies on a des "mars d'or" et des "besanz" (122, b; 125. a). — Parmi les jeux spécialement goûtés sont nommés ceux de la palestre,[3] des plomées[4] et de l'escrime (v. 396; 38, b; 123, a; etc.); comme distractions paisibles, les échecs et les tables (espèce de tric-trac,[5] 263, a; 275, a). — L'énumération des plats aux noces de Gayte prend toute une page (124, a—b); on sait le goût pétronien qu'avait le moyen âge.[6]

Il convient enfin de rappeler que l'idéal de beauté masculine est dans les deux rédactions d'*Athis* entièrement conforme à celui de leur époque. Entre les portraits d'Athis, qui, ainsi que son ami, est toujours donné comme le plus beau entre tous,

[1] L'intérêt de ces passages a amené Fr. Michel et Godefroy à fouiller assez minutieusement le roman.

[2] Toutes les quatre fréquentes; voir Mertens, *Diss.*, p. 68 et A. Marignan, *o. c.*, p. 100 et 174.

[3] Cf. *Th.*, t. II, p. 345.

[4] Cf. Sternberg, *Diss.*, p. 44 et 140; Constans, *Œdipe*, p. 174, n. 1.

[5] Voir Spitzer, *Diss.*, p. 24—25.

[6] Cf. le petit traité p. p. J. Douet d'Arcq dans *Bibl. de l' Ec. des Chartes*, 5, I (1860), p. 207, et Ch. Krick, *Diss.*, p. 29—31.

et celui de Troïlus (*Tr.*, 5393—5440), p. ex., il y a une ressemblance parfois textuelle.[1]

121, a	*Tr.*, 5417
Li vessalz fuit mult avenanz	Bien fu tailliez par la ceinture;
Et biax et gens, clers et rians;	Mout li sist bien la vesteüre;
A grant mervelle iert bien taliés,	Endreit les hanches fu pleniers,
Jambes ost droites, voz les piez.	A merveille ert beaus chevaliers.
158, b	Jambes ot dreites, vous les piez,
C(e)'est Athis li biaux, li aates,	Trestoz les membres bien tailliez;
A[s] piez, as cusses et a[s] plates,	E ot mout large aforcheüre,
A[l] fier corage, a[l] doulz sanblant	Si fu de mout bele estature.
La ou (il) aimme ne tant ne quant,	Granz ert, mais bien li coveneit
Au cors de trop belle faiture,	O la taille, que bone aveit.
A la bien large enforcheüre.	

Les métaphores sont des plus usuelles; les chevaliers sont courageux comme le lion, partent comme la tempête, courent comme l'oiseau, le cerf, la flèche, etc. (102, a; 108, b; 162, b; 218, b; 227, a).

La beauté féminine n'est pas moins conventionnelle.[2] Les cheveux blonds et longs jusqu'aux pieds(!), le teint clair, les sourcils bien voûtés, les yeux clairs, riants et enluminés du feu d'amour, le front plus blanc que du lait, le menton fourchu, la bouche petite, les dents égales, les hanches basses, les seins petits et fermes, les mains blanches, etc.: voilà les charmes sur lesquels chaque description revient. Pour la ressemblance constante du type on n'a qu'à comparer les portraits de Cardyonès, de Gayte et de Savinne (v. 485; 37, b — 38, a; 149, a; 262, a) à ceux de la fille de Daire, de Polyxène et de Camille (*Th.*, 8427; *Tr.*, 5545; *En.*, 3987).

Voici quelques passages:

37, b—38, a	*Th.*, 8427
La [greve]* ost droitte et lo fronc blanc,	Savez qual fu la fille Daire?
	Bel ot le cors et le viaire,
Bien colorei de varmoil sanc,	La face fresche et coloree,
Sorcis bien fais, auques votis	Boche petite et bien mollee.
Et par nature departis.	*Tr.*, 5545
* *Leçon de A; ms.* Lagree.	Haute ert e graile e longe e dreite,

[1] Parmi les traits que J. Loubier a réuni dans sa *Diss.* comme constitutifs de l'idéal de la beauté masculine au m.-â., il n'y en a guère que l'on ne retrouve dans *Athis*.

[2] Sur ce qu'a de constant ce conventionnalisme dans la littérature courtoise, voir les *Diss.* de Voigt et de Rennert.

Les ieux ost vars, (teix n'en ost famme),
Rians et clers plus que n'est gemme;
Vart sunt et plain de gai[e]tei,
De feu d'amors enluminei.
[La] face ot blanche, auque jovante,
Flor resanble (a) novelle en ante,
Et lou nei droit et bien seant,
Bouche petite et avenant;
Menton bien [fait] et la dant blanche,
Toute la chiere simple et franche,
Les mains longe[s], bien fais les dois,
Pluz avenans ja ne verrois;
Espaules bien faites et braz,
Estroitemant vestue [a]* laz,
Petite et dure memel[e]tte,
So[z]** lou bliat dure bocette. —
Auques ba(zas)sette, auques reonde,
Il n'a sa per en tout lou monde.

149, a

Mult covenoit o le cler vis
Li siens bialz fronz et si sorcil,
Et li oil cler et sorriant
Le soprannent et vont liant.
Li nez bien faiz et clere face,
C'est teil choze qui mult le lace.
Boche ost de si belle faiture,
[Et] si trés belle endanteüre,
Et le manton si fet seant:
N'i trueve rienz [mesavenant].***

* *Ms.* es. ** *Ms.* sor. *** *Ms.* ne savenant.

Par les flans deugiee e estreite;
Le chief ot bloi, les cheveus lons,
Qui li passoënt les talons;
Les ieuz clers, vairs e amoros.
Les sorciz deugiez ambedous;
La face blanche, cler le vis,
Plus que rose ne flor de lis.
Mout aveit de gente façon
Le nes, la boche et le menton.
Le col aveit auques longuel;
Gent s'afublot de son mantel.
N'ot pas espaules encroëes:
N'erent trop corbes ne trop lees.
Plus li blancheot la peitrine
Que flor de lis ne flor d'espine.
Lons braz aveit e blanches mains,
Les deiz traitiz, deugiez e plains.

En., 3989

Le front ot blanc et bien traitiz,
la greve dreite et la vertiz,
les sorciz neirs et bien delgiez,
les oilz rianz et trestoz liez;
bels ert li nes, enprés la face,
car plus blanche ert que neis ne glace,
entremellee ert la rogor
avenalment a la blanchor;
molt ot bien faite la bochete,
non guaires grant, mais petitete.
menu serrees ot les denz,
plus reluisent que nuls argenz.

Dans les comparaisons reviennent constamment la rose en mai, le lis, l'aubépine, le cristal, la gemme, la sardoine (40, b), la neige, etc. L'expression stéréotypée belle comme une fée ou un ange („sp[er]itax angres" 123, a; cf. *Tr.*, 13488) ne manque pas non plus. Deux fois l'auteur de la vulgate se sert de comparaisons mythologiques:

60, b

Il iert Jovis (*A* : Adonis), elle iert Venus,
De lor biaultei ne serai plus.

95, b

Sa bialzteis n'iert de gaires mandre
Que la Pallas ou la Venus.

Parmi les qualités féminines, la simplicité (une beauté ne met pas de fard, 37, b; 253, b), la franchise, l'honneur, l'humilité et aussi savoir lire et écrire sont appréciés (263, a).

En résumé, les auteurs différents des deux rédactions se révèlent par l'emploi d'un certain nombre de données qu'aucun détail n'empêche de considérer comme appartenant à l'esprit et à la civilisation français du moyen âge.



VI. L'âge, la place littéraire et l'influence du roman.

Dans aucune des rédactions ne se rencontre une allusion historique déterminée; c'est là une absence assez rare dans la littérature de cette époque et qui nous contraint, pour la datation, de faire uniquement fond sur les allusions et réminiscences littéraires.

La version de Tours est à cet égard assez pauvre. Outre le cas qu'elle fait des romans et des légendes antiques, elle offre pourtant un indice assez sûr dans l'emprunt de noms fait au *Boeve de Haumtone* (voir p. 92). Comme la rédaction française de ce roman date du commencement du 13e siècle,[1] l'*Athis* de Tours se placerait, selon toute probabilité, vers la même époque, d'autant plus que le milieu et la civilisation qu'il suppose, ainsi que le style, ne contredisent pas à cette hypothèse.

Nous sommes toujours fort embarrassés pour ranger le roman dans telle ou telle catégorie littéraire du début de ce siècle. Il occupe en réalité une place assez à part.

La différence foncière de forme et de tenue nous fait écarter la chanson d'*Amis et Amiles* dont nous avons fait observer l'analogie du thème de l'amitié. Parmi les romans d'aventure, *Floire et Blancheflor*, d'invention française, aux motifs en partie orientaux et célébrant lui aussi des sentiments qui résistent à toutes les épreuves serait le seul à rapprocher.[2] Il y a ici une certaine

[1] Voir *Ed.* Stimming, Halle, 1899 (*Bibliotheca Normannica*, VII), p. LVII —LVIII; XLX; CXCV; Boje, *Über B. de H.* (*Beihefte de Gröbers Zht.*, h. 19, 1909).

[2] Personne ne conteste plus l'échec de la théorie de du Méril et de Hartung (voy. *Herrigs Archiv*, 50, 1872) sur une provenance grecque de *Floire*. Pour ce qui suit sur les romans grecs, byzantins et d'aventure voir Krumbacher, *Geschichte*, p. 763—66, 854—872 et *Krit. Jahresbericht* (E. Freymond), I, p. 386—88; III, p. 148—151; VIII, 2, p. 222 et 285—294; (A. Hilka) VIII, 2, p. 327—37.



parenté, quoique la couleur, les attributs et le milieu de *Floire* n'indiquent guère un voisinage bien proche. Accidentellement, notre ms. a été soudé une fois à *Partonopeus de Blois* (composé avant 1188), mais le caractère de ce roman (adaptation du thème d'Amor et Psyché) est d'être invraisemblable et fantaisiste de tout autre façon qu'*Athis.*[1] -- Pour ce qui est de la datation de la vulgate, nous aurons d'abord à rappeler l'allusion qu'y fait Gerbert de Montreuil à propos des charmes d'Euriant dans le roman de *La Violette:*

v. 873 Gaite qui fu femme Atis,
Polisena, ne dame Helainne,
Dido, la roïne, n'Ismaine,
Antigone, n'Iseus la Blonde,
Galienne, ne Claramonde
N'orent pas la disme biauté.

Le renvoi, intéressant aussi en ce qu'il montre Athis et Gayte à côté des couples légendaires du cycle antique, est parfaitement clair[2] et il s'ensuit que notre roman doit avoir été connu aux environs de 1225; la *Violette* se place entre cette année et 1231 (ou 1240).[3]

Or, les considérations antérieures nous ont démontré l'influence exercée sur la vulgate par *Thèbes, Troie* et *Enéas* (1150—1170), les connaissances qui s'y manifestent du roman d'*Alexandre,*

[1] Gröber, *Grundriss*, p. 586—88; Ward, *Catalogue*, t. I, p. 698.

[2] Dans son édition du roman de la *Violette* (Paris, 1834) Fr. Michel fait encore un rapprochement, p. 2, mais qui est bien moins certain. Il s'agit des v. 11—12:

— qui riens n'a, vils est tenuz
Et o les riches mal venus;

ils me semblent rappeler autant qu'*Athis:*

v. 1994 Povres hons est viz et haïz,
Ja n'ier en lui ou soit joïz

(B. N. 794: — — — — — — — honis,
Ja ne sera a cort oiis),

p. ex., *Galeran* (éd. Boucherie, P., 1888):

v. 3284 Estranges homs est mal venuz
Qui d'avoir est povres tenuz.

[3] Cf. Fr. Kraus, *Diss.*, p. 5.



des bestiaires, de la littérature historique et même des événements de la quatrième Croisade; tout cela nous autorise à croire que son auteur a dû se mettre à l'œuvre vers 1210, entre laquelle année et 1225—31 (40) le remaniement probablement se placerait, de façon à n'être postérieur que de peu d'années à la version de Tours.[1]

Pour la façon de classer la vulgate, les savants se sont jusqu'ici répartis en deux groupes, dont l'un la compte parmi les romans "grecs et byzantins", et dont l'autre la met au nombre des romans d'aventure proprement dits. Ni l'un ni l'autre de ces classements ne doit être exact. La première hypothèse n'a pour base que le raisonnement de Grimm;[2] comme nous en avons précédemment montré les vices, nous n'avons pas à y revenir. L'étonnant, c'est que cette attribution ait pu se maintenir aussi longtemps, étant donné la différence considérable que présentent, dans leurs caractères généraux, les romans appartenant au groupe "byzantin" (*L'empereur Constant, Florence de Rome, Florimont, Blancandin, Floriant et Florette,* l'*Escoufle, Cligés* et autres).[3] Comme signes de leurs particularités, M. P. Meyer rappelle[4] des noms propres empruntés à l'empire d'Orient et des lieux communs fournis par les tribulations infinies de deux amants qui, séparés violemment, finissent, après les péripéties les plus extraordinaires, par se rencontrer et s'unir à tout jamais. G. Paris[5] a ajouté que le sujet principal de ces romans est toujours l'amour qui, contrarié pendant le récit, finit par triompher. Il s'y mêle d'innombrables aventures de terre et de mer, des enchantements, des prédictions, des métamorphoses, etc. Par le soin apporté au style, ils ont beaucoup contribué, dit-il, à préparer la littéra-

[1] Remarquons ici que la règle ancienne de terminer la phrase avec le second vers d'un couplet est en général plus strictement observée dans la rédaction de Tours que dans la vulgate. Cf. P. Meyer, *Rom.*, XXIII, p. 16; O. Borreman, *Rom. Forsch.*, XXV, 1, p. 287—320.

[2] G. Paris (*Litt. fr.*, § 51) donne pour seul motif de sa classification que la première partie est un conte grec; dans *Esquisse hist. de la litt. fr. au moyen âge* (P., 1907, p. 124), Paris dit qu'il faut supposer à notre roman des sources orientales ou byzantines.

[3] Parmi leurs prétendus pendants grecs on cite: *Hysmine et Hysminias, Rodanthe et Dosikles, Drosille et Charicles* et autres; cf. E. Rodhe, p. 521—42.

[4] *Bulletin de S. A. T. F.*, 1877, p. 61.

[5] *Litt. fr.*, § 52.



ture d'imagination des temps modernes. Voretzsch enfin résume le propre du genre en ces termes:[1] "dass an stelle kriegerischer oder sonstiger heldenhafter ereignisse die liebesgeschichte eines ehe- oder liebespaares den mittelpunkt bildet, wobei vielfach äussere ereignisse — wie seesturm, entführung durch seeräuber, u. s. w. — die fortschritte der handlung, die trennung und wiedervereinigung der liebenden oder auch der eltern und kinder, herbeiführen". On est donc ici tellement loin de ce qui constitue le fond d'*Athis* sous sa forme secondaire qu'il n'offre de commun avec ces romans que des noms propres en partie orientaux et une action qui se passe dans des pays étrangers. — Quant aux romans d'aventure, un grand nombre d'entre eux sont aujourd'hui publiés et ont été soumis à une analyse d'où se dégage très nettement leur caractère général.[2] Plusieurs se rattachent aux traditions bretonnes ou galloises (*Amadas et Idoine, L'Atre périlleux, Durmart le Galois, Escanor, Claris et Laris,* etc.), d'autres reposent sur des historiettes locales et biographiques ou des contes traditionnels réduits à l'état de thèmes. Tandis que ceux-là prennent parfois des proportions extraordinaires (*Claris:* 30.370 vers), ceux-ci se contentent de 6—7000 vers et cherchent le succès, auprès de la société élégante à laquelle ils sont destinés, par une peinture délicate de la vie courtoise avec ses intrigues amoureuses, ses tournois, ses fêtes, toute sa vie extérieure. Ils sont souvent remplis de finesse, d'habileté et de tact psychologique, ce qui les a fait rapprocher des romans modernes. Au point de vue du style ce sont parfois d'incontestables chefs-d'œuvre. Notons de suite la différence: dans *Athis*, aucun rapport avec la matière bretonne, pas de tournois, pas d'aventures romanesques; un style peu soigné, tout encombré de répétitions et de clichés. Quelques-uns des romans en question rentrent dans ce que G. Paris appelle[3] le *Cycle de la Gageure* et dont le thème, duquel plus de 140 versions sont connues, se ramène à ceci: "un homme se porte garant de la vertu d'une femme à l'encontre d'un autre homme qui se fait fort de la séduire; par suite d'apparences trompeuses

[1] *Einführung*, p. 386.
[2] Voir *Hist. Litt.*, 22, 23, 31; Gröber, *Grundriss*, p. 523—34; Ch. V. Langlois, *La société française au XIIIe siècle d'après dix romans d'aventure*, P. 1904 (travail excellent avec une bibliographie complète).
[3] Voir *Rom.*, XXXII (1903), p. 481—551.



la femme semble avoir en effet cédé au séducteur, mais enfin son innocence est reconnue". C'est bien là un thème qui n'a qu'un rapport lointain avec celui de la partie I et qui jamais ne pourrait se prêter (ni ne l'a fait) aux complications guerrières qui constituent la vulgate. Plusieurs romans de ce groupe (*Guillaume de Dôle, La Violette, La Poire, Châtelain de Couci, Méliacin,* etc.) usent de l'ingénieux et plaisant procédé d'intercaler dans le récit des pièces lyriques, françaises ou provençales: il est bien éloigné des procédés de notre auteur d'utiliser de tels agréments. — Observons en dernier lieu pour nous prononcer sur le milieu où est né *Athis* que ce ne sont pas de légers emprunts de noms comme en a fait aussi Huon de Rotelande dans *Ipodemon* (1174—1190) et *Protésilaus* (1190—91),[1] ou des allusions rapides comme en fournit *Gilles de Chin* (1250),[2] qui nous le font rattacher aux romans antiques. Ce seraient là des indices beaucoup trop faibles, car ils ne prouvent point nécessairement l'influence de ces romans.[3] Mais ce sont les témoignages que nous apportent les emprunts très étendus qui sont faits à ces romans, la connaissance approfondie qui s'y en manifeste, les ressemblances de langue, de style et de procédés, l'analogie de la composition, l'identité dans la nature des embellissements qui sont si probants que l'on ne pourra guère hésiter à considérer notre auteur comme un épigone de l'école antique si populaire.[4] Comme tel nous ne lui connaissons pas de rival, c'est-à-dire d'auteur qui, s'appropriant les mêmes procédés, ait traité lui aussi "des matières antiques".

La première partie de notre roman a exercé une influence très importante en tant qu'elle a servi de modèle à la nouvelle

[1] Voir Gröber, *Grundriss*, p. 585—86; Ward, *Catalogue*, t. I, p. 728.

[2] Voir *Hist. Litt.*, t. XXIII, p. 396.

[3] Cf. Chassang, *Hist. du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine*, P., 1882, p. 454; C. Cholevius, *Gesch. der deutschen Poesie nach ihren antiken Elementen*, Leipzig, 1854—56, p. 151.

[4] Sur l'existence réelle de cette école et de ses procédés communs, voir encore *Hist. de la langue et litt. fr.*, I, 1, t. p. 199, et A. Joly, *Benoît*, t. I, p. 231.

8 de la dixième journée du *Décaméron*. Cette nouvelle revient à ceci:

Un noble Romain envoie, au temps d'Octavien-César, son fils Tite à Athènes pour y apprendre la philosophie chez son ancien ami Chremes dont le fils, Gisippe, est du même âge. Les deux jeunes gens commencent ensemble leurs études sous la direction du philosophe Aristippe et se lient d'une amitié que la mort seule pourra rompre. Au bout de trois ans Chremes meurt et les parents encouragent alors Gisippe à se marier; mais, avant les noces, Tite, présenté à Sophronie — c'est le nom de la fiancée —, s'éprend d'elle éperdument. Il tombe malade et en révélant la cause à son ami il se dit décidé à mourir.

Mais Gisippe n'hésite pas à le sauver. Il s'offre à le faire jouir secrètement de ce qu'il désire et lui donne une chambre voisine de celle où sera le lit nuptial. La nuit des noces venue, il le fait coucher auprès de Sophronie qui ne se doute pas de la trahison. Tite lui demande si elle veut devenir sa femme; elle répond que oui, après quoi il lui remet une bague.

Quelque temps après, Tite est rappelé à Rome à cause de l'héritage que lui a légué son père défunt, et pour cette raison il lui faut avouer la ruse maintes fois répétée. Sophronie se plaint devant ses parents et ceux-ci se mettent en colère. Mais Tite se défend éloquemment; il fait valoir le prix de l'amitié, se vante de son origine romaine, explique et excuse sa conduite; à la fin il fait des menaces. La fille lui est alors cédée de bon gré et il retourne heureux à Rome.

Par suites de luttes civiles Gisippe au contraire tombe dans la misère, ce qui le force à se rendre auprès de son ami. Son état misérable l'empêchant de se présenter chez Tite, il se poste devant la maison pour être reconnu à l'occasion. Mais Tite sort sans l'apercevoir et Gisippe, voyant là une preuve d'ingratitude, va, désespéré, se réfugier dans une caverne. Vers le matin deux voleurs s'y rendent avec leur butin et commencent à se disputer et à se battre, si bien que l'un d'eux tombe mort. Heureux de pouvoir ainsi se débarrasser de son existence misérable, Gisippe s'accuse du meurtre devant les gendarmes et Verro, le préteur, le condamne à être crucifié. Tite qui a toujours gardé un souvenir reconnaissant du bienfait qu'il a reçu intervient en faveur de son ami et le fait délivrer en s'accusant lui-même du crime. Au dernier moment le véritable meurtrier se dénonce et les juges, trouvant le cas trop embarrassant, en réfèrent à Octavien qui les acquitte tous les trois quand ils lui ont exposé pour quelles raisons ils se sont dénoncés. — Tite offre

à son ami la moitié de ses biens et lui donne sa sœur Fulvie pour femme: dans ces conditions heureuses Gisippe décide de rester pour toujours comme citoyen à Rome.

Qu'il y ait une relation étroite entre ce récit et le nôtre, c'est ce qu'ont remarqué dans les premiers V. Crescini[1] et Pio Rajna,[2] mais on a été longtemps embarrassé pour en déterminer le degré. Il fallait d'abord réfuter les arguments fragiles de W. Grimm contre la théorie d'une influence directe. Le savant allemand s'était attaché aux points suivants:[3] 1) que dans le *Décaméron* le Grec ne se propose pas d'aller à Rome au moment où arrive le Romain; 2) que Boccace fait mourir les deux pères; 3) que, dans la nouvelle, l'époux remet à l'épouse la bague comme gage au lieu de lui en prendre une; 4) que le discours de Tite aux parents irrités n'a pas de pendant dans le conte; 5) que dans Boccace ce ne sont pas trois amants, mais deux voleurs qui causent l'arrestation de l'exilé; 6) que le repentir volontaire du criminel, et non l'arrivée accidentelle des meurtriers, amène l'épilogue.

Ce qu'il y a de curieux dans ces différences, c'est, selon Grimm, qu'elles sont si insignifiantes qu'on ne voit guère pourquoi Boccace les aurait introduites s'il n'avait pas connu une source où elles existaient déjà. Grimm veut par conséquent supposer une autre source romane. La réponse de H. Ward[4] à ce raisonnement est très courte et un peu âpre: "To ourselves, on the other hand, dit-il, the changes appear for the most part naturel enough; and we can only repeat that we think Grimm's conclusion a strange one". En effet les différences indiquées ne semblent avoir le caractère que de changements tout naturellement imposés par le besoin d'une intrigue plus conséquente et plus solide. M. Liese[5] a repris l'examen de la question de façon plus détaillée en montrant point par point les ressemblances et les divergences des deux récits; mais il n'ose pas prendre position contre Grimm: que Boccace ait contaminé les récits

[1] *Contributo agli studî sul Boccaccio*, Torino, 1887, p. 236, n. 1.
[2] *Le fonti dell'Orlando furioso*, 2e *Ed.*, Firenze, 1900, p. 601.
[3] *Die Sage von Athis und Pr.*, p. 363—4.
[4] *Catalogue of Romances*, t. I, p. 931.
[5] *Der afr. Roman «Athis et Prophilias», verglichen mit einer Erzählung von Boccaccio* (X, 8), Program, Görlitz, 1901.

d'Alexandre et d'Alphonse lui paraît vraisemblable, mais, d'autre part, il ne rejette pas la supposition d'un modèle aujourd'hui disparu auquel Boccace aurait pu fidèlement se tenir. E. Freymond,[1] dans son compte rendu de cette étude, rappelle l'attention sur la possibilité d'une tradition orale: mais à une tradition de ce genre s'oppose pourtant la trop intime parenté entre les récits. Un autre examen indépendant du même problème, bien conduit et substantiel, et aux conclusions duquel nous souscrivons entièrement, c'est l'étude de M. L. di Francia.[2] Il a fait des deux textes un rapprochement suivi et il est arrivé à cette conclusion nette, que le modèle principal du *Décaméron* est *Athis*, mais qu'avec l'épisode de la caverne commence la contamination avec la *Disclipline,* contamination qui se poursuit jusqu'au dénouement où de nouveau se manifeste l'influence du roman en tant que Fulvie est donnée à Gisippe comme Gayte à Athis. M. di Francia a très bien su relever les divergences, mais sans cesser toutefois de voir et de suivre le procédé rénovateur de Boccace qui, écartant la gaucherie du texte français et ses points obscurs, a voulu donner à sa contamination une couleur personnelle, vibrante mais toujours claire, et y introduire des notes d'éloquence qui en font une véritable œuvre d'art. "Le ragioni di questa felice contaminazione son tutte d'indole estetica", dit-il (p. 51), et il ajoute (p. 56): "l'originalità (della novella) riconosce, più che dalla sostanza, dalla forma, per la quale si lascia a gran distanza, non solo i suoi modelli, ma tutte quante le redazioni del fortunato motivo". On reconnaîtra volontiers qu'ici le grand précurseur de la Renaissance s'est montré comme étant "l'architetto divino, che ordinò e dispose in modo così sapiente tutte le pietruzze del Palagio fantastico, in cui soffiò la propria vita".[3] Déjà sa façon de remplacer le prologue dont le ressort devait nécessairement paraître étrange au public florentin de 1350 mérite des éloges. "Sehr richtig, dit Landau,[4] zeichnet er die verdorbenen Griechen der Kaiserzeit und ihr Verhältniss zu ihren stolzen römischen Herren."

[1] *Krit. Jahresbericht*, VIII, 2, p. 286.
[2] *Alcune novelle del Decameron*, (*La vera amizia*), p. 33—56.
[3] de Gubernatis, *G. Boccaccio,* Milano, 1904—5, p. 357.
[4] *Dekameron,* p. 293.



L'analyse de M. Francia suffit pleinement à prouver que Boccace s'est fondé sur notre roman, mais en recourant à la *Discipline* jusqu'à 5 fois; il n'en reste pas moins intéressant de voir qu'une raison d'un autre ordre vient renforcer celles qui appuient déjà cette conclusion. C'est le ms. de Londres qui nous la fournit et H. Ward l'a justement notée.[1] "The present volume, dit-il, may have been used by Boccaccio; for the lady for whom it was written was probably still at the court of Naples when Boccaccio was there. The history of the fall of her son the Duke of Athens, as governor of Florence, is related at the end of Boccaccio's work *De casibus virorum illustrium*". En effet le jeune Jean Boccace se trouvait, de 1330 à 1340, à Naples où, peut-être grâce à la princesse Maria d'Aquino (Fiametta), il lui était facile de cultiver son goût scientifique et littéraire par les trésors même de la cour; ceux-ci renfermaient à cette époque le ms. en question, dédié en 1330 à la comtesse Jeanne de Briennes et de Liches,[2] et dont par conséquent il a pu prendre connaissance.

Mais cette façon de voir fait s'évanouir définitivement et la prétendue origine grecque de la nouvelle et la supposition d'un conte roman intermédiaire. Remarquons, en dernier lieu, comme preuve de la non-existence d'un tel conte, qu'aucune des versions connues de notre thème[3] ne le nécessitent, mais que toutes remontent soit à la *Discipline*,[4] soit au *Décaméron*. Ainsi, parmi les cas discutés, "l'histoire byzantine" d'*Alcander and Septimius*[5] de Goldsmith doit reposer sur la traduction du *Décaméron* de

[1] *o. c.*, p. 931.

[2] Cf. plus haut p. 8.

[3] Cf. Fr. Schmidt, *Disciplina Clericalis*, Berlin, 1827, p. 98—101; H. Chauvin, *Bibl. des ouvr. arabes*, t. IX, p. 17; J. Bolte, *Martin Montanus* (*Litt. Ver. in Stuttgart*, 217), p. 580—81. — Zach. Heyns, *Vriendts-spiegel*, Amsterdam, 1602 (Worp, *Noord en zuid*, 1897) est une adaptation de Boccace. — A ajouter la traduction de Boccace de Borderie, dédiée à François Ier, (cf. P. Meyer, *Archives des Missions scientifiques*, P., 1867, t. IV, p. 152). — Une adaptation suédoise (fragmentaire) de la *Discipline* se rencontre, d'après le conte *d'Amis et Amiles* et ceux du vrai et du demi ami, dans le fameux recueil (traduit du bas-saxon vers 1400) de *Själinna Thröst* (éd. Klemming, *S. F. S. S.*, Stockholm, 1871—73, p. 472—73).

[4] M. W. Söderhjelm (Helsingfors) m'annonce (16/2 1909) qu'il a en préparation une étude sur la dispersion dans la littérature des contes de ce recueil.

[5] Cf. M. Landau, *Dekameron*, p. 268.

Edw. Lewicke (1562).[1] Les contes des *Gesta Romanorum*[2] (avant 1342), de Thomas de Cantimpré[3] (1201—63) et de *Cifar*[4] dérivent tous de la *Discipline*. Comme ces deux derniers récits offrent un intérêt spécial, l'un (a) à cause de son application religieuse différente, l'autre (b) parce qu'il est peu connu, je terminerai en les analysant:

a) Un marchand chrétien répond à l'invitation de son ami oriental d'aller le voir. Il est très bien reçu et comblé de présents; il reçoit même, à cause de son affection pour elle, une jeune fille, à laquelle l'hôte attachait avec raison le plus haut prix et qu'il se proposait d'épouser. Puis il retourne dans son pays où sa prospérité devient de plus en plus complète.

Il en va tout autrement de l'Oriental. Il tombe dans la misère et il est déshérité. Enfin il part pour demander du secours à son ami. Mais, au moment où il frappe à la porte de celui-ci, l'entrée lui est interdite par le serviteur. Le malheureux se rend alors dans la cour d'un temple. Là un brigand tue un passant; le matin on trouve le cadavre près de l'étranger. Celui-ci en profite pour se faire condamner à mort. Mais, au dernier moment, l'ami le reconnait, le fait délivrer et se met à sa place. Le véritable meurtrier se dénonce à la fin et, en présence de ce fait, les juges les acquittent tous les trois. — Le chrétien reçoit de son mieux son ami chez lui, le fait baptiser, lui donne pour femme une de ses cousines et le dote de la moitié de ses biens.

b) En Canaan vivent deux jeunes gens amis dont l'un, ayant atteint l'âge mûr, s'en va en pays étranger où il fait une fortune énorme. L'autre tombe dans la misère et doit faire appel à la charité de son compagnon chez lequel il se rend. Celui-ci garde dans sa maison une jeune fille qu'il a l'intention d'épouser, mais son hôte s'éprend d'elle et reste malade jusqu'à ce qu'elle lui soit cédée. De ce sacrifice vont se venger les parents de la jeune fille. Dénué de tout, le bienfaiteur est forcé de chercher un refuge dans la cité de son ami. Il y arrive après une journée fatigante et va se coucher dans une auberge. Mais le matin des citoyens vont l'y arrêter croyant reconnaître en lui un meurtrier que l'on recherche. Traîné devant le tribunal, il se dit coupable, espérant

[1] Cf. Dunlop-Liebrecht, *Geschichte der Prosadichtungen*, Berlin, 1851, p. 252.

[2] Ch. 17 de l'*Ed.* H. Œsterley, Berlin, 1872; p. 560 et 729.

[3] *Bonum universale de apibus*, P. II, c. 20; cf. di Francia, *o. c.*, p. 54.

[4] Voir Ch. Wagner, *The sources of «El cavallero Cifar»*, *Revue hispanique*, X, p. 79—82; cf. *Rom.*, XXXIII, p. 91.



être condamné à la mort. Mais l'ami le reconnait et l'aurait remplacé, si le véritable criminel ne s'était dénoncé à temps. Alors les juges en réfèrent à l'empereur arrivé le jour même dans la cité et celui-ci, en présence de ce qu'il regarde comme un miracle, les acquitte tous les trois et les prend à son service.

Une preuve très convaincante de la grande expansion de notre roman nous est fournie par les mentions qu'en fait l'auteur de *Renart le Contrefait,* vaste compilation disparate et confuse, mais dépositaire de presque toutes les connaissances populaires du moyen âge. Dans sa seconde rédaction[1] (1328—1342) de 41. 148 vers se manifeste à trois reprises l'influence de la vulgate d'*Athis.*[2]

La première branche intercale, entre les vers 995 à 2156, un long résumé de la partie I d'*Athis.* "Barbue, écrit M. Raynaud (p. 250), prévoyante comme tous les animaux, s'en va trouver deux chiens qu'elle a nourris autrefois, et réclame leur aide et l'appui de leur amitié. A propos d'amitié, elle leur cite des passages de Salomon, de Cicéron, de Sénèque et d'autres, et leur fait le long récit[3] de la première partie de l'histoire *d'Athis et Porphirias*, ce conte grec (!) où le moyen âge s'est complu à trouver le type de la véritable amitié". Le résumé de notre récit est, bien que libre, très fidèle, mais l'auteur se permet des éclaircissements, p. ex. en expliquant que la détresse d'Athis provenait de ce que tout le monde se retirait de lui

et le commun renom estoit
que sa femme vendue avoit.

[1] Vienne 2562; copie figurée à la Bibl. Nat., fr. 369: c'est de celle-ci que je me suis fait faire des extraits.

[2] Je me servirai dans ce qui suit de l'étude de M. G. Raynaud sur *Renart le Contrefait et ses deux rédactions (Rom.,* XXXVII, p. 245—283) où il établit une comparaison suivie avec la première rédaction (1320—22) qui compte environ 32.000 vers. — L'influence avait déjà été remarquée par Méon (*Roman de Renart,* I, p. XIII; cf. W. Grimm, *Athis und Pr.,* p. 253 et n. 1.), H. Borg, *Ed.,* p. VI et F. Wolff (*Roman de Renart le Contrefait, Denkschr. d. Akad. d. Wissensch. in Wien,* 1861, p. 77).

[3] Le récit comprend 564 vers dont environ 300, copiés par Ad. Mussafia sur le ms. de Vienne, ont été publiés (K. Bartsch et L. Wiese, *Chrestomathie de l'ancien français,* 9:e éd., 1908, n:o 86, p. 267—71).

Le coloris de parabole moralisante[1] se trahit tant au début qu'à la fin:

f. 2, r.

On doit estre loyaux amys
Com Porphilias et Athys
Qui compains et amis estoyent
[Et] l'un l'autre moult fort amoyent.
Porphilias si fut de Romme,
Athys de Grece, c'est la somme.

Porphilias Athis emmaine:
Toute la joye, toute la painne
Qu'il peut a lui honnourer met;
De lui servir bien s'entremet;
Tousjours depuis si se maintindrent,
Un voloir, un sentir si tindrent.

Dans la deuxième branche se rencontre (v. 3759—4654) une description d'un pavillon où Tibert trouve Renart et où sont représentés en peinture (M. Raynaud, p. 254): "la prise de Troie, les aventures d'Enée, la destruction de Thèbes, la construction de la Tour de Babel, le combat d'Hector et d'Achille, l'histoire de Joseph et de ses frères, celle de Médée et Jason, d'Athis et Gayette, d'Absalon et de Salomon, de Karadoc Brumbras, de Lancelot et Meleagan, de Pharaon, de Moïse et des Plaies d'Egypte". Pour l'idée même de ce pavillon l'auteur s'est sans doute inspiré de la tente de Bilas et il est curieux de voir comment, à côté de sujets antiques, bibliques et bretons, il trace, d'une part l'histoire d'Athis et Gayte d'après la partie II de notre vulgate et, de l'autre retranche, même textuellement, des passages de la description de la tente qui s'y trouve. "Il semble bien lui avoir emprunté la mention des épisodes du Siège de Troie, de Salomon et d'Absalon", remarque M. Raynaud (p. 254, n. 5). Pour compléter et préciser cette observation, ajoutons que la mention de la prise de Troie réside dans l'emprunt des v. 33—164, les aventures d'Enée des v. 165—188, la destruction de Thèbes des v. 189—293, l'histoire d'Absalon et Salomon des v. 294—342. On pourra juger de la fidélité de la transcription par les extraits suivants:[2]

f. 27, b. Tout fut ouvré a droit compas,
Rien n'y ot trop hault ne trop bas. — (v. 35—36)
Les quatre fluns de Paradis:
Eufrates, Gyon et Tigris

[1] «Fox l'hom, qui perd bon ami por femme» dit à un endroit le clerc de Troie.

[2] Les chiffres se réfèrent à notre édition de la description de la tente de Bilas.



Et Nilus (cil de Babylone,
C'est le mendre selon l'istoire),
Il n'ot bonne pierre au rivage
Congneüe de nul langage
Ne de bonne oeuvre esprouvee
Qui ne fust en ce tref trouvee. — (v. 49—56)
Pains[1] y estoit le roy de Troye
Qui sa cité refist a joye. — (v. 65—66)
Juno la pome lui presante
Et dist: «Regarde la plus gente
Et la plus belle de nous trois;
Ton pere ert ung trés puissant rois». — (v. 85—88)
f. 27, c. Celle ot la pomme et cil la femme
Dont il mourut a grant diffame.
Il ot la femme et puis la mort. (v. 143—145)

Que l'histoire d'Athis s'y rapporte à la rédaction que nous possédons, c'est ce qui est facile à voir. Elle débute ainsi:

f. 29, v. Escript y fut comment Evas
Donna sa fille au roy Bilas.
Roy Bilas si fu roy de Bille
Qui comprenoit toute Secille,
Comment il vault Gayette avoir
Qui tout fu plaine de sçavoir;

puis sont racontés les hésitations d'Evas, le défi des bacheliers, enfin la reprise de Gayte et les noces:

La guerre y fu pesant et forte,
Assez y ault de la gent morte,
Car tous les meilleurs de la terre
Allerent la leur mort [ac]querre.

Mais rescousse fut en la fin
Gayette par trés grant butin
Et fuit arriere ramenee,
Par nopches a Athis donnee.

Dans le passage allant du v. 4655 au v. 5976 le *Renart* donne en dernier lieu l'histoire de Romulus tuant son frère Rémus pour avoir franchi les murs trop bas (cf. M. Raynaud, *l. c.*, p. 255 et n. 5). L'emprunt au prologue d'*Athis* n'est pas moins facile à constater ici:

[1] = Prians (cf. plus haut les variantes du v 65).

De tout cecy te dyz le voir,
Dont tu dois ramembrance avoir,
De Romulus qui Romme fist.
Tenir vault a vray ce qu'il dist
Tout cha avant en ce romant
Si com vers le definement.
De ces deux freres vous dira
Cil qui cest livre finera
Leur nacion et leur demaine;
Mais ma matere ore me maine.
Romulus fist un ser[e]mant,
Et s'en fist le commendement
Qui dessus ses murs passeroit
Que la teste coppee aroit.
Remus son frere les passa
Qui a ce(cy) mye [ne] pensa.
Delez son frere par amour
Estoit alé esbatre un jour;
Puis lui dist: «Frere, vraiement,
Ces murs cy ne vallent nient;
Tost les peüst on trespasser.»
Lors sault par dessus sans cesser,
Que il ne s'en sot garde prendre.
Et lors son frere le fist prandre,
Et vaut maintenir ce qu'il dist:
Le chief son frere copper fist,
Dont il fut des bons moins amés;
Encoire en est il diffamés.

Il convient aussi de noter l'influence d'*Athis* (de la partie I seule?) constatée par M. Leo Jordan dans *Cristal et Clarie,* roman d'amour et d'aventure du 13[e] s. dont pas moins de 1500 vers sont une compilation d'autres poèmes (les *Prémices d'amor* de *Partonopeus*, le *Brut* de Wace, les œuvres de Chrétien, divers lais, etc.) et dont l'auteur picard est le même que celui de *Venus la deesse d'Amor.*[1] M. Jordan prétend (*Diss.*, p. 21) que la description des peines d'amour d'Athis (300 vers) a été copiée dans *Cristal* et il réunit en outre (p. 46) un assez grand nombre d'autres plagiats de notre roman. Si l'on n'admet pas l'hypothèse que l'auteur de *Cristal* serait un jongleur ayant appris par cœur le répertoire qu'il utilise,[2] il paraît donc au moins assuré qu'il a fait des emprunts textuels à *Athis*, "das damals besonders beliebte hohe Lied der Freundschaft" (p. 20).

Moins convaincant est le renvoi de M. Jordan (p. 21 et 27) à *Guillaume au Faucon,*[3] fabliau qui aurait également pillé *Athis* pour deux passages. Il faut de la circonspection pour juger de ce qui est, dans la littérature du moyen âge, plagiats, simples ressemblances stylistiques ou vers-formules, patrimoine commun de tous les rimeurs du temps, et je crois que la conclusion a été ici trop précipitée. J'ai revu le texte où il y a des plaintes et des raisonnements, assez analogues à ceux de la partie I d'*Athis*,

[1] Cf. *Ed.* Foerster, p. 51—52.
[2] Cf. E. Freymond, *Krit. Jahresbericht*, VIII. 2, p. 293.
[3] Barbazan et Méon, *Fabliaux et Contes*, t. IV, p. 407—27.



mais il n'y a que les endroits suivants où il pourrait réellement être question de réminiscences:

v. 57. Rose de mai ne flor de lis
N'est tant bele, ce m'est avis,
Com la beauté la Dame estoit (cf. *Athis*, v. 637);

v. 588. Amors li a gité un dart,
Ele en doit bien avoir sa part:
Froidir li fait et eschauffer,
Sovent li fait color muer (cf. *Athis*, v. 621).

Encore ai-je peine à voir dans ces vers autre chose que des lieux communs descriptifs.

Table des matières.

